UNIVERSITY OF
ILLINOIS LIBRARY
AT URBANA-CHAMPAIGN
BOOKSTACKS

MARQUIS DE GRAMMEZ DE WARDES

ANCIEN CAPITAINE D'ARTILLERIE

# LA GUERRE RUSSO-TURQUE

1877-1878

TROISIÈME ÉDITION

PARIS

SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS LITTÉRAIRES ET ARTISTIQUES

*Librairie Paul Ollendorff*

50, CHAUSSÉE D'ANTIN, 50

1903

Tous droits réservés.

# La Guerre Russo-Turque

1877-1878

MARQUIS DE GRAMMEZ DE WARDES

ANCIEN CAPITAINE D'ARTILLERIE

# LA GUERRE RUSSO-TURQUE

## 1877-1878

TROISIÈME ÉDITION

PARIS

SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS LITTÉRAIRES ET ARTISTIQUES

*Librairie Paul Ollendorff*

50, CHAUSSÉE D'ANTIN, 50

1903

Tous droits réservés

*Il a été tiré à part*
*cinquante exemplaires sur papier de Chine*
*numérotés à la presse.*

947.091
V28d
1913

*Des faits! des faits! rien que des faits!*

Aux vivants dont les noms sont dans ce livre.
Aux familles des morts.
A tous selon leurs œuvres, d'après les lois de la vérité

Mis DE W.

# La Guerre Russo-Turque

## La Rupture

« Accomplissant les efforts les plus extrêmes la Turquie ne pourra lever, pour la défense vitale de son empire, que tout au plus 80 à 100,000 combattants, mal équipés, mal nourris et non soldés. Sous les premiers coups des Russes, les peuples chrétiens de la presqu'île balkanique se lèveront en masse, l'empire ottoman croulera et les armées du Tzar ne feront, du Danube à Constantinople, qu'une marche triomphale. »

Tel était, sinon le texte, du moins l'esprit des renseignements précis donnés par le général Ignatieff, ambassadeur de Russie à Constantinople.

C'était son avis inébranlable, avis qu'il sut

faire partager à tous ses amis panslavistes, à tous les cercles militaires, à tous les ministres et, enfin, à sa Majesté Alexandre II, le libérateur du peuple, le noble Empereur de Russie.

Le 5 avril 1877, la Russie soumit comme ultimatum à la Turquie le protocole de Londres ;

Le 9 avril, la Porte le rejeta ;

Le 13 avril, la commission monténégrine de la paix quitta Constantinople ;

Le 16 avril, la Russie signa avec la Roumanie un traité secret qui ne fut pas soumis à son Parlement ;

Le 18 avril, le prince Charles de Roumanie donna l'ordre de mobilisation générale ;

Le 19 avril, la Roumanie refusa à la Porte la communion d'action pour la défense contre l'invasion russe ;

Le 24 avril, le prince Gortchakoff envoya aux puissances une note disant que, tout espoir d'entente amicale ayant échoué, la Russie entamera, pour son compte seul, à la Turquie la guerre qu'elle voulait primitivement faire de concert avec les autres puissances de l'Europe.

Le même jour, l'empereur Alexandre II proclama — de Kichineff — son ukase à son peuple et l'ordre à son armée de franchir la frontière de la Roumanie pour passer ensuite en Turquie.

L'Angleterre et l'Autriche déclarèrent leur neutralité conditionnelle ; la France et l'Italie la neu-

tralité sans conditions. L'Allemagne ne trouva pas nécessaire de faire une déclaration quelconque.

L'action diplomatique était finie et la guerre commencée.

## Les Belligérants

Voyons maintenant les forces belligérantes en présence.

D'abord, du côté turc...

Je ne m'attarderai pas à me préoccuper de la puérilité de l'affirmation du général Ignatieff dont, le premier, j'avais été convaincu, ni de l'exagération contraire de l'état-major russe qui, après les premiers échecs, déclarait se trouver en présence de 450,000 Turcs et même 500,000 dont 200,000 en Bulgarie; 100,000 en Bosnie, Albanie; 50,000 au Montenegro; 20,000 à Janina; 8,000 à Candie; 25,000 à Batoum; 50,000 à 60,000 en Tripolitaine et enfin 20,000 à Constantinople.

Je ne m'occuperai pas non plus des chiffres du capitaine français de Torcy, attaché militaire de la France auprès de l'état-major turc, affirmant que l'armée turque opposée à l'invasion russe se composait, rien que sur la presqu'île balkanique, de

161,700 hommes ainsi répartis : à Roustchouk, 24,600; à Widin, 20,000; à Nisch, 3,900; à Silistrie, 15,900; à Tourtoukaï, 4,350; en Dobroudja, 4,250; à Warna, 8,750; à Tirnovâ, 2,100; d'Aidoss à Kazanlik, 9,200; à Nicopoli, 10,000; à Rahova, 3,000; à Plevna, 2,700; à Philipopoli, 2,100; à Andrianopoli, 3,000; à Lovtcha, 3,500; à Choumla, 31,860; aux environs de Sofia, 11,640, etc., puis encore 30,000 au Montenegro, 50,000 en Asie, 20,000 en Herzégovine, et 40,000 un peu partout, *soit, un effectif total de trois cent mille hommes.*

Non, la vérité est que, au commencement des hostilités, le généralissime turc Abdoul Kérim Pacha se trouvait à la tête de 174 bataillons infanterie, 40 escadrons cavalerie et 32 batteries comportant 192 canons.

Or il ne faut nullement porter un bataillon turc au chiffre d'un bataillon russe; même sur papier, le bataillon russe compte 1,000 combattants et celui de Turquie 800. Front à l'ennemi, le bataillon russe compte 900 hommes tandis que le bataillon turc n'en compte que 640. Enlevez encore du bataillon turc les hommes qu'il doit fournir pour la disposition des camps, plus 60 à 80 pour le train des bataillons et escortes, et vous trouverez que, tandis que l'on peut compter le réel chiffre des bataillons russes face à l'ennemi de 800 à 900 et celui des divisions à 10,000 hommes, ceux de Tur-

quie ne peuvent se compter que 500 soldats par bataillon et 6,000 par division. Je dirai même que, vers la fin de la guerre, du côté turc, les bataillons ne comportaient que 300 hommes.

## Les Forces Turques

Nous voyons donc ainsi que la Turquie disposait — au commencement de la guerre, bien entendu — d'environ 100,000 hommes le long du Danube et des Balkans, plus 25,000 le long du Monténégro, 30,000 en Herzégovine, 20,000 en Tripolitaine, 10,000 à Batoum et 15,000 répandus sur Janina, Candie, Smyrne, etc., *soit un effectif de deux cent mille hommes.*

Abdoul Kerim avait disposé ainsi que suit les 174 bataillons de la presqu'île des Balkans : 50 bataillons, sous Osman Pacha, entre Nisch, Widin et Nicopoli ; 30 bataillons, sous le maréchal Echreff Pacha, entre Roustchouk et Tourtoukaïa ; 20 bataillons, sous Selanij Pacha, entre Silistria et Tchernavoda ; 12 bataillons à Warna ; 4 bataillons à Tirnova ; 8 bataillons volants et enfin les derniers 50 bataillons, sous Ahmed Eyoub Pacha, à Choumla.

Cette armée qu'Abdoul Kérim opposait à l'inva-

sion russe présentait une force on ne peut plus sérieuse.

Le soldat turc est, sans contredit, un des meilleurs du monde : imprégné du fanatisme religieux, le régulier est tenace et féroce ; les Bachi-Bouzoucks et Tcherkess cruels et impitoyables.

La Russie avait donc à lutter avec un adversaire redoutable.

## Les Forces Russes

L'armée russe, opérant en Europe contre les Turcs, se composait de : 20 divisions d'infanterie, 9 divisions de cavalerie, 4 régiments de cosaques du Caucase, 9 régiments de cosaques du Don, 2 brigades d'éclaireurs et 1 brigade de sapeurs, en tout, *sur papier*, 386,000 hommes y compris le parti d'approvisionnement, ou, net : *300,000* combattants.

Je dis et souligne *sur papier* car, malgré que cette armée de 386,000 hommes ne représentât à peine que la moitié de l'effectif de l'armée russe en Europe, je prétends, moi, malgré et contre toutes les affirmations de part et d'autre, qu'au moment de la déclaration de la guerre la Russie n'avait à

opposer aux Turcs que 120,000 hommes d'infanterie au plus, répartis sur les 4e, 7e, 8e, 9e, 11e, 12e, 13e et 14e corps, les 4 brigades d'éclaireurs et la légion bulgare; plus une cavalerie d'à peu près 200 escadrons et une centaine de batteries comptant environ 800 pièces.

Que, par les exigences de la guerre, la Russie ait amené sur le terrain plus de 300,000 hommes et que, à un moment donné, y compris les 23,000 Roumains, la force opposée aux Turcs se soit renforcée encore jusqu'à 400,000 hommes, je ne le conteste pas, mais ce que je soutiens c'est que, d'une part, trompée par des rapports inexacts sur les forces de résistance de la Turquie et, d'autre part, à cause de l'inertie de divers départements administratifs russes, la Russie n'a commencé la guerre qu'avec environ 170,000 hommes, tout compris.

## Généralissimes

Venons aux généralissimes!... Si du côté russe, il n'y avait qu'un unique général commandant en chef, ce qui est de règle dans tous les pays de l'ancienne Europe, il n'en était pas de même pour la Turquie. Là, non seulement chaque pacha com-

mandant d'armée agissait à sa guise sans s'occuper des autres, mais encore, sur les cinq pachas commandants d'armées, trois, dont les noms suivront, n'avaient qu'une pensée : mettre en échec son confrère, sans se préoccuper ni du bien général, ni de l'intérêt du pays, ni de la situation terrible qui mettait l'Empire ottoman à deux doigts de la perte.

Inutile d'ajouter que la plupart des autres pachas suivaient l'exemple de leurs chefs hiérarchiques, et si, en dépit de cette anarchie, la Turquie a démontré au monde une force de résistance à laquelle personne ne s'attendait, il faut mettre cela sur le compte des merveilleux soldat et officier subalterne turcs, lesquels, dans la main d'un Osman Pacha, ont fini par arracher des cris d'admiration, même à leur adversaire. Et le soldat russe est pourtant et justement réputé tant pour sa bravoure que pour son endurance.

## Commandants turcs

Les cinq pachas commandants d'armées turques étaient :

1° *Abdoul Kerim Pacha*. Agé de soixante-quatorze ans au moment de la déclaration de la

guerre, il avait combattu les Russes sous Omer Pacha en 1855.

Général de la vieille école, très honnête et très franc, il n'avait pas craint d'envoyer au sultan, au moment de la déclaration de la guerre, un rescrit à peu près ainsi conçu : « Le danger de nous voir envahis par des forces considérables me met dans la nécessité de n'occuper que certains points ; la Dobroudja est difficile à défendre, *le passage de l'ennemi sur le Danube aura lieu entre Roustchouk et Widin*, (il le devinait donc!) Nous n'avons là ni forteresses assez conséquentes ni armée assez nombreuse pour opposer une résistance efficace; néanmoins, je ferai le sacrifice de ma vie et tout mon devoir. Renforcez l'armée, faites des levées en masse ou tout est perdu. »

Trop vieux peut-être pour prendre une offensive énergique au commencement des hostilités, il avait pourtant préconçu le plan de s'unir à Osman Pacha qui viendrait de Widin et s'avancerait à sa rencontre.

2° *Osman Pacha*, né à Tackirt en 1832 d'après les uns, à Amanis en 1837 d'après les autres. Il fit, lui aussi, la guerre d'Orient sous Omer Pacha, se distingua dans le Yemen, en Albanie et en Crète; général de brigade en 1874, il prit l'offensive contre les Serbes en 1875 à Saïtchar et remporta sur eux plusieurs victoires.

L'un des plus grands génies militaires du siècle, brave, énergique, impitoyable aux lâches, il était doux et bon envers ses soldats. Par trois fois il a demandé à Constantinople l'autorisation de s'avancer et chaque fois elle lui a été refusée; il a fallu les échecs retentissants du commencement de la campagne pour arracher cette permission. L'intrigue et la lâcheté des autres pachas ont été cause de la chute de ce grand homme à Plevna...

3° *Suleiman Pacha.* D'origine grecque, né à Constantinople en 1838, il entra à dix-huit ans à l'école militaire et se distingua en 1861 en Herzégovine contre Luca Velicovics; en 1869 il pacifia les Bédouins du Yémen; en 1871 il prit part à la guerre contre la Serbie. Nommé Maréchal en 1877, il fit campagne contre le Monténégro et devint ainsi le favori de l'armée et du Sultan. D'un caractère emporté et profondément égoïste, il ne tint aucun compte ni des ordres de Constantinople, ni de l'entente avec Mehemet-Ali et Réouff, ni surtout de son strict devoir d'aller au secours d'Osman Pacha à Plevna — Ce qui, du reste, lui a valu son procès de haute trahison.

4° *Mehemet-Ali Pacha.* Un Allemand, né à Magdebourg; embarqué comme mousse dans son pays, il abandonna son navire au Bosphore pour rejoindre un sien oncle engagé comme officier instructeur

de l'armée turque et devenu dans la suite Grand Vizir. Grâce à ce parent, Mehemet-Ali (de son vrai nom Karl Dietrich) fit une carrière rapide et se trouvait être général en 1876 lors de la guerre avec la Serbie.

Très faible de caractère, très peu courageux aussi, sans initiative et sans grandes connaissances militaires, sa nomination de général en chef a été fatale à l'armée turque.

5° *Réouff Pacha*. Levantin de naissance, de nature obséquieuse et intrigante; il fut en 1861 attaché militaire à Paris et gouverneur de Crète en 1875, puis nommé général en chef de l'armée des Balkans en 1877.

D'un égoïsme sec et d'une ignorance crasse, il n'eut qu'un but pendant toute la campagne : abaisser les mérites des autres Pachas; il nourrissait une haine folle contre Suleiman et contre tous ceux qui avaient quelque valeur; grâce à ses intrigues il réussit à contrecarrer la délivrance de Plevna. — Un homme néfaste dans toute la sévérité du mot.

Nous trouverons en cours de route d'autres Pachas de valeur et de loyauté tels que Chakin Pacha, Atif Pacha, Khouloussi Pacha, etc., etc. Mais malheureusement leur mérite se vit limité aux ordres qu'ils recevaient.

## Le grand duc Nicolas

Du côté russe, un seul généralissime, un seul cerveau, une seule volonté à laquelle tout se pliait avec amour, avec dévouement : S. A. I. le grand duc Nicolas, frère puîné de S. M. l'Empereur Alexandre II.

Le grand duc Nicolas, d'une haute envergure militaire incontestable, sachant commander et se faire obéir, était adoré dans l'armée, mais il était jaloux au plus haut degré de son autorité militaire, jaloux au point de n'en pas vouloir laisser la moindre parcelle à Sa Majesté Alexandre II, son souverain, et à ses neveux le grand duc héritier et le grand duc Wladimir.

Son plan de traverser le Danube à Zimnitza il le tenait caché à toute son armée, et même au vieux Krudener (commandant en chef du 9e corps qui se croyait pourtant désigné à opérer ce passage); Sa Majesté l'Empereur même a été tenue dans l'ignorance du point de passage.

Je comprends certes que le fond de si grave entreprise doive être tenu secret afin de pouvoir pleinement réussir; mais pousser cette réserve jusqu'à

Sa Majesté l'Empereur, doit paraître vraiment excessif... Et, si je me retiens respectueusement de critiquer sévèrement, comme ont fait d'autres, la comédie que Nicolas fit jouer à l'Empereur à Magoura della Grapavi, c'est que je n'y veux voir qu'une plaisanterie que seul le frère aimé pouvait se permettre à l'égard du frère souverain.

Le plan de traverser le Danube entre Roustchouk et Nicopoli est, si je ne me trompe, celui élaboré par le Maréchal de Moltke quand, en 1853, il était attaché militaire allemand lors de la guerre de la Russie contre la Turquie, la France, l'Angleterre et l'Italie. Traverser le Danube à cet endroit pour entrer dans le cœur de la Turquie par la Bulgarie était certainement une conception grandiose, mais combien téméraire et combien aussi méprisante des forces de l'ennemi!

Un seul homme encore, un second Osman Pacha en Turquie, un seul moment de cohésion dans le commandement suprême turc, et l'armée russe toute entière était jetée et anéantie dans le Danube. Et, je ne dis pas cela seulement pour l'armée russe, que j'ai appris à estimer et à admirer, mais pour n'importe quelle armée du monde.

Jamais un commandant n'aurait pu mettre suffisamment à temps des forces assez considérables sur le côté droit du Danube entre Roustchouk et Nicopoli pour résister à un choc venant de ces

deux points et ne pas s'exposer à être pris entre deux feux par des masses trois et quatre fois supérieures.

Que la tentative ait réussi quand même, il faut l'attribuer — je le répète — au manque complet de cohésion dans le commandement supérieur turc, à l'apathie générale inhérente à l'Empire Ottoman et à bien d'autres raisons que je relèverai au fur et à mesure des événements.

## L'armée du Danube

L'armée russe que, dès le commencement de la guerre, le grand duc Nicolas menait au combat, se composait ainsi que suit :

Généralissime : le grand duc Nicolas ; chef d'état-major : général Nepokotchitzky ; chef adjoint : général Lewitzky ; chef d'artillerie : général prince Massalsky ; chef ingénieur : général Depp ; chef de l'état sanitaire : général Stolzenwald ; Ataman des troupes irrégulières : général Tomine.

Les corps d'armée étaient placés sous les ordres suivants :

8e corps : général Radetzky ; les généraux : prince Sviatopolsk Mirsky, Dragomiroff, Manweloff.

9e corps : général baron Krudener ; les généraux : Schildner-Schuldner, Weljaminoff, Lachkaroff.

11e corps : général prince Chahofskoy ; les généraux : Ernrot, Aller, Taticheff.

12e corps : général Wanovsky ; les généraux : Fircks, Timafeef, baron Driesen, Skobeleff I (père du général Skobeleff qui se distingua par la suite).

7e corps : général Ganetzky ; les généraux : Goremykine, Werefkine, Mansey.

10e corps : général prince Woronzoff ; les généraux : Richter, baron Korff, Djedouline.

4e corps : général Sotoff ; les généraux : Pomerantzoff, Pousanoff, Kryloff.

13e corps : général Hahn ; les généraux : Proharoff, Baranoff, Rhaden.

14e corps : général Zimmermann ; les généraux : Parohownikoff, Narboutt, Samsoff.

Je ne m'occuperai ni de l'occupation de la Roumanie par les troupes russes, ni de la marche de ces troupes arrivant par Ungheni, Jassy et la Bessarabie, ceci n'étant que service de places purement technique et administratif, et j'entrerai dans la vraie phase des hostilités qui commença par le passage du Danube.

## Faits de guerre maritimes

Comme entrée en matière je dois parler des événements maritimes; ils prouveront que de grands navires n'ont de nos jours qu'une importance relative.

Oui, malgré leur flotte du Danube composée de plus de 20 navires dont 5 monitors sous le commandement de Hobart Pacha, un Anglais, ancien capitaine de vaisseau dans la marine anglaise, les Turcs non seulement n'ont pu, même pour un temps minime, arrêter la marche des Russes, mais encore ont fourni aux marins russes l'occasion de prouver que de petites embarcations conduites par des hommes énergiques et résolus peuvent facilement triompher des plus grands vaisseaux de guerre.

C'est à l'arrivée du grand duc Alexis, sur la frégate *Swetlana* avec 300 matelots auxquels se sont joints les 200 autres précédemment descendus à Braïla, qu'a commencé l'action fébrile de la petite flottille russe.

Dans l'après-midi du 11 mai, un grand monitor Turc, le *Lutf il Djelil*, arriva en face de Braïla et

chercha à bombarder la ville. Empêché par les manœuvres de la flottille et des batteries russes nos 3 et 4, il se retira sans succès vers Ghechet. Le commandant Delower Pacha et son officier d'ordonnance quittèrent le monitor et se rendirent en canot vers Matchine, pour conférer avec le commandant général, laissant aux officiers l'ordre de ne plus rouvrir le feu avant leur retour.

## Premier fait d'armes maritime

Les Russes commencèrent le feu à une distance de 4,500 mètres. Les Turcs ne répondant pas la canonnade russe continua impunément. Après une vingtaine de coups de canon, vers 2 heures de l'après-midi, une fumée blanchâtre sortit du monitor enveloppant complètement le bateau. Bientôt une formidable détonation éclata et, quand la fumée se dissipa au bout de quelques minutes, le monitor avait complètement disparu sous les flots. Seul le pavillon turc surnageait; le colonel Stroukoff, sautant dans un canot, alla prendre ce trophée ; il sauva en même temps un matelot turc luttant contre les vagues.

## Second fait d'armes maritime

Le second fait d'armes fut, au point de vue maritime, beaucoup plus important. Il se passa en la nuit du 25 au 26 mai 1877.

Durant la nuit du 24 mai le lieutenant Doubasoff entreprit une reconnaissance en canot du côté du Matchïn et s'enquit de la position des trois vaisseaux de guerre *Fet-ul-Islam*, *Seifé* et *Kilidj Ali*.

Sa reconnaissance terminée, il organisa une expédition pour la nuit suivante. Cette expédition se composa de 4 simples canots à vapeur. Le *Tzarevitch*, commandé par le lieutenant Doubassoff qui dirigea le combat avec 14 matelots; la *Xénia* avec les lieutenants Chestakoff, Petroff et 9 matelots; le *Djigit* avec le sous-lieutenant Pessine et 8 matelots; la *Tzarewna* avec le sous-lieutenant Bali et 8 matelots. A chaque flanc de ces embarcations était attachée une torpille chargée à la dynamite.

J'avais vu Doubassoff et Schestakoff travailler eux-mêmes au milieu de leurs hommes à blinder de simples feuilles de tôle les flancs de leurs em-

barcations. Ils frappaient du marteau avec tous les matelots tandis que sur le pont, nous allions gaiement encourageant l'un et l'autre.

Au moment du départ nous échangeâmes des poignées de mains.

Bientôt les embarcations disparurent... et je commençai à attendre.

Cette petite flottille se mit en marche après le minuit du 25 au 26 mai; le temps était pluvieux et la nuit très complète. En ligne de file à distance de 40 mètres les 4 bateaux arrivèrent, vers 2 heures et demie du matin, à Petra Feteï au-dessous de Matchin. Là, découvrant enfin les navires turcs, ils s'avancèrent alors en deux lignes, les *Tzarevitch* et la *Xénia* en avant, la *Tzarewna* et le *Djigit* en seconde ligne.

La position des Turcs était la suivante : la *Seifé* au milieu en avant, ayant à sa droite le *Fet-ul-Islam* et le *Kilidj-Ali* à sa gauche.

Le *Seifé* s'aperçut le premier de l'arrivée des barques russes. « Kymm dyw ô! », cria la sentinelle turque. « Seni adam », répondit le lieutenant Doubassoff.

La prononciation n'étant pas juste — c'est « Sizgijin adam » (un des nôtres) qu'il aurait dû dire — donna l'éveil à la sentinelle qui cria l'alarme, les canonniers s'élancèrent à leurs pièces, mais la poudre ne prit pas et les coups de ca-

non ratèrent. Au milieu d'une fusillade générale sans aucun ordre, le lieutenant Doubassoff s'avança avec un immuable sang-froid jusqu'à babord du navire le *Seifé* et lança sa torpille au centre du cuirassé ; une détonation formidable retentit et, tandis que s'élevait une épaisse fumée, dans les flancs béants du vaissseau les vagues commencèrent à s'engloutirent.

Renversé par l'explosion, le lieutenant Doubassoff crut un moment que sa barque allait chavirer tant elle était remplie d'eau, mais un vieux matelot, un loup de mer à qui rien n'avait échappé, déclara qu'il n'y avait nul danger. Bien que leur navire coulât, les matelots turcs ne cessèrent de fusiller les embarcations. C'est alors que le lieutenant Chestakoff sur la *Xénia* s'avança du côté opposé du *Seifé* et, à tribord, lui lança la seconde torpille ; cette fois le navire complètement coupé en deux disparut sous les flots...

La petite flottille russe se retira sans avoir perdu un seul homme.

Ce fait est un des plus glorieux et des plus remarquables de la vaillante marine russe.

## Troisième fait d'armes maritime

Encouragé par les succès de Doubassoff et Chestakoff, le commandant Makaroff organisa le 9 juin une seconde expédition pour détruire les vaisseaux de guerre turcs qui se trouvaient à l'embouchure de Soulina.

Son expédition, appareillant d'Odessa, était composée de : le vapeur *Grand Duc Contantin*, commandant Makaroff ; torpilleur n° 1, lieutenant Pouchkine ; torpilleur n° 2, lieutenant Rodjevensky ; la barque armée *Tchesmé*, lieutenant Zatzareni. Et en plus les bateaux : *Mineur*, *Sinope* et *Navarin*.

Tout comme pour l'expédition Doubassoff les bateaux étaient armés de chaque côté de torpilles à dynamite.

Les vaisseaux turcs mouillés en rade de Soulina sous le commandement de Moustafa Pacha, étaient les cuirassés : *Fethid Boulend*, *Idjali* et *Mouhadem Khais*, puis le vaisseau armé, mais non cuirassé, *Kartall*.

Les lieutenants Pouchkine et Rodjevensky s'avancèrent les premiers. La nuit était tellement épaisse que, malgré les feux, le torpilleur n° 2 put s'appro-

cher jusqu'à environ 20 mètres de l'*Idjalie* sans être aperçu des vigies.

Il était à ce moment environ deux heures du matin.

Les Turcs, à tort et à travers, ouvrirent un feu de mousqueterie, ils ne pouvaient voir les Russes si rapprochés qu'ils fussent.

Sous la pluie des balles le lieutenant Radjevensky s'avança lentement jusqu'à *l'Idjalie* et lui lança sa torpille ; quoique les Turcs nient avoir été mis hors de combat, il est certain que la torpille a porté et occasionné de grands dégâts au cuirassé turc. Le lieutenant Radjevensky a montré en cette affaire un sang-froid tel que, malgré que son canot fût rempli d'eau et à maints endroits endommagé, il put rejoindre le *Constantin*.

L'attaque du torpilleur n° 1, lieutenant Pouchkine, fut moins heureuse : ayant heurté une chaîne de fer, sa torpille éclata trop tôt et, le tir des canons turcs étant devenu précis, un boulet coula son torpilleur n° 1. Les Russes sautèrent à l'eau ; le lieutenant Pouchkine et ses cinq matelots tombèrent entre les mains des Turcs.

Le *Constantin* échoua et resta jusqu'au matin dans une situation critique. Puis jetant par-dessus bord toute sa provision de charbon il put se dégager et rentrer à Odessa avec les autres embarcations, seul le torpilleur n° 1 manquait.

Si, comme le prétendent les Turcs, cette attaque n'eut aucun résultat, ils seraient vraiment impardonnables de n'avoir pas donné la chasse aux bastelets demeurés sans défense, ni capturé le *Constantin* échoué.

## Quatrième fait d'armes maritimes

Le 20 juin, à quatre heures du matin, les Russes, sous le commandement du capitaine Novikoff, commencèrent à fermer le Danube au moyen de torpilles afin de préparer le passage des troupes et faciliter l'établissement d'un pont.

Jusqu'au jour les hardis marins achevèrent l'ancrage des torpilles du côté roumain, mais, quand ils s'approchèrent du côté turc, ils furent reçus à coups de fusil. A ce moment aussi s'avança un monitor turc qui tint les embarcations russes sous un feu violent, mettant en très peu de temps trois torpilleurs hors de combat.

Le capitaine Novikoff donna l'ordre au torpilleur *Choutka* d'attaquer le monitor. La *Choutka*, commandée par le lieutenant Skrydloff, avait à bord le grand peintre Werechaguine et six matelots; elle s'élança sur le monitor, marcha sous une pluie

de balles et toucha de sa torpille le cuirassé en plein babord, mais les fils avaient été coupés par les balles et la torpille n'éclata pas.

Quoique le torpilleur fût troué à plusieurs endroits, son commandant, le peintre Werechaguine et quatre matelots blessés, grâce à son sang-froid et à sa hardiesse, le lieutenant Skrydloff put échapper à la poursuite du monitor et rejoindre la flottille. Le résultat était de grande importance pour les Russes car le commandant turc, voyant qu'il n'avait échappé que par un grand hasard (la non explosion de la torpille), se tint pour averti et ne se hasarda plus à avancer, de sorte que les Russes purent en toute tranquillité fermer le Danube.

## Cinquième fait d'armes maritime

Celui-ci à l'honneur des Turcs.

Je peux dire que le jour du 23 juin j'ai assisté à un des plus intéressants spectacles qui se puisse voir; cela était beau tant par la bataille qui se livrait que par les hommes en présence.

En ce jour, vers trois heures de l'après-midi, sortit de Nicopoli, s'avançant vers Flamounda,

un cuirassé turc dans le but d'attaquer en plein jour la flottille russe. Le Danube n'a en cet endroit qu'une largeur d'environ sept cents mètres ; nous trouvant sur la rive du côté roumain nous vîmes tous les détails comme dans une arène.

Le croiseur turc était commandé par un capitaine qui se tenait debout, les mains dans les poches, impassible, donnant ses ordres avec un imperturbable sang-froid.

Aussitôt le cuirassé aperçu, le général Leonoff fit ouvrir le feu contre lui par quatre canons de la quinzième batterie. Le Turc ne daigna même pas se retourner et continua sa route.

A ce moment le *Choutka*, lieutenant Niloff, et le *Minine*, lieutenant Arens, s'avancèrent au combat. Dès le premier moment on s'aperçut avoir affaire à tout autre homme de mer que ceux que l'on avait pris l'habitude de combattre.

Armés de leurs torpilles, le *Choutka* et le *Minine* cherchèrent à s'approcher du cuirassé, mais celui-ci manœuvra avec si grande adresse que ses mouvements de colosse paraissaient cent fois plus agiles que ceux des petits torpilleurs ; on eût dit d'une lutte de tigresse contre de petites panthères.

En même temps le capitaine turc, toujours les mains dans les poches, fit diriger un feu si précis qu'au bout de dix minutes le *Minine* très avarié dut se retirer du combat.

C'était le tour à la *Choutka* d'essayer de couler le monitor de sa torpille; mais voilà qu'au lieu de se tenir sur sa défensive c'est le monitor turc qui cherche à torpiller le torpilleur. Par des manœuvres d'une précision extraordinaire le cuirassé finit par acculer le *Choutka* contre les rives du Danube, puis vira pour le couper d'un coup de son éperon. Voyant cela, les matelots russes ainsi que les officiers sautèrent à l'eau et gagnèrent terre ; puis, tandis que le cuirassé turc pivotait sur babord, quelques Russes reprirent l'eau, montèrent sur la *Choutka* et finirent par la sauver malgré ses avaries.

Au moment où le cuirassé turc se présenta de flanc à environ trois mètres à la rive, un des officiers du torpilleur sauta à terre et tira trois coups de pistolet sur le capitaine turc à une distance de tout au plus vingt pieds; ce fut la première fois que le Turc daigna sortir une main de sa poche : il salua le lieutenant ainsi que nous tous qui assistions au combat et qui restâmes ébahis, puis il s'éloigna tranquillement.

Le cuirassé continua sa canonnade contre toutes les batteries des n$^{os}$ 1 à 8, en endommagea quelques-unes mais finit par être touché lui-même à plusieurs endroits et, enfin, le capitaine ayant été blessé par un éclat d'obus, il se retira derrière les magasins de charbon de Nicopoli dans l'embouchure de l'*Osma*.

A partir de ce moment, la flotte turque ne joua plus aucun rôle intéressant pendant la guerre. Dès ce jour et jusqu'au passage du Danube par les troupes russes toute l'activité se dépensa en combats d'artillerie des deux côtés du Danube. Ces combats, à vrai dire, ne firent que très peu de dégâts de part et d'autre et n'ont, à mon avis, du côté russo-roumain, que peu aidé à détruire les forteresses turques et, du côté turc, pas empêché l'avancement des troupes russes vers ses points objetifs.

## La Guerre

Je commence maintenant par la *première phase de la guerre* (A, armée de Dobroudja ; B, armée de Roustchouk ; C, armée de l'avant-garde ; D, armée de l'Ouest).

*A, armée de Dobroudja jusqu'au 31 juillet.*

Pour tromper les Turcs sur le point choisi du passage du Danube (Zimnitza-Sistova) le grand duc Nicolas donna l'ordre au général Zimmermann de traverser le Danube entre Galatz et Braïla, d'attirer le plus possible les forces de l'armée turque

de ce côté et, si possible, les paralyser de façon à ne pouvoir opposer qu'une faible résistance au réel passage à Zimnitza-Sistova — pour arriver facilement dans le cœur de la Bulgarie et s'avancer vers Sofia, Andrianopoli, Constantinople.

Les troupes mises à la disposition du général Zimmermann se composaient d'environ 18,000 hommes (35,000 d'après l'état-major, mais j'ai déjà dit et je n'y reviendrai plus, que je ne tiendrai compte d'aucune indication erronée et ne relaterai que ce que j'aurai pu contrôler moi-même de façon irréfutable).

## Passage du Danube à Ghetchet

Le choix de la traversée de Ghetchet peut être considéré comme assez plausible; c'est un des rares points sur le Danube où le côté gauche (Roumanie) domine le côté droit (Turquie).

A l'endroit où l'on a commencé à établir le pont, le Danube n'a qu'une largeur d'environ 670 mètres, mais, des deux côtés du fleuve, se trouvent des terrains inondés, de sorte qu'on s'est vu obligé de construire trois ponts dissemblables, l'un flottant, placé proprement dit sur le lit du fleuve et deux

autres sur les terrains inondés. J'ai assisté à la construction de ces ponts et ne sus assez admirer l'endurance et la force de travail des pontonniers russes ; les difficultés qui ont surgi étaient déconcertantes. On pouvait bien établir à l'avance la force et le nombre de pontons nécessaires à établir le pont sur le Danube, mais il était impossible de prévoir le degré de non irrésistibilité des terrains inondés qui cédaient sous chaque poids de ponton. Enfin, le soir du 20 juin, les deux ponts stables étaient établis et l'on a commencé à jeter le pont flottant qui était achevé le soir du 21 juin.

Les Turcs assistaient impassibles à tous ces travaux. Pas un coup de fusil, pas un mouvement pour empêcher la construction ; on aurait dit que l'on travaillait pour leur compte.

La traversée a commencé dans la nuit du 21 au 22 juin par les dix compagnies d'avant-garde.

A deux heures du matin eut lieu le premier choc entre deux compagnies et demie qui venaient à peine de traverser et environ 400 bachi-bouzouks. Les troupes russes ont, dès le début, donné preuve de leur bravoure. Malgré le terrain mouillé et glissant, elles ont grimpé les hauteurs de Budjak à l'attaque des Turcs. A trois heures du matin, le général Zoukow avait deux autres compagnies et demie de l'autre côté du Danube et la mêlée devint générale. On se battait pas à pas. Avec une

vigueur qu'on ne pouvait leur soupçonner, tant ils étaient calmes pendant la construction du pont, les Turcs repoussèrent les Russes et c'en eût été fait des cinq compagnies si trois autres compagnies de troupes fraîches n'étaient arrivées sur le terrain pour arrêter la marche en avant des Turcs qui, à ce moment, avec les renforts reçus de Matchine, étaient environ 1,500 hommes.

Une attaque de Tcherkess contre le flanc gauche des Russes fut repoussée, sans toutefois augmenter les chances des compagnies russes tenues en fort échec et n'ayant aucune artillerie à leur disposition.

Aussitôt que cette situation fut connue à Galatz, on fit en toute hâte passer deux bataillons qui maintinrent la situation ; à huit heures troisième renfort et, cette fois, avec de l'artillerie.

Les Turcs, de leur côté, ne recevant aucun renfort, se retirèrent en combattant, ne cédant aux forces supérieures russes le terrain que pas à pas. A onze heures, le général Zoukoff occupa les hauteurs de Garbina et s'y retrancha.

Les pertes, du côté turc, étaient de 25 morts et 32 blessés; celles des Russes, de 5 officiers et 152 hommes.

Cette résistance — toute minime — fut la seule que les Turcs s'étaient décidés à opposer à l'envahissement de la Dobroudja. En effet, ainsi que

nous le voyons dans le rapport d'Abdoul-Kerim-Pacha au Sultan, les troupes turques reçurent l'ordre de se retirer et c'est ainsi que les Russes arrivèrent à occuper sans coup férir Matchine, où la population bulgare reçut le général Zimmermann avec enthousiasme. Puis se succédèrent les nouvelles de l'évacuation de Isaktcha, de Touldja. Ayant eu connaissance de la note d'Abdoul-Kerim, je savais que désormais aucune bataille sérieuse ne serait livrée en Dobroudja; aussi quittai-je Galatz le 22 juin pour arriver à Tournou Magourele le 23 juin. Les notes ci-dessous prouveront bien que je m'étais pas trompé.

Le 26 juin, Touldja était occupé par le général Janoff avec huit sotnias de Cosaques et quatre batteries, après un raid d'environ quatre-vingt-cinq kilomètres en une seule journée.

Le 27 juin, le général Samsoff partit de Matchine pour Babadagh qu'il occupa le 28.

Le 29, les Cosaques eurent avec une centaine de Tcherkess une escarmouche qui se termina à l'avantage des Russes.

Du 30 juin au 3 juillet, toujours aucune trace des Turcs qui, d'après les on-dit, s'étaient concentré au val de Trajan.

Le 4 juillet, commença la marche en avant en deux colonnes du gros de l'armée russe vers ce val de Trajan.

Le 5 juillet, le général Samsoff partit de Babadagh marchant vers le sud.

Partout où les troupes russes passèrent elles furent reçues par la population bulgare en sauveurs ; la population turque s'était retirée vers l'intérieur.

Le 7 juillet, le général Zimmermann arriva à Babadagh après plusieurs étapes. Toutes les colonnes sous son commandement se trouvèrent le 12 juillet près des villages Tatar-Palas et Gilaly.

Une sotnia de Cosaques envoyée éclairer reconnut que les hauteurs du côté de Medjidje étaient fortement occupées par des troupes turques composées d'environ huit à dix bataillons, trois à quatre cents cavaliers et sept canons.

Le 13 juillet, le général Zimmermann s'avança en trois colonnes vers cette position, mais les Turcs ne livrèrent pas bataille et se retirèrent en bon ordre, n'engageant qu'une toute petite canonnade avec les Cosaques envoyés à leur poursuite. Le soir du 13, le général Zimmermann occupa Medjidje.

Les Turcs évacuèrent également Kustendje ; le 14 juillet, le général Tarohovnikoff occupa Tchernavoda après une escarmouche sans importance.

Le 15 juillet, les Cosaques de l'avant-garde occupèrent Kustendje.

Ainsi tomba tout le Val de Trajan entre les mains des Russes, les Turcs se retirant de partout et se concentrant à Hadji Oglou Bazardjik où

ils se fortifièrent en couvrant ainsi les communications entre Varna et Silistria, se conformant en cela aux ordres d'Abdoul Kerim qui ne voulut pas défendre la Dobroudja, conservant ses forces pour agir contre le vrai passage des Russes entre Roustchouk et Nicopoli.

Le général Zimmerman, se trouvant à Oglou Bazardjik pour la première fois en présence des vraies forces turques, se retrancha à son tour, demanda des ordres au généralissime qui lui commanda de se placer sur la défensive et de n'envoyer que de temps à autre une reconnaissance du côté de Silistria et Bazardjik.

## Le passage du Danube à Zimnitza et la formation des armées de l'Est, Ouest et Sud

J'ai déjà dit que le grand-duc Nicolas tenait caché à quiconque sans exception son plan de traversée entre Zimnitza et Sistof.

Toutes les concentrations de troupes, tous les ordres étaient donnés de façon à ce que chacun crût à la traversée entre Tournou et Nicopoli, mais

la concentration et les positions de l'armée près la rivière permettaient au généralissime de pouvoir, comme dans un jeu d'échecs, tantôt placer ses forces d'un côté, tantôt de l'autre.

Le 23 juin, le grand duc, accompagné du général Levitzky, entreprit une tournée d'inspection, puis, laissant le général à Zimnitza, il se rendit à l'improviste à Alexandria où stationnait le 8e corps commandé par le général Radetzky. Là il confia enfin au général Dragomiroff que ce serait lui, avec le 8e corps, qui ferait la traversée du Danube.

Pour couvrir les préparatifs de Dragomiroff on continua à donner des ordres ostensibles pour le passage du Danube à Tournou Magourele et le général Krudener qui, lui, n'était pas dans le grand secret, prépara de son côté tout un corps d'armée pour la grande besogne.

Le passage était fixé au 27 juin.

Le matériel pour le pont, accumulé depuis quelque temps déjà sur le fleuve Oltou, passa dans la nuit du 26 au 27, sur une centaine de bateaux, devant la forteresse de Nicopoli. Dans le premier ponton se trouvaient le général Depp et le colonel Svitchefsky et dans le dernier le capitaine Novossilsky.

Les Turcs n'aperçurent le transport qu'au moment où il n'était plus dans le rayon de leurs batteries. Le feu qu'ils ouvrirent ne put donc être d'aucune

efficacité. Tout le transport arriva le matin du 27 juin près des îles de Flamunda et la nuit suivante à Zimnitza.

Le 27 juin, à minuit, commença le transfert des troupes de Zimnitza à Sistova par les pontons.

A deux heures du matin, partit le premier échelon — chaque échelon était composé de 6 pontons portant six à huit rameurs chacun.

Les dispositions étaient prises avec une telle précision que tout se passa dans le calme le plus absolu ; on aurait dit que chacun, des chefs aux soldats, connaissait sa place d'avance.

Dans un des premiers pontons prit place le général Jolchine, bientôt suivi de celui qui plus tard devait être le prince de Bulgarie, Alexandre de Battemberg.

Le ciel était couvert et il soufflait grand vent, ce qui fit que très peu de pontons purent débarquer à Tekir Bach, lieu indiqué ; ils le firent à une distance de 500, d'autres même à 1,000 mètres plus loin.

Les Turcs, pris complètement à l'improviste, ne s'aperçurent du débarquement que lorsqu'il était trop tard pour l'empêcher.

Sur l'alarme donnée, accoururent les quatre ou cinq bataillons de Sistova et alors commença une de ces batailles qui laissent un profond et inaltérable souvenir à ceux qui y ont assisté.

Les Russes, arrivés par petits groupes, se for-

mèrent par eux-mêmes en petites compagnies compactes et se lancèrent sur l'ennemi qui, de son côté, attaquait avec une violence excessive.

Vers cinq heures du matin arrivèrent sur le champ de bataille le général Dragomiroff et le fils du grand duc Nicolas.

La bataille prit de part et d'autre un caractère de grand acharnement.

Vers six heures du matin, toute la première brigade et une partie de la deuxième occupaient déjà l'autre côté du Danube.

Continuant à se former d'eux-mêmes, les soldats russes firent de merveilleuses attaques à la baïonnette ; les Turcs de leur côté, avec une bravoure incontestable, luttèrent d'acharnement.

Tout comme à Ghetchet, il arriva que, tandis que du côté russe les troupes augmentaient sans cesse et renforçaient les troupes décimées par le feu très meurtrier de leurs adversaires, les Turcs, eux, ne recevaient aucuns renforts.

Cependant les batteries russes de Zimnitza tiraient sur Sistova et les troupes turques qui se montraient dans le voisinage, tandis que les batteries turques de Sistova essayaient d'entraver le débarquement.

Faisant un effort en avant, les Turcs réussirent à couler cinq pontons sur lesquels se trouvaient deux canons, plusieurs chevaux, environ une

centaine de soldats, le commandant Strelbitzky et le lieutenant Turbert.

Ce fut là leur dernier grand effort; vers sept heures du matin, ils étaient complètement délogés et durent se retirer devant les forces russes toujours grossissantes.

Le général Jolchine lança ses troupes en avant et gagna les hauteurs.

Un feu très vif s'engagea entre les batteries de Sistova et celles du côté russe qui jetèrent un grand nombre de shrapnels sur les positions turques et forcèrent ainsi l'infanterie à se replier, facilitant aussi l'attaque du 53e régiment de Wolhynie.

Et puis l'infanterie russe arriva peu à peu à réduire au silence les deux batteries turques, les forçant à changer de position et à se trouver ainsi paralysées.

Alors, dès la première batterie turque de Sistova démontée, l'infanterie se lança à l'assaut de la seconde en poussant des cris de : Hourrah! mais elle fut repoussée par trois fois et les Turcs la poursuivirent aux cris de Allah!

Les Turcs tinrent tant qu'ils eurent des munitions et ne cédèrent la place que quand elles furent complètement épuisées.

A une heure de l'après-midi les batteries turques étaient enfin réduites au silence. A deux heures elles

se replièrent sur Biela et Tirnova. A ce moment, toute la 14e division, quatre brigades de tirailleurs et une section de cosaques avaient pris part au combat sous les ordres du général Dragomiroff.

On ne put poursuivre les Turcs, leur feu d'arrière-garde étant des plus meurtriers.

A trois heures de l'après-midi, Sistova était occupé par les Russes.

Les pertes des Turcs étaient de 7 officiers et 240 morts et blessés; celles des Russes de 31 officiers et 742 hommes.

Le passage des troupes russes continua nuit et jour sans arrêt.

Une reconnaissance ordonnée par le général Radetzky rapporta qu'il n'y avait pas trace de Turcs dans un rayon de 20 kilomètres; on pouvait donc enfin ordonner un repos général.

Le 28 juin, l'empereur Alexandre II et le grand duc Nicolas traversèrent le Danube pour féliciter les troupes de leur conduite pendant la bataille de la veille.

Sistova que j'ai vu ce jour-là montrait un aspect vraiment lamentable; tout y était dévasté.

Le 29 juin arriva à Zimnitza le général Skobeleff II. Dès le premier jour, ce diable d'homme trouva le moyen de se singulariser et se faire remarquer.

Il était traité à l'état-major de la difficulté de transporter de l'autre côté du Danube les cava-

liers nécessaires à reconnaître les positions turques.

— Il y a un moyen très simple de passage de cavalerie, s'écria Skobeleff.

— Lequel?

— A la nage, répondit-il.

Et, aussitôt dit aussitôt fait, il se lança sur son cheval dans le Danube, suivi d'une trentaine de Cosaques du Caucase.

Arrivés à l'île Bouséresco, ils quittèrent leurs montures et leurs vêtements et continuèrent à la nage, mais tous, ou presque tous, durent s'en retourner; seul Skobeleff et un Cosaque arrivèrent, après de grands efforts, de l'autre côté du Danube.

La traversée par bateaux continua toujours et, le matin du 30 juin, il y avait 35,000 Russes avec 50 canons en Bulgarie.

## Le général Gourko et le corps d'avant-garde

Le 3 juillet il y avait 55,000 hommes.

Aussitôt il fut décidé de former un corps d'avant-garde sous le commandement du général Gourko, un des plus brillants généraux russes, et que ce

corps s'avançant serait suivi et appuyé par le 8e corps, général Radetzky.

Les événements qui se sont passés à ces deux corps d'armée, du 4 au 31 juillet, je les ai notés d'après les récits des officiers généraux qui y ont participé ; en grande partie ceux du prince Eugène de Leuchtenberg qui voulut bien, avec sa cordiale bonne grâce habituelle, me donner tous détails. Chose à retenir, les détails qui m'ont été fournis ultérieurement par des officiers turcs sur ces journées de lutte concordent complétement avec ceux du prince de Leuchtenberg. — Cela prouve que le prince leur rendait pleine et entière justice.

### *B. Le corps du sud ou de l'avant-garde du 1er au 31 juillet.*

Ce corps d'armée était composé ainsi que suit :

Commandant : le général Gourko ;

Chef d'état-major : colonel Naglovsky ;

Chef adjoint : lieutenant-colonel Souhotine ;

4e brigade de tirailleurs : général Svetchinsky ;

Légion bulgare : général Stolietov ;

2 sotnias de cosaques, 8e régiment de dragons, 9e régiment de dragons, 16e batterie à cheval : général prince Eugène de Leuchtenberg ;

9e régiment de hussards, 30e cosaques du Don,

10e batterie du Don : général prince Nicolas de Leutchtenberg.

21e cosaques du Don, 26e cosaques du Don, 15e batterie de cosaques : colonel Tchornozouboff ;

Demi-escadron de cavalerie de la garde ;

1 compagnie de pionniers : colonel Ronicker ;

1 sotnia de Cosaques de l'Oural ;

2 batteries de campagne. En tout environ 7,000 hommes et 3,700 cavaliers.

L'ordre donné par le grand duc Nicolas au général Gourko était :

« Marcher dans la direction de Tirnova et Selvi, « reconnaître tout le pays environnant. Faire halte. « Se remettre en marche sur nouvel ordre, tâcher « de passer les Balkans, y porter toute la cava- « lerie, détruire les chemins de fer, semer la ter- « reur et la confusion dans tout le pays, aider le « soulèvement du peuple bulgare ; le 8e corps « suivra le corps d'avant-garde à deux jours de « marche, l'aidera de tous ses moyens et occupera « les passages de Chipka. »

C'était un vrai programme de corps d'avant-garde : semer la terreur et la confusion dans tout le pays et favoriser un soulèvement.

Le général de Gourko était l'homme de la chose et son raid à travers le pays bulgare est un des plus brillants des annales militaires.

Son premier objectif fut la ville de Tirnova,

où il s'attendait à rencontrer une vive résistance, l'ancienne capitale des Tzars bulgares étant très bien située au point de vue défensif.

Du 4 juillet au 7 au matin, où le corps d'avant-garde se trouva en vue de Tirnova, on n'a rencontré nulle part trace de l'ennemi.

## Prise de Tirnova

Le 7 au matin, le général Gourko décida une reconnaissance vers Tirnova. Il s'avança avec son centre par Mihalca, Jalar, Kajabounar, tandis que l'aile droite (Leuchtenberg) et l'aile gauche (colonel Tchernosouboff) cherchaient à s'approcher de la ville par l'est et l'ouest.

Arrivé sur les hauteurs de Kajabounar, Gourko aperçut une colonne de cavalerie turque. Pour la forcer à se déployer et montrer sa composition, il la fit attaquer par le capitaine Savine. Les Turcs répondirent à cette attaque par un feu bien nourri ; voyant fléchir la colonne Savine la cavalerie turque voulut s'élancer, mais à ce moment arrivèrent le demi-escadron de la garde et deux escadrons du 9e dragons. Ce que voyant, les Turcs se retirèrent. Vers quatre heures de l'après-midi, Gourko

se trouva près de la ville de Tirnova. Il s'aperçut bien vite que les Turcs n'avaient pas l'intention de la défendre car ils avaient déjà quitté les positions défensives et se repliaient vers Osman Bazar.

Le prince Tzertelew, ancien secrétaire d'ambassade russe près la Porte, ayant souvent voyagé dans le pays, servait de guide à l'armée du général Gourko, déguisé tantôt en sous-officier, tantôt en paysan. Il se jeta avec une sotnia de Cosaques à travers la ville.

Bientôt le général Gourko y fit son entrée et fut reçu par la population bulgare avec des signes exubérants de joie. L'arrière-garde turque, attaquée par les Cosaques, prit la fuite abandonnant quelques bagages. Tous ces combats n'ont donné de part et d'autre que quelques blessés. Les Turcs s'attendaient si peu à voir l'armée russe sous les murs de Tirnova que, au moment où le prince Tzertelew commença à entrer dans la ville, Saïd Pacha, le gouverneur de Tirnova, allait se mettre à table. Voyant surgir des hôtes qu'il n'avait pas invités, il prit la fuite à pied, à travers champs, dans la direction de Elena. L'ordre du général Gourko était de ne rien réquisitionner chez les Bulgares et de payer tout comptant.

## Le passage des Balkans

Le général Gourko laissa reposer ses troupes, envoyant des éclaireurs du côté des Balkans et, faisant ce juste calcul qu'un passage à travers Chipka coûterait beaucoup de monde — les Turcs pouvant y opposer une vive résistance, il se décida à franchir les Balkans par un chemin de traverse connu seulement de quelques Bulgares qui y habitaient et nommé depuis par les Turcs « Haïn boghaz » : le chemin des traîtres.

Le 11 juillet arriva à Tirnova le 8$^{me}$ corps.

Le 12 juillet, le grand duc Nicolas et tout son état-major firent leur entrée dans l'ancienne capitale bulgare.

Conduite par les Bulgares sus-indiqués et le prince Tzertelew déguisé en paysan, l'armée du général Gourko se mit en marche dans l'après-midi du 12 juillet pour traverser les Balkans par le futur Haïn boghaz.

Ce chemin qui, au commencement, se présentait assez praticable devint de plus en plus abrupte. Des montées à pic et des descentes de ravin, des précipices à chaque pas. Ceux qui tombaient ne pouvaient

espérer aucun secours et finissaient dans une mort lamentable. On marcha en se cramponnant et les chevaux, au lieu d'être un secours, devenaient plutôt une entrave. Il ne serait pas téméraire d'affirmer que toute l'artillerie a été transportée à dos d'homme. Après deux jours de cette marche cruelle on arriva, le matin du 14 juillet, en vue de Hainkioy ; quelques coups furent échangés avec une centaine de soldats turcs fort surpris de voir les Russes arriver de ce côté et se sauvant aussitôt. La colonne Gourko occupa Hainkioy ; les Cosaques envoyés en reconnaissance à droite et à gauche rapportèrent ne pas trouver trace de l'ennemi.

Toute la traversée des Balkans, y compris l'occupation de Hainkioy, ne coûta au général Gourko que 2 morts, 5 blessés et 17 disparus (tombés dans les ravins).

Kouloussi Pacha, complétement désorienté par cette apparition subite de l'armée de Gourko, ne savait quel parti prendre.

Réouff Pacha, avisé en même temps de ce fait, donna l'ordre de placer trois bataillons au sud de la passe des Balkans, tandis que lui, Réouff, alla occuper Jeni Zagra avec environ 6,000 hommes et 700 tcherkess.

Dès le 15 juillet, le général Gourko envoya des détachements à sa droite et à sa gauche qui provoquèrent les engagements suivants :

A Konaro, une rencontre à l'avantage des Russes : côté russe 7 morts, 7 blessés; côté turc 12 morts, 14 blessés.

Vers Tvardico, le capitaine Korff, aide de camp de l'Empereur, avec deux sotnias de Cosaques, se heurta contre environ 300 bachi-bouzouks et dut se retirer avec des pertes sensibles : environ 27 blessés et morts du côté russe et 12 morts et blessés du côté turc.

Sur les six heures de l'après-midi, le général Gourko envoya des renforts. Quatre sotnias de cosaques, le 9me dragons et 4 canons. Les Turcs se défendirent très bien et tinrent bon malgré la supériorité numérique de l'attaque. Ce que voyant, le major Teplof, par une charge à la baïonnette, réussit à disloquer les Turcs qui se retirèrent.

Du côté de Jeni Zagra le capitaine Martinoff (aide de camp du ministre de la guerre) fut reçu par un feu nourri le long de la ligne du chemin de fer; blessé il dut se retirer perdant trois cavaliers.

Vers Kazanlik, le général Gourko envoya une partie des Cosaques du 21me. Attaqués par l'avant-garde de Rechid Bey ils durent se retirer; mais, revenant vers le soir, avec tout le 21me régiment, ils trouvèrent la place évacuée par les Turcs. Rechid Bey, se voyant en face d'un ennemi trop nombreux, se retira avec ses deux bataillons vers

Ouflany où il appela un autre bataillon de Nizams, lui faisant en tout 3 bataillons : environ 1,400 hommes.

## Bataille d'Ouflany

Le 16 au matin, Gourko attaqua Ouflany. La bataille prit un caractère épique par la résistance de la petite armée de Rechid Bey. Les dragons sous les ordres du prince de Leuchtenberg se lancèrent avec une fougue impétueuse, les tirailleurs russes chargèrent à la baïonnette, l'artillerie avancée jusqu'à 500 mètres des Turcs fit des ravages terribles.

Vers midi, écrasé, anéanti, Rechid Bey ne voulut quand même pas capituler et se retira, en combattant, vers la montagne.

Pour donner une idée de l'acharnement de la résistance, disons que les Turcs laissèrent sur le champ de bataille plus de quatre cents morts et blessés (environ le tiers de l'effectif total de leurs combattants).

Un mois après, causant avec le prince Eugène de Leuchtenberg de cette bataille, il me disait :

« J'ai vu Rechid Bey à une distance d'environ

50 mètres au moment où il battait en retraite ; il n'avait autour de lui qu'une dizaine de Turcs. Je pouvais donc lancer mes dragons et le faire prisonnier, mais j'avais une telle sympathie pour cet adversaire héroïque que, craignant qu'il ne fût tué dans la mêlée, je fis lancer les dragons du côté opposé à la poursuite du gros des combattants en retraite — ce qui, du reste, valait mieux. »

## Bataille de Zarganli

Le 17 juillet au matin, vers six heures, toujours en continuant la route vers Kazanlik, les Russes livrèrent un brillant engagement à Zarganli. Les deux princes Leuchtenberg, Eugène et Nicolas, menèrent leurs dragons avec grande hardiesse. Ici aussi les Turcs n'avaient que deux bataillons, cest-à-dire environ 8 à 900 hommes. Par un mouvement très adroit exécuté par le 9me dragons, la retraite des Turcs dégénéra en fuite pendant laquelle ils laissèrent environ 300 prisonniers aux mains des Russes.

Malgré la fatigue de la journée, le prince de Leuchtenberg voulut continuer sa route vers

Kazanlik. Ses forces arrivèrent le même jour aux portes de la ville. Les Turcs s'étaient retirés dans la montagne ; il y eut un petit combat avec les habitants armés et il fallut prendre plusieurs maisons d'assaut, pourtant les assaillants ne perdirent qu'une vingtaine d'hommes. Le jour même, les Russes bivouaquèrent à Kazanlik.

Toujours entraînées par le prince de Leuchtenberg, se montrant infatigable, les troupes s'avancèrent vers le village de Chipka où elles arrivèrent vers quatre heures de l'après-midi et capturèrent un camp ennemi, quelques munitions et vivres. Les Turcs s'étaient encore retirés dans la montagne.

## Opérations du 8e corps

Pendant ce temps le 8e corps du général Radetzky, avec les généraux Sviatopolsk-Mirsky et Dragomiroff, s'avançait, ainsi que le disait l'ordre du généralissime, par Gabrova pour aider à la prise de la passe de Chipka (ne pas confondre avec le village Chipka occupé par Leuchtenberg et se trouvant en contre-bas de la passe de Chipka).

Vers le 15 juillet, deux sotnias de Cosaques arrivèrent près les hauteurs de Brdek Planina et s'y

heurtèrent à un bataillon de troupes turques qui repoussa les Russes avec pertes. Une autre sotnia accourue au secours ne fut pas plus heureuse.

Vers midi arriva à Gabrova le général Dorozinsky.

Apprenant la situation des trois sotnias, il leur envoya de sérieux renforts; elles purent ainsi se maintenir dans leurs positions sur la défensive car la 1re et la 2me compagnies du 36e d'infanterie, sous le commandement de Boïno Bodjevitch, arrivaient trop fatiguées pour pouvoir prendre l'offensive.

Le même fait se passa du côté de Selvi où les trois sotnias de Cosaques étaient très sérieusement endommagées par les Bachi-bouzouks et Tcherkess. Mais le matin du 16 juillet toute la cavalerie disponible marcha et finit par chasser les cavaliers turcs et occuper Selvi. Vers quatre heures, le général Dorozinsky, croyant que Kouloussi Pacha avait à la passe de Chipka environ 4,000 hommes, demanda des renforts. Le soir même arriva le général prince Sviatopolsk-Mirsky qui déclara que, étant donné l'avertissement de Gourko à l'état-major qu'il attaquerait Chipka le 17 juillet, il ne fallait pas se séparer de lui et marcher à l'assaut dès l'aube du 17 juillet. Il fut donc décidé que l'aile droite, sous le commandement du lieutenant-colonel Chomenko, s'avancerait par Zelenodrevo et Imitli; le centre, avec les généraux Sviatopolsk-Mirsky, Dorozinsky et le fils du géné-

ralissime grand duc Nicolas, attaquerait de front en s'avançant par le mont du Télégraphe, tandis que l'aile gauche prendrait la route par la forêt et attaquerait de front aussi en même temps que le centre.

## Bataille de Chipka 8e corps

L'attaque commença à trois heures du matin par le major Bojno-Bodjevitch avec deux compagnies et deux sotnias qui réussirent à s'approcher jusqu'à deux cents mètres des positions turques et s'élancèrent à la baïonnette. Après un combat acharné — qui dura environ une heure — la position fut enlevée.

La colonne de milieu, mise en marche depuis sept heures du matin par un chemin abrupte et sous une chaleur tropicale, arriva après de rudes efforts vers midi sur le mont du Télégraphe Sur les deux heures, deux compagnies, sous les ordres du colonel Stroukoff, purent enfin arriver au but choisi pour placer leurs hommes en face des Turcs. A trois heures arrivèrent aussi les généraux Sviatopolsk-Mirsky, Dorozinsky et le grand duc Nicolas fils. La lutte qui s'engagea entre les troupes russes et

turques, eu égard au terrain sur lequel elles évoluaient, peut être classée parmi les plus serrées qui furent livrées pendant cette campagne; on se disputait chaque pouce de terrain. Finalement les Turcs eurent le dessus et la colonne du centre put à peine maintenir la position conquise. La colonne de droite ne parvint à placer ses canons qu'à une distance de 4,000 mètres — leur feu resta donc absolument inefficace.

La colonne de gauche s'égara dans la forêt. Quand elle déboucha, elle se trouva en plein milieu des forces turques qui se jetèrent sur elle avec impétuosité et la poursuivirent jusque vers six heures du soir. Néanmoins la colonne ne se retira qu'en combattant; elle perdit tous ses officiers et 115 soldats.

La retraite de l'aile gauche mettait en péril le centre; ce que voyant, le général Mirsky commanda la retraite générale et se retira en bon ordre vers Gabrova. Les Russes perdirent à cette bataille 11 officiers et environ 300 soldats.

## Bataille de Chipka — le général Gourko

Gourko arriva à la passe de Chipka le soir du 17 juillet. Il y apprit qu'une bataille avait eu lieu, le

même jour à la passe de Chipka (côté Gabrova) et que les Turcs avaient maintenu leurs positions. Il se décida aussitôt à attaquer pour son propre compte à la passe de Chipka dès le lendemain matin 18.

Sachant que Kouloussi Pacha ne pouvait disposer que tout au plus de 1,600 hommes, il le fit sommer de se rendre en accordant aux officiers la liberté sur parole. Koloussi repoussa ces offres.

Aussitôt Gourko lança ses troupes à l'assaut, mais à peine la bataille était-elle commencée que l'on vit flotter sur le mont Saint-Nicolas le drapeau blanc. Gourko fit arrêter le feu et s'apprêta à recevoir les parlementaires turcs. Mais Kouloussi Pacha, qui ne voulait que gagner du temps pour retourner ses batteries, recommença le feu avec vigueur.

Les Russes purent s'emparer de deux retranchements, pourtant ils ne purent se maintenir sous le feu meurtrier du mont Saint-Nicolas.

Finalement, tout comme du côté de Gabrova, ils durent battre en retraite ; les Turcs ne poursuivirent pas. Les pertes des Russes furent d'environ deux cents hommes, parmi lesquels les commandants du 13e bataillon de chasseurs et des Cosaques à pied.

Se voyant complètement cerné, tant du côté de Gabrova que du côté de Chipka, et n'ayant presque plus de munitions, Kouloussi Pacha, après un con-

seil tenu dans la nuit du 18 au 19 juillet, décida d'employer la ruse pour échapper à la capitulation. Tandis qu'il envoyait un officier en parlementaire au général Gourko pour traiter de la remise de la place avec ordre de traîner le plus longtemps possible la discussion, il fit échapper son armée par le côté ouest à travers la montagne, chacun s'en allant individuellement avec point de réunion à Karlova.

Le parlementaire arriva au camp russe vers sept heures du matin, discuta longuement avec le général Gourko qui, cette fois, posa des conditions plus sévères; le parlementaire déjeuna en sa compagnie et partit, vers dix heures et demie, dans la direction du fort Nicolas... On ne l'a plus revu.

Le général Mirsky, à Gabrova, voyant le matin du 19 juillet flotter encore le drapeau turc à la passe de Chipka, comprit que l'attaque de Gourko n'avait pas réussi et, se doutant qu'elle recommencerait le matin, il ordonna une nouvelle tentative de son côté.

C'est le général Skobeleff I^er^ (père du général Skobeleff II, dont j'ai parlé plus haut) qui était chargé de cette attaque; mais, au fur et à mesure qu'il avançait, il constata que les Turcs avaient complètement évacué à la passe de Chipka et que, à part quelques blessés, il n'y avait plus trace de combattants.

Tout le corps de Dorozinsky suivit et occupa ce poste important.

Arrivant sur les dernières hauteurs un spectacle horrible se présenta aux yeux des Russes.

Plus de cent cinquante têtes de soldats russes étaient montées là en pyramide ; les corps gisaient autour montrant d'horribles mutilations.

Il est plus que regrettable que des soldats ayant combattu avec autant d'héroïsme que le firent ceux de Kouloussi se couvrissent de semblable honte. On a vu l'impartialité avec laquelle je rapporte les faits et que je n'enlève aux Turcs aucun de leurs mérites, aussi fus-je on ne peut plus peiné de voir un pacha comme Kouloussi, ayant fait des prodiges de valeur dans sa défense de Chipka, permettre à ses soldats des horreurs indignes de tout ce qui est humain.

Le 20 juillet, le général Gourko était maître de la clef des Balkans. La mission qui lui avait été confiée fut ainsi remplie de façon brillante et digne de la confiance que le généralissime avait mise en lui.

Gourko laissa reposer ses troupes les 21 et 22 juillet. Le 23, il reçut une députation des habitants d'Eski Zagra lui demandant de venir occuper cette ville pour éviter les brigandages des Bachi-bouzouks. Gourko se mit en route vers Eski Zagra tout en envoyant, et cela pour la première fois, des

reconnaissances importantes pour relever les manœuvres des Turcs.

Le résultat de ces reconnaissances fut que de forts détachements turcs se trouvaient concentrés à Jeni Zagra, et d'autres en mouvement entre Karabounar et Tirnova. Le 25 juillet, Eski Zagra était occupée par les Russes. Gourko laissa le commandement supérieur des forces de cette place au prince Nicolas de Leuchtenberg, pour l'infanterie, et Eugène de Leuchtenberg, pour la cavalerie. Les éclaireurs continuèrent à apporter des nouvelles établissant que de grandes forces turques se trouvaient dans le plus court voisinage ; le 9e dragons eut même un sérieux engagement le 25 juillet avec des Tcherkess dans la direction de Jeni-Zagra.

## Tiraillements turcs

Que se passait-il cependant du côté turc?

L'effervescence à Constantinople fit sortir la Porte de sa léthargie. Le cheik-ul-Islam fut révoqué, Abdoul-Kerim révoqué et remplacé par Mehemet-Ali-Pacha; puis Souleiman, rappelé en toute hâte du Monténégro avec ses 40 bataillons, fut

envoyé sur le champ de guerre comme commandant des troupes des Balkans. Réouff-Pacha se trouvait ainsi placé sous les ordres directs de Souleiman, ce qui donna lieu à tous ces tiraillements, à toutes ces intrigues qui portèrent un si désastreux effet du côté turc ainsi qu'il sera prouvé plus loin.

Je renvoie mes lecteurs à la page 8, où j'ai fait la biographie et dit le caractère de ces trois pachas, pour se rendre compte des événements qui désormais se suivront du côté turc.

Souleiman, accouru de Monténégro, fit savoir à Mehemet-Ali que ses troupes ne seraient en état de commencer à combattre au plus tôt que le 28 juillet et lui demanda de s'avancer de son côté pour porter un coup décisif aux Russes qui, à ce moment, ne disposaient pas de forces assez suffisantes.

Mais Mehemet-Ali n'était pas homme de grande action, au contraire. Il ne tint donc aucun compte des propositions et projets de Souleiman, tout comme Souleiman ne faisait aucun cas des propositions de Mehemet-Ali et Réouff Pacha de celles de tous les deux ; c'était à qui souhaiterait l'échec de ses collègues...

Le 27 juillet, une conférence eut lieu entre Souleiman et Réouff ; on n'a jamais bien pu savoir la vérité sur cet entretien car, dans les discussions ultérieurement engagées à ce sujet, ces deux pachas se sont toujours contredit.

Un fait est établi cependant, c'est que Souleiman avait décidé d'arracher Eski Zagra des mains des Russes et demandait à Réouff de se joindre à lui afin de pouvoir entamer une action commune.

Ce même jour eut lieu, entre la cavalerie russe envoyée en reconnaissance vers Jeni Zagra sous le commandement du colonel Bielogroudoff et un détachement de Tcherkess de Moukhliss-Pacha, la première bataille de cavalerie de cette campagne.

Les deux ennemis se jetèrent l'un sur l'autre comme au temps du moyen-âge... Après un combat acharné, les Turcs restèrent maîtres de la place — les Russes perdirent 60 cavaliers.

## Bataille de Karabounar

Le 28 juillet Réouff retourna à Jeni Zagra, prépara tout pour s'avancer vers Eski Zagra et se mit en route, le matin du 29 juillet, sur Karabounar.

Vers quatre heures de l'après-midi, les Tcherkess de l'avant-garde de Réouff rencontrèrent le 9ᵉ dragons. L'engagement d'avant-garde dégénéra

bientôt en bataille rangée aux alentours de Karabounar; les Turcs déployèrent leurs forces et firent subir des grandes pertes aux Russes commandées par Nicolas de Leuchtenberg à cause de l'infériorité de son artillerie ne pouvant répondre à l'artillerie turque à la distance de 4,000 mètres. Leuchtenberg fit quand même avancer ses batteries sous la pluie des balles et arriva à grande peine à tenir tête au mouvement en avant; c'était le point capital car, si les Turcs prenaient possession d'Eski Zagra et si les troupes de Réouff occupaient Dalbock et Karadja-Dag, toute la colonne du prince de Leuchtenberg voyait sa retraite coupée.

On engagea donc vivement toutes les forces disponibles et, vers six heures du soir, les bataillons bulgares prirent position; mais, malgré cette complète agglomération, la soirée se termina à l'avantage des Turcs qui ne cessèrent de s'avancer et occupèrent dans la nuit d'avantageuses positions.

Le prince Nicolas de Leuchtenberg, ayant jugé la possession d'Eski Zagra indispensable aux Russes, dirigea vers cette localité toutes ses troupes tandis que son frère Eugène s'avançait avec la cavalerie vers Jeni-Zagra.

## Bataille de Cavlikioy

Le prince Eugène de Leuchtenberg, en s'avançant vers Cavlikioy, se trouva en présence de forces de deux fois supérieures aux siennes. Il engagea quand même le combat.

Le colonel Bielogroudoff et le capitaine Oussoff mirent leurs pièces en batterie et la bataille s'engagea sur toute la ligne. Les Turcs ripostèrent avec une telle précision que déjà vers huit heures du matin Bielogroudoff et Oussoff durent abandonner leurs positions. Leuchtenberg s'avança alors pour tenir tête à la colonne envahissante.

La bataille dura depuis l'aube jusque vers cinq heures de l'après-midi; c'était un acharnement général; les Turcs s'élancèrent chaque fois avec un impétueux élan, les troupes russes furent décimées et toujours à nouveau elles revinrent à la charge. Enfin, écrasés par le nombre, les Russes commencèrent la retraite générale et se replièrent vers Dzouranli et Aidinliou où les précèdèrent les colonnes du prince Nicolas de Leuchtenberg. Réouff Pacha poursuivit les Russes jusque près la forêt de Dzouranli où déjà les deux princes de Leuchten-

berg avaient pris position; les pertes des Russes furent très sensibles ce jour-là.

Tandis que ces faits se passaient entre les colonnes Leuchtenberg et celles de Réouff Pacha, Gourko faisait attaquer par de grandes forces les colonnes Bojevsky et Rauch réunies la ville de Jeni Zagra.

## Bataille et prise de Jeni Zagra

La ville de Jeni Zagra que Réouff venait de quitter ne comptait tout au plus que 1650 défenseurs et 2 canons.

Les 10 à 11,000 hommes de Rauch et Bojevsky réunis (9 bataillons, 4 sotnias et 22 canons) crurent ne faire qu'une bouchée de ces 1,650 Turcs.

Mais cela ne marcha pas si facilement et la résistance que les Turcs opposèrent à Jeni Zagra peut leur être comptée parmi les plus belles pages de cette guerre.

Les Russes furent obligés de mettre en ligne toutes leurs troupes et toutes leurs batteries. La bataille a dégénéré en carnage; il fallait prendre chaque pouce de terre que les Turcs défendaient avec acharnement; on en voyait qui cinq et six fois blessés continuaient à combattre et vers midi ils se

barricadèrent derrière des wagons de chemins de fer. Les assauts contre ces retranchements ayant échoué, il fallut mettre des canons en position et les bombarder; enfin, vers deux heures et demie, les Turcs étaient anéantis et les Russes maîtres de la ville.

Pour donner idée de la manière dont les Turcs se sont défendus, disons que sur leurs 1,650 hommes ils en ont perdu environ 900, plus que la moitié de l'effectif — cas toujours rare en guerre.

Le reste des Turcs se réfugia du côté d'Oremulus, poursuivi par les Cosaques.

La journée du 30 juillet a donc fini par une victoire des Turcs et une victoire des Russes, et, de chaque côté, c'est le nombre qui l'a remportée.

Celle du 31 juillet se termina également par deux grandes batailles : celle de Dzouranli et celle de Eski Zagra.

## Bataille de Dzouranli

Réouff avait donné des ordres le soir du 30 juillet de tout préparer pour le départ le 31 au matin vers Eski Zagra — toujours sans aucune nouvelle de Souleiman qui, de son côté, n'en avait au-

cune de Réouff. La colonne Réouff se mit en marche vers sept heures du matin. A peine s'approchait-elle des bois de Dzouranli qu'elle se heurtait à de la cavalerie russe ; c'était l'avant-garde de Gourko, Celui-ci s'avançait avec toutes ses troupes pour se rallier avec les Leuchtenberg qui se trouvaient à Adinliou tout près de Dzouranli. Réouff reçut la cavalerie russe à coups de canon, mais aussitôt les batteries russes se mirent en position et arrivèrent vite à réduire celles de Réouff au silence. Voyant qu'il se trouvait en présence de forces importantes, Réouff changea ses dispositions et, il faut le reconnaître, fit preuve d'assez habile tactique non seulement en occupant le bois de Dzouranli mais en le faisant protéger par son artillerie habilement établie.

La brigade Barejski s'avança avec les 34e et 33e batteries, 4/9 au centre et 6/9 à l'aile gauche. Le général commanda à l'aile droite de cerner les Turcs. Les Turcs attaquèrent cette aile droite avec très sérieuse vigueur et le 33e eut beaucoup à souffrir ; des attaques bien conduites par Moukloussi Pacha mirent aussi l'aile gauche et la batterie russe 4/9 en danger. Gourko sentant que sa situation devenait critique envoya l'ordre au général Rauch d'accourir au pas de charge avec la 4e brigade de tirailleurs — de même, au prince de Leuchtenberg, d'attaquer avec toutes ses troupes.

Les batteries du général Rauch arrivèrent au galop. Reçues par un feu meurtrier, elles s'avancèrent quand même jusqu'à la distance de 1,200 mètres et obligèrent les Turcs à se replier.

Quoique l'aide de camp de Gourko n'eut pas touché le prince de Leuchtenberg, celui-ci marcha au canon et attaqua de son côté avec le 8e et 9e hussards et la batterie du 10e Cosaques du Don ; son entrée en bataille fit sur les Turcs une impression déprimante. En effet, Réouff eut à lutter en ce moment avec Gourko au nord-nord-est, avec Rauch, ouest, Leuchtenberg, sud-ouest, et Bulfert, sud-est.

L'attaque des Russes était bien combinée, mais Réouff lui tenait tête; des hommes comme Moukhloussi-Pacha et Aghiay-Bey qui commandaient les troupes de Réouff étaient de taille à lutter contre qui que ce fût; le 8e et 9e hussards furent repoussés et forcés à battre en retraite vers Adinliou. Ensuite, Moukhloussi se jeta à la tête de ses troupes contre le centre de Gourko et les batteries 4/9.

Voyant le danger et ses troupes fléchir, Gourko ordonna à la 4e brigade de tirailleurs d'accourir.

Moukhloussi la repoussa.

Et l'aile gauche de même que toute la batterie était à deux doigts de sa perte lorsque Moukhloussi tomba grièvement blessé.

Les 13e et 15e bataillons arrivèrent à temps pour sauver les batteries et l'attaque vigoureuse du colonel Bulfert au sud força enfin les Turcs à se replier sur la forêt.

Vers midi, un fait désastreux du côté turc changea la face des choses : leurs canons cessèrent le feu faute de munitions, ce qui jeta la consternation parmi les troupes.

Les quatre sotnias de Cosaques de l'aile gauche s'élancèrent alors pour capturer les batteries, mais les bataillons de Nazilis de la 1re brigade se jetèrent au-devant d'elles et sauvèrent l'artillerie.

N'étant plus soutenus par leurs pièces et entièrement exposés à celles des Russes, la résistance des Turcs faiblissait de plus en plus ; bientôt, les cartouches leur manquèrent aussi et force fut de se replier malgré la bravoure du bataillon de Nazili qui soutenait l'attaque ennemie. Le découragement s'empara des troupes de Réouff, leur retraite se changea bientôt en fuite vers le sud-ouest du côté d'Arabadjikioï — toute la colonne Réouff était en débandade. Réouff lui-même se sauva du côté de Andrianopoli pour chercher à se créer un alibi à Constantinople. Les Turcs réussirent néanmoins à sauver toutes leurs batteries. Leurs pertes étaient d'environ 1,150 hommes, celles des Russes 600.

## Bataille et prise d'Eski Zagra

Souleiman avait réellement entendu le canon gronder du côté de Dzouranli, mais il ne s'en préoccupa nullement. Si Réouff réussit, c'est bien ; s'il ne réussit pas, tant pis pour lui ; le bien du pays, de l'unité, cela lui était parfaitement égal ; il décida alors de ne pas attendre davantage et attaqua Eski Zagra occupée à ce moment par 4 bataillons de Droujines Bulgares, 2 sotnias de Cosaques à pied, 12 escadrons hussards et dragons et 4 sotnias Cosaques du Don, en tout 6 à 7,000 hommes et 14 canons. Les forces de Souleiman étaient environ 17,000 hommes et 4 batteries.

L'attaque commença vers huit heures du matin par la brigade Redjeb-Pacha. Les Cosaques qu'il trouva devant lui se retirèrent vers la hauteur de Mourotli et s'unirent au 9ᵉ hussards et aux droujines de Bulgares. Ce petit noyau d'hommes a tenu tête à l'attaque des Turcs avec courage et grande ténacité. Souleiman y usa ses meilleures troupes : tour à tour il fit avancer la 1ʳᵉ brigade (Arif Pacha), puis la 4ᵉ brigade (Choukri Pacha) et ce n'est que grâce au déploiement de ces forces impor-

tantes que Redjeb Pacha put enfin se rendre maître de Murotli. La lutte continua ensuite dans l'intérieur de la ville où il fallait prendre chaque maison d'assaut. La défense d'Eski Zagra a été menée par les Russes et les Bulgares avec un haut courage : les Bulgares défendaient leur sol natal, leurs biens, leurs familles qui étaient en grande partie concentrées à Eski Zagra ; ils savaient que perdre la bataille c'était exposer tous les leurs à une mort certaine ; aussi se battirent-ils de façon désespérée, à preuve le nombre considérable des morts, 600, rien que pour les droujines bulgares.

Vers deux heures de l'après-midi, les Russes et Bulgares se retirèrent. Le 9e dragons mit pied à terre et couvrit la retraite ; dans la ville même, la lutte continua jusque très tard dans la nuit ; toute la population bulgare armée défendit le foyer paternel.

Souleiman garda ses troupes à l'extérieur de la ville afin de ne pas assumer la responsabilité du carnage qui se commettait dans Eski Zagra par les Tcherkess et deux bataillons des 4e et 5e brigades.

Il était environ quatre heures de l'après-midi, lorsque Gourko arriva en vue d'Eski Zagra qu'il trouva en flammes. Ses troupes sortaient à peine de la bataille de Dzourandi et il lui était impossible, même ignorant qu'il se trouvait en présence des

forces de Souleiman, de penser à se jeter sur Eski Zagra et l'arracher aux Turcs. Entre temps il apprit que c'était Souleiman avec ses forces qu'il avait devant lui ; d'autre part, les munitions n'étaient plus abondantes et puis pour d'autres raisons encore, Gourko commença dès le lendemain matin 1er août sa retraite par Dabbou et Hanjkioïj et enfin vers Tirnova aux ordres du généralissime. C'est ainsi que se termina la première phase de la campagne de l'avant-garde confiée au général Gourko.

*C, l'armée de Roustchouk jusqu'au 31 juillet*

L'armée de Roustchouk — ou armée de l'Est — se composait ainsi que suit ;

Commandant en chef, le grand duc héritier ;

Commandant du 12e corps, le grand duc Wladimir ;

12e division d'infanterie, général baron Fircks ;

33e division d'infanterie, général Timofeef ;

12e division de cavalerie, général baron Driesen ;

37e régiment de Cosaques du Don ;

Commandant du 13e corps, général Hahn ;

1re division d'infanterie, général Prohoroff ;

35e division d'infanterie, général Baranoff ;

8e division de cavalerie, général prince Manveloff ;

1 sotnia de Cosaques ;
2 escadrons d'atamans ;
1 batterie de mitrailleuses ;
7 bataillons de sapeurs.
En tout, environ 50,000 hommes.

Ayant appris que des batailles sérieuses allaient être livrées du côté de Roustchouk, je me suis joint à cette armée et ai suivi sa marche jusqu'au 12 juillet, jour où je partis pour assister à la bataille de Nicopoli.

Cette armée du grand duc héritier avait la mission la plus délicate et la plus difficile : c'est à elle qu'incombait la tâche de faire face à la seule force importante de la Turquie : celle du généralissime Abdoul-Kerim Pacha évaluée à environ 60,000 hommes.

Elle devait aussi cerner et tâcher de faire tomber Roustchouk, la seule forteresse qui fût digne de ce nom et qui était défendue par 20,000 combattants.

Avec une ardeur toute juvénile le grand duc héritier acceptait cette tâche aidé en cela par le grand duc Wladimir qui, à la tête de ses troupes, faisait songer à ces grands généraux de l'époque napoléonienne. Au moindre danger, à la moindre alerte on voyait le grand duc Wladimir chevaucher en avant et entraîner ses troupes qui l'adoraient.

Le grand duc héritier, futur empereur Alexandre III, très réfléchi, très sérieux, aussi hardi et entreprenant que son frère Wladimir, avait pourtant grand souci de l'existence de ses troupes et l'on peut dire qu'il n'en faisait pas bon marché. Pas une fois, pendant cette terrible guerre, le grand duc héritier n'a traité ses troupes en chair à canon.

L'amour, — je dirai presque la vénération — que les troupes avaient pour le grand duc héritier et le grand duc Wladimir était grandement justifié par ce que ces deux jeunes Altesses Impériales avaient en Elles de bon, de tendre et, tranchons le mot, d'humain.

Le but principal du grand duc héritier était de se mettre immédiatement en possession de Bjela qui, comme Plewna de l'autre côté de l'Osma, pouvait devenir le pivot de l'armée russe en Bulgarie.

Ce plan réussit complètement et ses troupes occupèrent Bjela vingt-quatre heures avant que les Turcs qui, de Roustchouk, tentèrent la même manœuvre qu'Osman Pacha du côté de Plevna, pussent y parvenir.

Les journées qui suivirent furent employées à occuper les divers points du Jantra. Pour couvrir les manœuvres de son infanterie, le grand duc Wladimir fit passer par sa cavalerie le Jantra afin de servir de rideau mouvant, tandis que l'infanterie

occupa tous les points jusqu'au Kara-Lom. C'était là de la stratégie à longue portée.

Le 11 juillet, le 8e régiment de hulans rencontra un convoi turc protégé par une escorte d'environ 1,400 hommes.

Renforcé aussitôt par deux escadrons du 8e hulans et une demi sotnia de Cosaques, il engagea la bataille avec très grande vigueur à l'arme à feu d'abord, à l'arme blanche ensuite; les Turcs obligés de battre en retraite laissèrent entre les mains des Russes trois cents chariots et une vingtaine de prisonniers. Les Russes eurent dans cette affaire trois officiers et une trentaine d'hommes tués et blessés.

Le 13 juillet, les troupes marchèrent en avant laissant derrière elles Cara Lom, le 12e corps en tête comme corps d'attaque vers Roustchouk, le 13e corps en réserve et destiné à cerner les forts établis dans la direction de Choumla.

Le 14 juillet, les troupes arrivèrent à la station de Tchervenavoda, première gare après Roustchouk, et aussi dans le voisinage de Rasgrad; elles détruirent les lignes du chemin de fer.

Au moment d'attaquer avec toutes les forces, le grand duc héritier reçut l'ordre du généralissime de s'arrêter et ne pas attaquer!... Le dépit fut grand au cœur des deux grands ducs et des troupes sous leur commandement, mais, pour être Altesses

Impériales, ils n'étaient pas moins soldats et se plièrent à ce grand renoncement qui fait les armées fortes : « l'obéissance ».

On s'arrêta donc mais en étendant le plus possible le cercle possédé.

Une avant-garde eut, le 20 juillet, quelques escarmouches sans grande importance du côté d'Eski Dzouma et Osmanbazar.

Le 24, le grand duc héritier reçut l'ordre du généralissime d'arrêter tous ses mouvements en vue de Roustchouk, de lever le siège et de s'abstenir de tout mouvement offensif. Il y eut néanmoins une bataille sanglante le 26 juillet à Esirdje. Les troupes qui s'avancèrent vers Rasgrad tombèrent au point du jour du 26 juillet sur un bataillon turc qui campait près de la forêt de Esirdje. Surpris par les Russes, les Turcs se retirèrent en toute hâte vers les retranchements de la brigade. La bataille commencée dès le matin ne cessa que vers le soir et les Russes, malgré la supériorité numérique de leurs adversaires, ne voulurent céder la place qu'après avoir infligé aux Turcs de grandes pertes. C'est là que tomba, frappé mortellement, Aziz Pacha, chef de l'état-major d'Abdoul Kerim Pacha et sur lequel on fondait de grandes espérances en Turquie. Les Russes perdirent dans cette bataille 8 officiers et 230 soldats ; les Turcs eurent environ 300 hommes hors de combat. L'ordre de s'arrêter toucha aussi

ces troupes avancées et, à partir de ce moment jusqu'au 31 juillet où se cloture la première phase, aucun fait saillant ne se passa dans l'armée du grand duc héritier.....

Il y avait à ce moment juste dix-neuf jours que j'avais quitté le camp du grand duc héritier. C'était le 12 juillet. Je me trouvais assis entre plusieurs officiers et occupé à prendre des notes sur la bataille de la veille avec l'escorte turque lorsque, des débris de conversation, je compris qu'il devait y avoir du nouveau dans l'air. — J'interrogeai et un des officiers me dit :

— Du nouveau? Il y en aura ces jours-ci, peut-être demain, du côté de Nicopoli.

Je n'en entendis pas davantage et me procurai une « Tiélege » du nom que les Bulgares appliquent à de petites voitures — mi-coche, mi-chariot — et me mis en route, revenant vers Sistova et Piatikladentz.

## Le général Krudener

Ayant eu l'honneur d'être présenté au général Krudener, je me proposais de l'aller trouver et lui demander l'autorisation de suivre les opérations dans son entourage.

Après deux jours et deux nuits d'un cahot affolant j'arrivai à Piatikladentz, puis à Marchevitza et rencontrai le général à la pointe du jour du 14 juillet en avant de Marchevitza où il se trouvait en tournée d'inspection.

— Je ne peux vous garder près de moi où, du reste, vous ne verriez pas grand chose, me dit-il, allez plutôt du côté de Debova, près du général Schilder-Schouldner, c'est de là que partira la grande attaque.

Je m'inclinai devant le général et arrivai vers leux heures de l'après-midi à Debova.

D'une complète bienveillance le général Schilder m'indiqua le chemin à prendre, au delà de l'Osma, pour arriver au jour même de la bataille sur les hauteurs de Slatiza et de Dzournav d'où je pourrais embrasser tout le champ d'action, tant de la colonne Schouldner-Schilder que de celles des généraux Lachkraeff et Weljaminoff.

Je profitai du reste de la journée pour noter, d'après les dires des officiers supérieurs, les événements qui s'étaient passés au 9e corps depuis le passage du Danube jusqu'au 14 juillet, de même que les dispositions des troupes pour l'attaque de Nicopoli. Ces notes, les voici :

## L'armée de l'Ouest

L'armée de l'Ouest se composait ainsi :

Commandant du 9e corps : général baron Krudener;

5e division d'infanterie : général Schilder-Schouldner;

31e division d'infanterie : général Weljaminoff;

9e division de cavalerie : général Lachkareff;

Brigade de cosaques du Caucase : colonel Toutolmine;

1 régiment Wladikawkas;

2 batteries de montagne;

2 sotnias du 34e Cosaques;

En tout environ 18,500 hommes.

C'est vers le 6 juillet que, tout entier, le gros du 9e corps se trouva réuni du côté droit du Danube et en mesure de commencer les opérations.

Un détachement de Cosaques arriva le soir du 7 juillet en vue de Plevna et y trouva une compagnie d'infanterie turque, laquelle se retira aussitôt; les Cosaques firent leur entrée dans la ville assez bien accueillis par la population bulgare.

Lorsque Hassan Pacha, commandant en chef de

la forteresse de Nicopoli, apprit l'occupation de Plewna par les Russes il y dépêcha Atouf Pacha avec 3 bataillons de troupes régulières, quelques canons et environ 200 cavaliers irréguliers. Le 9 juillet au matin, Atouf Pacha arriva à Plewna; après un court combat les cosaques se replièrent et les Turcs réoccupèrent la ville. Atouf Pacha laissa très peu de troupes dans la ville même et chercha plutôt à la dégager pour n'occuper que les environs.

Le 10 juillet, la cavalerie russe renforcée arriva de nouveau en vue de Plewna, mais, reçue par des décharges de l'artillerie retranchée à Grivitza, elle dut s'en retourner laissant une vingtaine de morts.

C'est ainsi que finirent les premiers engagements de Plewna, préludes des grandes batailles qui s'y livrèrent par la suite.

Le 11 juillet, le général baron Krudener commença ses mouvements en vue de l'attaque sur la forteresse de Nicopoli et s'avança par Oriech, Piatikladentzi et Marchevitza; la 9e division de cavalerie avec les deux divisions d'infanterie marchèrent dans la direction de l'Osma et du Vid tandis que la brigade de Cosaques du Caucase éclairait le chemin au sud vers Lovtcha et Selvi.

Le 12 juillet, le général Lachkareff occupa le village de Vable — ou Babel.

Le 19e d'infanterie s'avança de Piaticlandentz vers Toursky Trestenik ;

Les 17e et 18e d'infanterie, avec artillerie et cavalerie sous les ordres du général Schilder-Schouldner, vers le village de Debo : soit environ 5,000 hommes d'infanterie et cavalerie et une trentaine de bouches à feu.

Le 13 juillet, les Russes étaient à peu près arrivées à destination ; le gros des troupes du général Lachkareff : 20e et 123e d'infanterie, environ 5,000 hommes et une cinquantaine de bouches à feu plus 500 cavaliers, à Marchevitza, et le général Weliaminoff, de son côté, avec 6,000 hommes d'infanterie et cavalerie et une quinzaine de canons, à Lositza.

Le 14 juillet, le colonel Toutolmine eut un engagement sérieux à Gradechti avec des irréguliers turcs ; il perdit une trentaine d'hommes et se replia vers Debo y apportant la nouvelle que Plewna devait être occupé par un fort détachement composé de troupes de la garnison de Nicopoli.

Entre temps le général d'artillerie Pokhitonoff faisait des reconnaissances très avancées et très audacieuses pour poster ses batteries.

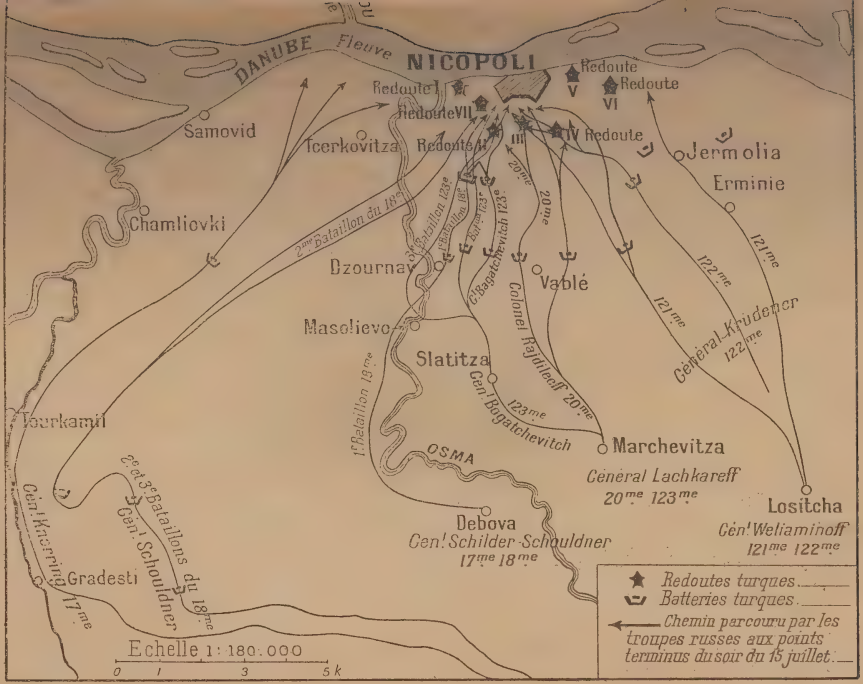
L'attaque générale de Nicopoli fut fixée par le général Krudener au lever du soleil du 15 juillet.

## Bataille de Nicopoli

Nicopoli (ville de la victoire) en bulgare : Nebol, fut fondée par Trajan dans la Mésie Inférieure après sa victoire sur les Daces. Cette ville est aussi célèbre pour les deux victoires remportées par le sultan Bajazet I[er] sur Sigismond, roi de Hongrie, en 1393, et sur les barons français sous les ordres de Jean sans Peur et Philippe d'Artois en 1396.

Au moment de la déclaration de guerre, Nicopoli comptait 7,000 habitants. Placée sur une hauteur la ville de Nicopoli a été de tout temps considérée comme une forteresse, vieille réputation du moyen âge à cause de son emplacement élevé et des monticules abruptes qui l'entourent. Une citadelle, datant aussi du siècle dernier, défend la ville de trois côtés; la citadelle elle-même est protégée par sept ouvrages avancés.

Au-dessous de la citadelle, vers le milieu des hauteurs, des tranchées contournent toute l'enceinte. Des maisons ayant été bâties aux abords de ces tranchées, la ville s'est prolongée jusqu'à elles. Cinq — voire six — portes donnent accès à la ville qui est bâtie à l'orientale, avec des ruelles étroites




BATAILLE DE NICOPOLI

et des murs cachant tout l'intérieur des maisons. Presque entièrement les travaux de défense étaient établis vers le Danube, car c'est de là que les Turcs attendaient le passage des Russes. Aussitôt la déclaration de la guerre on pressa les fortifications du côté sud, vers l'intérieur du pays, et on entoura la ville et la citadelle de sept redoutes — plus des travaux avancés pour les batteries qui étaient placées sur des hauteurs et entourées de fossés et autres travaux défensifs. En avant encore de ces nombreuses fortifications les Turcs avaient établi tout autour de la forteresse et jusqu'au delà de l'Osma des épaulements armés de canons. Je donne ici le plan de Nicopoli et de ses fortifications, de même que les positions des Russes et les marches suivies par les assaillants.

Il n'était pas encore quatre heures du matin que les canons russes ouvrirent le feu ; l'artillerie turque riposta. Ce fut un bruyant tressaillement dans l'espace. On se sentait remué comme à la veille d'une grande chose. En effet c'était la première grande bataille, une de ces batailles qui font époque et que les soldats racontent jusqu'à la fin de la vie.

Les Turcs ouvrirent un feu rapide sur les troupes qui occupaient le village de Vable. Leurs batteries étaient établies très favorablement ; c'était là, du reste, la raison pour laquelle ils ont laissé occuper ce village sans coup férir : ils y voyaient de la chair

à canon toute prête. Les parties des 20e et 121e qui tenaient dans ce village, eurent en effet beaucoup à souffrir et la position n'eût pas été supportable si le général Pokhitonoff n'avait pas amené en face des batteries turques deux canons à tir rapide qui mirent les chances à peu près à égalité.

Des éclaireurs turcs sortirent de Nicopoli vers l'est et cherchèrent à tourner les Russes par la route de Sistova et de la plaine de Jermolija ; ce que voyant, le général Veliaminoff dépêcha de ce côté des Cosaques appuyés d'une batterie qui leur barra le chemin ; après un court combat, les Turcs se replièrent sur les redoutes nos V et VI.

Mais tout ceci n'était qu'escarmouches : la vraie bataille s'engageait à l'aile gauche.

Dès l'aube, le général Schilder Schouldner sortit de Debova avec les 2e et 3e bataillons du 18e, laissant le 1er bataillon du 18e suivre la droite de ses opérations. De plus il avait deux batteries et de la cavalerie.

Le général Knorring, avec le 17e, avança du côté de Gradechti et de Chamliouki.

Aussitôt que les troupes de Schilder Schouldner furent en vue de Tourkamil, les batteries turques ouvrirent un feu des plus meurtriers, tandis que leur artillerie postée du côté droit de l'Osma les prenaient de flanc.

Il ne restait au général Schilder Schouldner

que deux partis à prendre : ordonner la retraite ou se lancer en avant si grand que fût le danger.

C'est le second parti qu'il prit. — Hourrah ! et en avant ! cria-t-il.

— Hourrah ! Hourrah !

Et les troupes du 18e de s'élancer sur les batteries turques.

A ce moment, une batterie russe venait se porter près des hauteurs de l'Osma au secours des troupes assaillantes. C'était le général Lachkareff (d'autres disent le général Chnitnikoff) qui ordonna cette manœuvre.

Tant est-il qu'après une lutte acharnée les Turcs durent céder la place et se replier vers le côté droit de l'Osma.

Arrivés au tablier du pont, ils se rassemblèrent et se lancèrent sur les troupes russes aux cris d'Allah ! Allah !

Mais, déjà, les batteries du général Schilder étaient placées dans des positions fort habilement choisies et, reçus par des éclats d'obus, les Turcs durent se retirer laissant plusieurs morts sur les champs parcourus.

A noter que les obus russes éclataient presque toujours, tandis que les obus turcs fusaient pour la plupart.

Repoussés, les Turcs commencèrent à se replier

par le pont de l'Osma, en occupant le moulin qui se trouvait à l'ouest.

A ce moment, le général Bogatchevitch s'élança avec le 123e d'infanterie appuyé d'artillerie. Il occupa d'abord le pont de Moussolievo et marcha ensuite contre le moulin.

Sans tirer un coup de feu, baïonnette au canon, il lança ses troupes sur ce moulin qui, après une lutte corps à corps, fut pris d'assaut par les Russes.

Le 3e bataillon du 123e fut envoyé par le général Lachkareff sur le côté gauche de l'Osma pour appuyer les opérations du général Schilder-Schouldner qui attaqua la seconde rangée des batteries turques ; mais le général Chnitnikoff les fit revenir sur le côté droit et en avant sous les ordres du vaillant général Bogatchevitch. Du reste Schilder-Schoulner dédaigna cet appui et arriva, avec ses seules forces, à déloger les Turcs et les rejeter de l'autre côté de l'Osma.

Les Turcs, bien retranchés à Dzournav, furent quand même attaqués et sans appui d'artillerie par le général Bogatchevitch qui prit le village d'assaut.

Les Turcs repoussés occupèrent alors les batteries du côté droit de l'Osma, en face de Dzournav.

Pendant que le général Bogatchevitch réunissait à nouveau ses troupes pour les lancer contre les

batteries, il vit arriver au pas de course le 1er bataillon du 18e régiment de Schilder Schoulner qui, marchant à droite des 2e et 3e bataillons, se vit englobé dans la mêlée du combat livré par le 123e.

Hourrah! Hourrah!... Et les 123e et 18e s'élancent à l'assaut des batteries turques, fait de guerre héroïque car les troupes russes durent gravir les hauteurs sous le feu des Turcs.

Allah! Allah!... Et les Turcs se jettent sur les quatre bataillons réunis de Bogatchevitch.

Hourrah! Allah! et des morts et des blessés, on tombe, on tombe..... C'est effrayant!...

Le 1er bataillon du 18e et le 2e bataillon du 123e se sont battus comme des lions.

## Les redoutes

Enfin la mêlée s'engage autour des batteries et redoutes turques prises et reprises; c'était la lutte désespérée, le 18e avait perdu tous ses hauts officiers. Une compagnie du 1er bataillon du 18e s'élança à l'assaut sous la conduite d'un jeune étudiant en médecine nommé Raoul Gunsbourg attaché aux ambulances. Il portait l'uniforme des

ambulanciers ; cet uniforme était celui des officiers, c'est-à-dire les bottes et la casquette avec le pantalon et la tunique en toile blanche avec les boutons de métal, la distinction était la croix de Genève sur le bras gauche.

Tous les officiers supérieurs du 1er bataillon du 18e étant tombés, un sous-lieutenant nommé Baktchevitch avait pris la tête d'une compagnie. Il se lança avec environ deux cent cinquante hommes sur les batteries. De la hauteur où j'étais placé, je pus suivre par ma jumelle tout ce qui se passa de ce côté comme si l'action se déroulait dans une arène. Le lieutenant Baktchevitch, suivi de ses hommes, arriva jusqu'à l'entrée de la batterie mais les Turcs se jetèrent sur eux et les repoussèrent.

A ce moment arriva Günsbourg au pas de charge, à la tête d'une partie du 18e et du 123e ; il se jeta en avant des troupes en criant :

« Radi staratsa[1]. »

Les troupes, enthousiasmées du courage de ce jeune homme de quatorze ans — autant dire un enfant — ripostèrent :

« Pastaraiemsia. »

1. « Radi staratsa », traduction verbale : je vous prie de vous donner de la peine, et « Pastaraiemsia » traduction verbale : « Nous ferons de notre mieux ». Mais en l'occurence, en temps de guerre, il faut traduire dans le sens imagé qui serait : « Radi staratsa », en avant ! et « Pastaraiemsia », nous vous suivons !

Et tous se relancent à la suite du jeune homme à l'assaut des batteries.

Cette fois la lutte était effrayante. Toujours encouragés par Gunsbourg qui criait à pleins poumons Hourrah ! et montait toujours le premier à l'assaut des retranchements, les troupes crièrent sans cesse Hourrah ! Hourrah ! avancèrent toujours et ne voulurent pas céder un pouce du terrain gagné.

Deux des tranchées étaient déjà conquises par les Russes lorsque les Turcs postés aux abords de Nicopoli, voyant que la redoute allait tomber entre les mains des Russes, vinrent à la rescousse des leurs et prirent les Russes entre deux feux.

Quand j'ai vu se dessiner ce mouvement j'ai été profondément ému ; je me disais que c'en était fait de cette poignée de braves.

Il y eut un moment d'arrêt, d'hésitation qui ne dura à peine que deux ou trois secondes. Gunsbourg voyant le danger comprît que le seul salut serait de conquérir la redoute d'abord et ensuite faire face aux Turcs accourant du côté de la plaine ; il se retourna vers les troupes et, d'une voix angoissante, cria une dernière fois :

« Radi staratsa ! »

« Pastaraiemsia ! » répliquèrent les troupes avec un enthousiasme indescriptible et, refoulant les

Turcs du troisième retranchement, ils pénétrèrent à leur suite au cœur de la redoute. Un corps à corps s'ensuivit; le sol était plein de cadavres russes et turcs, c'était un monceau de corps humains sur lesquels on grimpait pour toujours se battre car les Turcs se défendaient à outrance.

Toujours en avant, le sabre en l'air, le petit Raoul criait Hourrah!... Et Hourrah! répétaient les troupes... Et la bataille continua et toujours avec acharnement de part et d'autre. Enfin, la résistance des Turcs fut brisée et les survivants se sauvèrent du côté de Nicopoli entraînant avec eux les troupes venant à leur secours.

Un dernier hourrah! fut poussé par toutes ces poitrines de braves et de héros! La redoute était prise!

. . . . . .

. . . . . .

A partir de ce moment les troupes commandées par le général Bogatchevitch étaient maîtresses de la contrée de l'Osma; c'était la partie la plus rude et la plus périlleuse, étant donnés les accidents de terrains et les nombreuses hauteurs qu'il fallait conquérir d'assaut.

Le vieux Krudner, voyant le résultat obtenu du côté gauche, ordonna au 20e et 122e de se lancer en avant du côté du centre.

Sous une pluie de balles, les Russes parcoururent

le terrain découvert à l'assaut de la redoute n° III ; repoussés une première fois avec des pertes sensibles les soldats du 20e et 122e s'élancèrent de nouveau à l'assaut.

Le carnage fut terrible, on ne vit que cadavres, du sang! du sang! à flots! à flots!

Le colonel Rajdileeff, qui mena le 20e au combat était complètement couvert de sang et toujours retentissait Hourrah!... Et toujours en avant!

Le vieux Krudener voulait absolument la Redoute n° III — toute la réserve était déjà engagée. Le colonel Artobolevsky conduisit le dernier bataillon du 122e; marchant en avant des troupes, il les entraîna avec une fougue folle mais les Turcs tenaient bon. L'air retentissait des cris d'Allah des Turcs et des Hourrah des Russes.

Le 121e conduit par le général Weljaminoff vint à la rescousse se lançant du côté est. Cette fois le choc fut décisif ; les Russes arrivèrent à hauteur de la redoute, une lutte corps à corps, un carnage effrayant s'ensuivirent... Enfin la redoute fut prise!

De l'autre côté, de nouveaux cris de Hourrah! firent savoir que le général Laehkareff reprenait l'offensive. Cette fois, renforcé encore par le 2e bataillon du 18e, il tint tête au gros des bataillons turcs sous les remparts mêmes de Nicopoli.

A ce moment la mêlée était générale et l'ordre

n'était plus dans les compagnies. On se battait partout! les blessés ne voulaient pas se retirer du combat et continuaient à lutter.

Des soldats du 20e se battaient dans les rangs des 123e et 18e et des soldats du 18e prenaient part aux assauts du 122e; la lutte était homérique. Enfin le soleil baissant, les Turcs se replièrent sur Nicopoli et les redoutes non prises encore.

Du côté de son extrême gauche, le général Knorring livrait des combats meurtriers aux Turcs dans les environs de Gradechti, de Chamliouki. Il finit par les refouler vers le Vid, puis revint par Tcherkovitza et l'Osma. Ses troupes ont combattu et marché pendant seize heures sans s'arrêter; c'est seulement vers le soir que leur fut accordé un peu de repos — qui ne dura guère.

A l'aile droite, le général Weljaminoff refoulait les Turcs du côté de la plaine Jermolia.

Quand le soir vint, les troupes russes occupaient les positions que j'ai indiquées dans l'esquisse de la bataille, page 82.

Le baron Krudener fit savoir à son entourage que le lendemain on reprendrait la bataille et que l'assaut de Nicopoli serait donné dès l'aube ; il se retira ensuite avec son état-major pour passer la nuit à Vables — ou Bavel.

Quant à moi, ancien témoin de Borny, Gravelotte, Saint-Privat, commandant de batterie aux

batailles de Champigny, Villiers, le Bourget, profondément ému par le spectacle héroïque que je venais de noter, je ne pus dormir. Je passai la nuit dehors, sous un ciel noir qui semblait l'immense couvercle d'un cercueil sans fin où, comme des feux follets, brillaient de ci de là les incendies de Nicopoli.

## La sortie nocturne

Vers onze heures retentirent des cris sauvages, des coups de feu, des hourrahs ! des allah ! allah !

Les Turcs venaient de sortir de Nicopoli soit pour refouler les Russes, soit pour s'échapper vers le Vid. Plusieurs cosaques furent hachés, des soldats du 20e, du 18e, du 123e entremélés cherchèrent à combattre dans l'obscurité. Après une demi-heure d'un engagement angoissant, les Turcs prirent la fuite : les uns, du côté du Vid où ils se heurtèrent au colonel Engelhardt de la colonne Schilder Schouldner et Knorring qui leur infligea de grandes pertes, les autres, de retour vers Nicopoli, par une brèche où les poursuivirent quelques soldats de diverses compagnies.

Le reste de la nuit se passa dans un calme re-

latif. Personne ne dormit dans l'attente de l'attaque du lendemain matin; on chercha à mettre un peu d'ordre dans les compagnies, de sorte que vers l'aube chacun se trouvait à peu près à son rang.

Vers quatre heures du matin, le général Krudener arriva avec son état-major et les ordres étaient donnés déjà pour entamer la grande attaque lorsque, à la stupéfaction de tous, on vit flotter le drapeau blanc sur les murs de Nicopoli. Un officier turc s'avança et annonça que la forteresse se rendait.

Que s'est-il donc passé? pourquoi les Turcs si acharnés hier cédaient-ils la place sans faire un dernier effort qui pouvait peut-être réussir et leur sauver la ville et l'existence?

C'est ce que je vais dire tel que me l'ont raconté le jour même de la capitulation, le 16 juillet, le colonel Rosenboom, le général Knorring et d'autres officiers encore qui, eux, le tenaient de la bouche même des soldats engagés, lisez :

Je vous ai raconté, au cours de mes relevés de notes, les prouesses du jeune étudiant en médecine Raoul Gunsbourg. Cet étudiant, un Français né à Bucarest de parents français, presque un enfant, âgé à peine de treize à quatorze ans, s'était fait enrôler dans les ambulances.

D'un caractère enjoué, riant, éclectique, il s'était vite fait aimer par les officiers tant pour sa gaieté

communicative et sa grande intelligence que pour sa bravoure en allant porter secours aux blessés toujours sous les balles ennemies. La veille de la bataille de Nicopoli, il se trouvait à Oriech et demandait l'endroit où se trouvaient les ambulances du 9e corps; on le lui indiqua près de Marchevitza; il se mit en route pour s'y rendre au plus vite.

Arrivé le soir du 14 juillet près du village de Vable, entre Vable et Marchevitza, il se coucha à la belle étoile pour continuer sa route dès la première heure.

A l'aube du 15 juillet, réveillé par la fusillade, il fut pris dans les engrenages des combats. Englobé par les troupes du 123e, il ramassa le fusil et le sabre d'un soldat mort et fit joyeusement le coup de feu. Le fusil étant trop lourd à ses jeunes bras, il le jeta et ne garda que son sabre. Entraîné, il marcha avec les troupes assaillantes et prit part à tous leurs assauts.

Lorsque la 1re division du 18e bataillon déboucha du côté gauche du 123e, un officier se trouvait en tête d'une compagnie qui connaissait le petit Gunsbourg.

Hourrah, Raoul! lui cria cet officier.

Hourrah! Hourrah! répliqua l'enfant et le voilà marchant à côté de l'officier que bientôt une balle vint frapper le tuant raide. Et la compagnie continua à marcher, enlevée par le jeune étudiant qui

les lança de sa juvénile impétuosité contre tous les obstacles. Je vous ai raconté son acte de bravoure à la prise de la batterie, j'en avais été témoin oculaire, mais voici qui est plus surprenant encore :

Lorsque, vers onze heures de la nuit, les Turcs firent la sortie de Nicopoli, le petit Raoul se trouva dans le noyau de l'attaque turque au milieu de soldats de divers régiments. Luttant dans l'obscurité, il était complètement coupé du reste des troupes avec une soixantaine de soldats tout au plus.

Quand les Turcs commencèrent à fuir dans la direction de Nicopoli, il leur donna la chasse et arriva, grimpant, à une brèche par laquelle les Turcs fuyards étaient rentrés dans la ville.

Arrivé là que faire ? Retourner sur ses pas ? il n'y songea pas une seconde : pénétrer plus loin dans la ville avec une poignée d'hommes? C'eût été folie...

Il prit donc le parti de rester sur place avec les quelques soldats qui l'avaient suivi, environ soixante hommes appartenant au 18e, au 20e, 123e, et quelques cosaques. Il les plaça tout autour de la brèche et attendit le jour pour s'orienter. Il était à ce moment à peu près minuit. Survint bientôt une forte patrouille turque se dirigeant vers la brèche. Gunsbourg commanda un feu de salve,

quelques Turcs tombèrent, les autres s'enfuirent vers le cœur de la ville.

Pendant le reste de la nuit, la petite poignée d'hommes resta l'œil au guet, l'arme en arrêt. Ce fut alors seulement que le petit Gunsbourg s'aperçut qu'il avait été blessé à l'aine gauche; il se pansa tant bien que mal au moyen d'une chemise qu'un soldat se déshabillant enleva de sur lui pour la lui donner.

Cette équipée minuscule — que sont soixante hommes? — fut pourtant la cause de la capitulation prématurée de Nicopoli.

Hassan Pacha, apprenant que les Russes couronnaient une brèche, crut — et devait croire — que des forces importantes occupaient les issues de la ville; il se dit qu'en ce cas prolonger la résistance ne pouvait être d'aucun effet. Il se résigna donc à capituler.

Dès l'aube, un officier parlant le français s'avança vers la brèche, un mouchoir blanc à la main. Il s'arrêta à environ 100 mètres; Gunsbourg s'avança vers lui tant bien que mal — car il souffrait horriblement de sa blessure.

Lorsqu'il apprit que Hassan Pacha croyait les Russes maîtres de cette partie de la ville et que l'officier lui demanda de le conduire auprès du général commandant d'armée, il comprit vite que laisser voir au parlementaire qu'ils n'étaient là

qu'une soixantaine, complétement coupés du reste de l'armée, devait tout compromettre. Il se hâta d'indiquer à l'officier turc des cavaliers russes qui se trouvaient au bas des remparts à environ 600 mètres, disant que c'était là qu'il fallait s'adresser et que quant à lui, chef de poste, il avait l'ordre de ne laisser personne s'approcher de la brèche.

L'officier turc se dirigea du côté indiqué où, après les paroles de soumission échangées avec les officiers qui s'y trouvaient, le général Krudner fit, par une porte que l'on ouvrit aussitôt, son entrée à Nicopoli accompagné du général Tolstoï. Un hourrah! formidable retentissait dans l'espace, des cris de joie, des casquettes lancées en l'air, une salve d'artillerie à Flamunda... La ville était rendue.

Les soldats qui se trouvaient avec Gunsbourg s'élancèrent dans le centre oubliant leur fatigue et leur angoisse. — Quant au pauvre petit héros, il se traîna péniblement vers le lazaret où fut enfin pansée sa blessure.

Le colonel Rosenboom, qui tint les précédents détails des soldats du 18e ayant participé à la téméraire équipée, était tout ému en me racontant ces détails; il ne cessait d'ajouter : « Brave petit Français! pourvu que sa blessure ne soit pas trop grave! »

Je n'irai pas jusqu'à dire que l'honneur de la prise de Nicopoli revient au petit Raoul, mais il est certain qu'il a contribué à sa chute prématurée car le drapeau blanc ne se fût pas levé si tôt. Ceci fut très nettement établi dans la suite au procès d'Hassan Pacha à Constantinople. Pour se défendre de la reddition sans attendre l'attaque il disait : « Les Russes se trouvaient depuis minuit à l'entrée de la ville ; maîtres d'une brèche, ils étaient maîtres de la situation ; persister dans la résistance était verser du sang inutilement. Or, à part la poignée d'hommes commandés par Gunsbourg, aucune autre partie ou parcelle de l'armée russe n'avait pénétré ni par la brèche ni par aucun autre côté dans Nicopoli la veille de la reddition.

Le colonel Gaillard, attaché militaire français auprès de l'état-major russe, qui, lui aussi, était au courant de ce fait hardi, me disait un jour : « L'équipée de ce gamin a été la cause que Nicopoli s'est rendu douze heures plus tôt ; il a sauvé la vie à trois mille hommes au moins qui seraient indubitablement tombés de part et d'autre si l'on avait été obligé de donner l'assaut. Elle me rappelle aussi cet aphorisme : — Comme toutes les hideurs la lâcheté à ses bornes, comme toutes les sublimités la bravoure n'en a pas. — Oui, la bravoure est sans limites puisqu'aux portes de l'adolescence elle est allée cueillir ce bambin pour en faire un vrai héros. »

J'ai voulu voir ce petit blessé si éloigné que fût le lazaret; il était étendu montrant le corps autant dire d'un enfant; le docteur sondait et lavait la blessure; il sursautait; l'opération devait être douloureuse, mais il ne gémissait pas; les joues et les lèvres étaient blanches tant avait été grande la perte de sang. Je le considérai pendant quelques instants sans qu'il s'en aperçût, puis me retirai sans qu'il me vît. Je raconterai plus tard les circonstances dans lesquelles il m'a été donné de revoir le petit Raoul.

Pour en revenir à la prise, elle était de taille; elle comportait deux pachas : Hassan et Achmet, environ 5,500 soldats valides, 6 drapeaux, 90 bouches à feu, 2 monitors et une quantité considérable de munitions.

Les pertes russes étaient : 1 général, 32 officiers supérieurs et environ 1,300 soldats et officiers subalternes; les pertes des Turcs étaient approximativement 600 morts et 350 blessés.

Le général Krudener demanda au général roumain Mano de bien vouloir faire occuper Nicopoli par l'armée roumaine afin de pouvoir disposer de ses troupes et les envoyer sans retard du côté de Plevna. Le général Mano refusa; le grand duc Nicolas intervint et s'adressa directement au prince Charles qui opposa le même refus.

Le prince Gortchakoff fit enfin une démarche

analogue au nom de l'Empereur sans plus de succès. Cette inattendue réserve montre que les relations n'étaient pas des plus cordiales. Moi, qui ai eu l'occasion de causer avec les Roumains, je dois dire que leurs sentiments vis-à-vis des Russes étaient moins qu'amicaux et que, au fond, *in petto*, les Roumains n'avaient qu'un désir : voir les Russes battus par les Turcs. Je me hâte toutefois de reconnaître que, une fois en campagne, l'armée roumaine a bravement fait son devoir à côté de l'armée russe.

## Osman Pacha

J'étonnerai bien des lecteurs en disant que Plevna fut un incident, que ce n'était ni une forteresse, ni un endroit fortifié, ni un point avantageux à défendre... Ce fut, je le répète, tout simplement un « incident », mais un incident dont un homme de génie a su tirer parti aussi grand qu'inattendu. Je ne puis faire mieux, en face d'aussi graves événements que les batailles de Plevna, que de laisser la parole à Osman Pacha lui-même avec qui j'eus l'honneur de causer longuement après la capitulation. J'ai même dressé l'esquisse de la marche qu'il voulait faire et de celle qu'il a faite, en ayant, pour

ainsi dire, la main guidée par ce grand général.

Voici donc les déclarations quasi textuelles (il faut tenir compte de la traduction) d'Osman-Pacha sur sa marche vers Plevna :

« Depuis le commencement de la guerre j'avais fait connaître à Constantinople mon intention de ne pas rester sur la défensive. Je voulais même, à un moment donné, traverser le Danube de Widin à Kalafat; Hassan Pacha eut fait de même de Nicopoli à Tournou et Abdoul Kerim de Roustchouk à Giourgevo après avoir laissé une force assez grande pour entraver l'envahissement des troupes russes par la Dobroudja. Avec nos trois armées je voulais transporter la guerre sur le sol roumain. La plus importante chose que puisse faire un général pour le bien de sa cause est de transporter le théâtre de la guerre sur le sol ennemi ; c'est la seule chance de grand succès. Tous les grands conquérants, depuis le commencement du monde, n'ont réussi que parce qu'ils envahissaient les territoires de leurs adversaires; la terreur et le découragement qu'apporte une invasion est, pour les trois quarts, dans la certitude de la victoire. Si mon plan avait été accepté il eût eu pour résultat immédiat sinon de faire de la Roumanie une alliée, tout au moins un spectateur neutre. En montant avec l'armée vers Galatz nous entrions en Bessarabie par Bolgrad et Ismaïl; l'armée russe,

non encore formée, eût été mise en déroute avant de pouvoir se mettre en ligne de combat.

« Ce plan a été combattu par mon chef hiérarchique, Abdoul Kerim Pacha et avec raison à ce moment-là car nos forces étaient par trop minimes pour pouvoir entreprendre une campagne de cette envergure.

« J'ai alors soumis un second plan, vers la fin de juin, pour un dégagement de la forteresse de Nicopoli et une marche offensive; je demeurai sans réponse.

« Enfin, le 8 juillet, je fus appelé au télégraphe pour correspondre directement avec le sultan et lui soumettre mes idées.

« Je dois d'abord dire, pour établir la grande force de conception stratégique de mon souverain, que ce que les généraux se refusaient à admettre il le comprit tout de suite. Sa Majesté me donna carte blanche pour l'exécution de mon plan qui était le suivant :

« M'avancer par Berkowaz ou Krivedol, Orchanie, Wrazza, Étropol, vers Teteven où viendrait me rejoindre Hassan Pacha avec la garnison de Nicopoli; nos deux forces réunies s'avanceraient alors tandis que Abdoul Kerim Pacha arriverait de Rasgrad et prendrait les Russes à revers; de sorte que nous couperions d'abord l'armée d'avant-garde du reste de l'armée et chercherions, en prenant l'offensive,

à rejeter l'armée russe de l'autre côté du Danube.

« Le 10 juillet, je fus averti que le ministre de la guerre et Abdoul Kerim étaient avisés de mes intentions; je fus nommé général commandant de l'armée de l'ouest et commençai à prendre mes mesures pour que de la frontière serbe et roumaine on ne s'aperçût pas de nos manœuvres — et aussi afin de laisser les frontières assez bien garnies pour parer à toute éventualité.

« Le 11 juillet, je prévins Hassan Pacha à Nicopoli; je donnai aussi des instructions aux commandants de Berkowaza, Wrazza et Orchanie pour tenir à ma disposition chacun quarante mille kilogrammes de biscuits et, le 12 au soir, je fis donner l'ordre à mes troupes de se tenir prêtes au départ le lendemain 13 juillet.

« Voici la ligne de route choisie pour me rendre par Vitbol, Arzzipalanka, Weltchidrama, Krivodol, Wrazza, Orchania, à Teteven; vous y verrez aussi le point où j'ai bifurqué et changé de direction.

« Partis le matin du 13, nous arrivions le soir à Artcher Palanka. Je fis reposer mes hommes quelques heures et, à partir de ce moment, je fis marcher les troupes pendant la nuit afin de ne pas être aperçu des Russes.

« Le 14, je reçus une dépêche de mon souverain m'annonçant que les Russes marchaient en deux colonnes sur Jeni Zagra et Kazanlik. Le matin du

MARCHE D'OSMAN PACHA DE WIDDIN VERS PLEVNA

15, je reçus une seconde dépêche me disant que le pays est en grand danger et Sa Majesté m'exprimait l'espoir de me voir m'avancer le plus vite pour exécuter mon plan que seul le Sultan approuvait.

« Je partis à marche forcée. Arrivé vers midi à Weltchidrama je continuai à la nuit vers Krivodol où j'arrivai vers deux heures du matin. Là je trouvai une dépêche de Abdoul Kerim Pacha m'annonçant que Nicopoli était attaqué par les Russes et que la forteresse était en péril.

« A ce moment je changeai complètement mon plan ; une grande lueur d'espoir me vint aux yeux : marcher sur Nicopoli, attaquer les Russes qui se trouveraient ainsi entre mon feu et celui de la forteresse, les rejeter sur le Danube et m'avancer avec mes troupes et celles de Nicopoli réunies vers l'armée du Tzarevitch pendant qu'Abdoul Kerim attaquerait du côté de Bjela. C'était la victoire ! C'était la délivrance ! Je ne saurais vous dire combien j'espérais la réussite... Je fis partir trois bataillons à marche forcée sous les ordres du colonel Emin Bey pour se joindre à Atouf Pacha à Plevna et, moi, j'arrivai avec toutes mes troupes, le 16, à Altimir. Après un court repos, nous repartîmes, le soir même, vers Kniecha où nous arrivâmes le 17 et, le 18, en face de Mahaleta. Coup sur coup je reçus deux nouvelles, qui me brisèrent

l'âme : d'abord, l'occupation de Lovtcha par les Russes et, ce qui était un véritable malheur et qui faisait effondrer mes plus chères espérances, la capitulation de Nicopoli. Je continuai alors tristement vers Nétropolia où j'arrivai dans la nuit du 18 au 19. Toute la contrée autour de Plevna fourmillait déjà de troupes russes. Je ne pouvais donc pas m'avancer dans la nuit et attendis le lendemain pour prendre position à Plevna en attendant les décisions à prendre ultérieurement... Vous connaissez le reste ! »

Il resta un moment pensif, son œil profond scrutait le récent passé... Puis, avec un long soupir, il ajouta : « Ah ! pourquoi Hassan Pacha n'a-t-il pas tenu à Nicopoli pendant quelques jours seulement ? mon pays était sauvé.

— Leur en voulez-vous aux Russes, Excellence ? demandai-je.

— Mais nullement, me répondit-il vivement ; je n'ai aucune haine et aucune animosité contre les Russes et personne en Turquie ne nourrit de sentiments de haine contre les Russes. Pourquoi le destin veut-il que les Russes cherchent toujours à nous faire la guerre ?... Remarquez que tout cela est une question incompréhensible car je suis sûr et j'en ai la preuve que les Russes aussi, en tant qu'hommes, n'ont pas de haine pour nous... Pourquoi alors ?... Pourquoi ?... On nous a reproché sou-

vent des actes de cruauté. Je vous serais obligé, monsieur, de constater que, pendant toute la longue campagne de Plevna, aucun acte de cruauté n'a été commis par mes troupes et je suis sûr que du côté d'Abdoul Kerim Pacha il en est de même...

— Pourtant, Excellence, à Chipka?...

— Oui, j'en ai entendu parler ; ce sont là des actes isolés commis par des fanatiques et cela arrive dans tous les pays du monde. C'est même arrivé du côté russe et remarquez que nous sommes, nous, attaqués dans notre existence vitale... Et pourtant je crois que Khouloussi Pacha n'avait pas connaissance de ces actes — sans quoi il les eût sévèrement réprimés ; non, allez, nous n'avons pas de haine pour les Russes !... Pourquoi, alors?... »

Et toujours ce point d'interrogation et toujours cet œil triste et pensif... Je pris congé d'Osman Pacha, après lui avoir lu les notes que j'avais prises.

« C'est ça, me dit-il, c'est bien cela... que Allah vous garde sous sa protection ! »

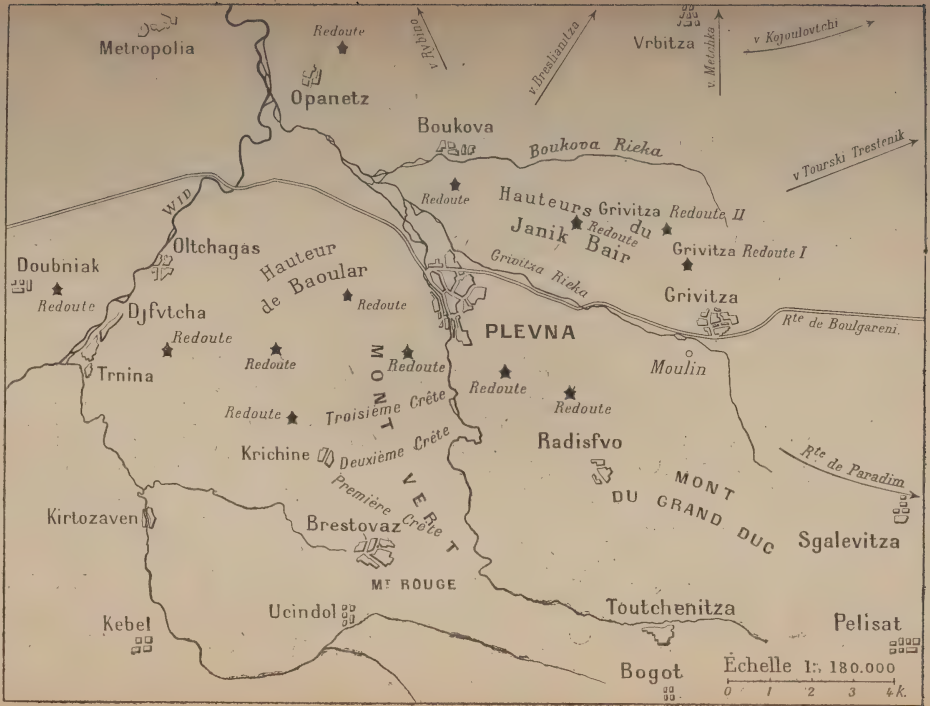
Voilà donc l'exacte vérité sur la marche d'Osman vers Plevna. Osman Pacha a su s'arranger de façon à circuler pendant six jours avec des troupes de toutes armes, faisant 194 kilomètres presque en face des Russes, sans être aperçu et a fait alors un fort imprenable d'un endroit improvisé.

## Première bataille de Plevna

Je donne ici le plan général de Plevna et ses alentours, afin que le lecteur puisse y suivre les différentes phases des batailles.

Le 17 juillet, lendemain de la prise de Nicopoli, tandis que le général Krudener était occupé à rétablir l'ordre parmi ses troupes et organisait le transport des prisonniers, on était à l'état-major, à Tirnova, dans une grande incertitude. Des cosaques éclaireurs apportaient les nouvelles disant qu'un corps d'armée marchait dans la direction de Sofia; d'autres annonçaient qu'un corps d'armée marchait vers Tirnova, d'autres encore, que l'armée turque était en route vers Nicopoli. Tout en faisant la part des exagérations des éclaireurs, il était évident pour le grand duc qu'une occupation immédiate de Plevna, qui se trouvait sur la route allant de Nicopoli et Tirnova, était urgente et il télégraphia en ce sens au général Krudener.

Le 18 au matin, des Cosaques rapportèrent avoir eu une rencontre avec des Tcherkess en nombre et qu'ils avaient dû se replier; des Bulgares rapportèrent aussi que 6,000 Turcs se trouvaient à Plevna ou dans les alentours.


Metropolia
Redoute
Opanetz
v. Rybina
v. Breshanitza
Vrbitza
v. Metolika
v Kojoulovtchi
Boukova
Boukova Rieka
v Tourski Trestenik
Redoute
Hauteurs du Janik
Grivitza Redoute II
Redoute
Bair
Grivitza Redoute I
Wid
Oltchagas
Hauteur de Baoular
Doubniak
Redoute
Djfvtcha
Redoute
Redoute
Grivitza Rieka
Grivitza
PLEVNA
Rte de Boulgareni
Trnina
Redoute
Redoute
Redoute
Redoute
Moulin
MONT VERT
Troisième Crête
Redoute
Redoute
Redoute
Krichine
Deuxième Crête
Radisfvo
Rte de Paradim
Première Crête
MONT DU GRAND DUC
Kirtozaven
Brestovaz
Sgalevitza
Mt ROUGE
Ucindol
Toutchenitza
Pelisat
Kebel
Bogot
Échelle 1: 180.000
0 1 2 3 4k.

Les dépêches du grand duc Nicolas au général Krudener en devinrent plus pressantes ; aussi le général Krudener donna-t-il l'ordre au général Schildner-Schouldner de prendre Plevna dès le lendemain 19 juillet.

Les troupes du 9e corps se trouvaient assez éparpillées, aussi Schildner-Schouldner ne put-il entrer en campagne que dans l'après-midi du 19 juillet.

Le général Knorring, avec la 5e brigade, auquel se joignit le général Schildner marcha du côté de Boukova ; le colonel Naghibine, avec le 9e régiment de cosaques, vers Opanetz ; le colonel Kleinhaus, avec le 19e d'infanterie, par Sgalévitche, et le colonel Toutolmine, avec la brigade de Cosaques du Caucase, par Toutchenitza.

Les ordres n'ayant pu arriver à temps à chaque commandant, il résulta qu'une grande différence de temps se passa entre les diverses attaques ; les Turcs prirent position sur les hauteurs de Janik Bair pour faire face aux attaques venant de Boukova et sur les hauteurs de Baoular pour dominer la route de Lovtcha et la vallée de Toutchenitza.

Cinq bataillons de la division du général Knorring arrivèrent ce jour-là jusqu'à l'entrée de la ville de Plevna et furent repoussés à la baïonnette par les Turcs ; le colonel Naghibine marcha au canon et se heurta à Opanetz contre les forces turques ;

le colonel Kleinhaus fit une sérieuse reconnaissance du côté de Grivitza, les Cosaques furent repoussés par les Tcherkess qui, en les poursuivant, tombèrent sous le feu des batteries du colonel Kleinhaus et durent à leur tour se retirer avec pertes; le colonel Toutolmine ne s'engagea pas, il se tint aussi du côté de Sgalevitcha.

C'est ainsi que finit la journée du 19 juillet. Le général Schildner, non informé de ce qui se passait à l'ouest, fit arrêter le feu et remit au lendemain 20 juillet la grande attaque.

Osman-Pacha profita de la nuit pour placer ses troupes ainsi que suit : 9 bataillons et 6 canons à Grivitza, 4 bataillons et 5 canons entre Grivitza et Janik Bair, 2 bataillons en face de Boukova, les autres troupes sur les hauteurs de Janik, de Baoular et dans Plevna même. Les troupes firent aussi pendant la nuit des travaux de retranchements.

En tout Osman-Pacha disposait à ce moment à Plevna d'environ 12,000 hommes et 52 canons, (8,500 de troupes avec lesquelles il était parti de Viddin, 2,000 hommes d'Atouf-Pacha et 1,500 de troupes échappées de Nicopoli et jointes à lui à Mahaletta).

Le général Schildner avait donc le désavantage du nombre ; il avait aussi celui d'être trop éparpillé.

Dès l'aube du 20 juillet, vers trois heures et

demie, les Turcs commandèrent le mouvement en avant entre Boukova et Opanetz. Les cosaques donnèrent l'alarme et la bataille s'engagea. Le colonel Naghibine fit savoir au général Schildner que par ce mouvement les Turcs mettaient en péril l'aile droite de Knorring et demanda des renforts.

De son côté, le général Knorring n'attendit pas l'arrivée des Turcs et fit avancer ses troupes sur les hauteurs de Boukova et sur la route de Bryslan à Plevna. Mais avant que ces troupes pussent prendre leurs positions les Turcs placèrent leurs canons sur les hauteurs voisines et prirent les Russes en marche sous leurs feux. Une autre batterie turque, placée sur les hauteurs de Grivitza, prit les Russes en flanc, de sorte que Schildner, voyant ses troupes trop exposées aux feux d'artillerie, ordonna l'assaut immédiat de Plevna. Les 17e et 18e régiments se jetèrent sur les positions turques de Boukova, montèrent la côte sud-ouest et repoussèrent à la baïonnette les Turcs vers Plevna tandis que le 3e bataillon du 18e cherchait à contourner l'aile gauche turque. Après ce mouvement tout le 18e et les compagnies disponibles du 17e foncèrent sur les Turcs, les obligèrent de quitter leurs positions et, en les repoussant vers Plevna, arrivèrent en même temps qu'eux dans Plevna, côté nord. La bataille s'engagea dans les rues de la ville; il s'en-

suivit un corps à corps, mais bientôt la réserve turque entra en action et repoussa les Russes hors Plevna avec de grandes pertes. Le général Schildner avait engagé toutes ses troupes et des deux côtés le feu sévit avec rage.

A l'est, le colonel Kleinhaus s'avança avec le 19e vers Grivitza, prit les hauteurs d'assaut et repoussa les Turcs qui subirent de grandes pertes. Ahmet Hifzi-Pacha, puis Hilmy Bey tombèrent l'un après l'autre. Du côté russe on comptait aussi des pertes sensibles : le colonel Kleinhaus frappé mortellement avec tant d'autres officiers qui marchaient toujours en avant. Les Turcs, par trop fatigués d'être entrés en lutte après six jours et nuits de marche, ne purent résister aux attaques des Russes, fléchirent peu à peu, et les Russes, après avoir occupé Grivitza, s'avancèrent par la plaine dans la direction de Plevna en repoussant les Turcs dont la retraite devint fuite. Osman-Pacha, qui suivait les phases de la bataille, fit diriger ses batteries contre les fuyards et leur envoya dire par Talant Bey que tout soldat turc qui fuirait serait impitoyablement fusillé. Lui-même, Osman, s'avança vers le côté en péril ; électrisés par la présence de leur général en chef, les Turcs se réunirent et se jetèrent à leur tour sur les Russes qui, ne recevant aucun appui, toutes leurs réserves étant

déjà engagées, durent se replier de toutes les positions conquises et se retirer en toute hâte vers Grivitza.

Il était à ce moment neuf heures et demie du matin. — Après cinq heures et demie de combat, les Russes battirent donc en retraite tant du côté nord que du côté est; les Turcs poursuivirent à peine tant ils étaient exténués. La colonne du 19e se retira par la route de Boulgareni et de Toursky Trestenik, les troupes de Schildner-Schouldner vers Bupla, Metchka et Kojoulovtche.

Les pertes des Russes étaient : 1 général, 76 officiers et environ 2,750 hommes. Les Turcs perdirent environ 2,200 hommes.

Ce résultat de cette première bataille de Plevna produisit une véritable consternation dans l'état-major du grand duc Nicolas. On ne savait pas au juste si l'on avait eu affaire avec une partie de l'armée de Widdin ou avec tout le gros de l'armée sous le commandement personnel d'Osman-Pacha. Le malaise s'accentua à la nouvelle que, le même jour, Souleiman-Pacha avait débarqué avec 40 bataillons bien aguerris, dans la baie de Dede-Agatch et du remplacement d'Abdoul Kerim-Pacha, par Mehemet-Ali-Pacha — Ce qui fut un tort car Mehemet-Ali se montra au-dessous de tout ce que l'on pouvait attendre de lui.

Si l'on ajoute à cela les exagérations qui ne manquent jamais de surgir en cas de défaite — tel le rapport du général Schildner-Schouldner déclarant avoir eu en face de lui à Plevna 50,000 hommes et 90 canons — on comprendra aisément les inquiétudes de l'état-major qui, si cela était vrai, pouvait craindre une marche des troupes turques vers Sistova et l'anéantissement du seul pont existant à ce moment sur le Danube.

## Le Conseil de guerre au camp de l'Empereur

C'est sous l'impression de ces événements qu'eut lieu à Bjela un grand Conseil de guerre auquel prirent part l'Empereur Alexandre II, le Tzarevitch, le grand duc Nicolas, généralissime, et le grand duc Wladimir. La discussion fut assez vive entre le grand duc Nicolas, d'un côté, et l'Empereur et le Tzarevitch, de l'autre.

Le généralissime persistait en une attaque immédiate de Plevna; le Tzarevitch et le grand duc Wladimir, par contre, exposèrent un plan qui, s'il avait été suivi, n'aurait pas mis l'armée russe dans la terrible situation en laquelle elle se vit

ultérieurement et eût donné toute autre figure à la suite de la guerre. Ce plan du Tzarevitch et du grand duc Wladimir était le suivant :

Ne plus donner d'attaques inutiles et meurtrières contre Plevna, y laisser seulement un corps d'observation se tenant sur la seule défensive, tandis que l'armée du grand duc héritier et du grand duc Wladimir marcherait sur Choumla, prendrait cette place et, s'unissant au corps du général Zimmermann, ayant ainsi les derrières assurés, s'avancerait avec toutes ses forces, par Kazan, Jamboli, Andrianopol, vers Constantinople.

Il est certain que ce plan, outre cet avantage qu'il eût sauvé le prestige de l'armée russe allant au désastre des attaques de Plevna, eût encore évité le sacrifice de tant et tant de milliers d'hommes qui devaient y tomber.

Ce plan ne fut pas accepté par le généralissime qui décida que les choses, pour tout le reste, resteraient en l'état et, quant à Plevna, on recommencerait l'attaque sous le commandement du baron Krudener avec le 9e corps auquel on adjoindrait des parties des 4e et 11e corps.

Pour dégager complétement le 9e corps le grand duc Nicolas s'adressa à nouveau au prince Charles de Roumanie pour qu'il fît occuper Nicopoli par les troupes roumaines.

Le prince Charles comprit alors le danger que se-

rait pour la Roumanie une marche en avant des Turcs. Il donna l'ordre au général Mano de faire traverser le Danube à sa division et, le 24 juillet, es troupes roumaines sous les ordres du colonel Rosnovano occupèrent Nicopoli — ce qui permit enfin au général Krudener de disposer de toutes ses forces.

Osman Pacha reçut, de son côté, des renforts venant de Sofia : 6 bataillons, 2 escadrons et 1 batterie (6 canons) ; il mit ces troupes sous les ordres de Rifaat Pacha et les fit marcher sur Lovtcha.

## Bataille de Lovtcha

On peut dire que cette bataille a été menée avec une rapidité vertigineuse. Lovtcha était occupé par le colonel Serebkoff avec 4 sotnias et 2 canons.

Rifaat Pacha, parti de Plevna le 25 juillet à dix heures du soir, arriva à quatre heures du matin en vue de Lovtcha. Sans donner un moment de repos à ses troupes il attaqua la ville. Les Russes, complétement surpris, ne purent opposer de résistance et se retirèrent après un court combat au cours duquel les pertes russes furent d'environ 60 hommes, et celles des Turcs, d'une vingtaine.

Toute l'affaire n'avait pas duré une heure et, à six heures, Rifaat Pacha occupait Lovtcha.

L'annonce de la prise de Lovtcha à l'état-major ne fit que hâter la décision déjà prise d'attaquer Plevna d'autant plus que l'on croyait son contingent affaibli par l'envoi des troupes à Lovtcha.

Par trois fois consécutives le général Krudener reçut l'ordre du généralissime d'attaquer Plevna. La troisième fois, ce fut le colonel français Gaillard attaché militaire en Russie qui lui apporta l'ordre du grand duc. On aurait dit que le vieux Krudener avait le pressentiment de ce qui allait se passer; il ne parvenait pas à se décider; il était toujours convaincu qu'Osman Pacha disposait de 50,000 hommes et ne se croyait pas assez fort pour tenter l'aventure; il y avait, de plus, un certain froid entre lui et le prince Chakhofskoy, commandant des 4e et 11e corps, qui, sur disposition du grand duc Nicolas, se trouva placé sous les ordres de Krudener. D'aucuns même dirent que, lors de la seconde bataille de Plevna, il y avait deux généraux commandants. Je ne sais si cette animosité existait mais ce que je puis affirmer, moi qui ai assisté à tous les combats depuis le commencement jusqu'à la fin, c'est que tous deux bravement ont fait leur devoir.

Le 29 juillet eut lieu un conseil de guerre à Poradim; les chefs n'étaient pas bien d'accord... Enfin

l'attaque fut décidée pour le lendemain 30 juillet ; le sort en était jeté.

## Deuxième bataille de Plevna

Les dispositions de l'attaque étaient les suivantes :

Aile droite : le général Weliaminoff, avec 17 bataillons et 78 canons, arrivera par le côté nord de la route de Boulgareni, prendra position en face de la redoute Grivitza et avancera ensuite sur Plevna par l'est. 3 régiments, sous le général Schildner-Schouldner, venant de Trestenik, marcheront droit sur Plevna. Détachement de l'aile droite : le général Lachkareff, du côté nord, venant de Breslianitza.

Aile gauche : le général Chakhofskoï, 11 bataillons et 40 canons, venant de Poradim, attaquera entre Radichevo et Grivitza et marchera sur Plevna par le sud et par le sud-est. Détachement de l'aile gauche, côté du général Skobeleff : 1 bataillon, 12 sotnias et 10 canons, venant de Bogot par la route Lovtcha-Plevna, attaquera Plevna par le sud, aura aussi à appuyer la gauche du prince Chakhofskoy et couper la retraite aux Turcs.

La réserve générale : 6 bataillons, 4 escadrons et 28 canons venant de Karagatch par la route de

Bolgareni manœuvrera entre les deux colonnes.

Forces totales des Russes : 32,000 hommes et 163 canons.

Forces totales des Turcs : 20,000 hommes et 56 canons.

Le général Schildner-Schouldner m'ayant permis d'accompagner ses troupes, nous nous mîmes en marche dès cinq heures du matin. Il tombait une pluie fine et glaciale, une de ces pluies qui mettent la tristesse dans l'âme. Et réellement nous étions tous tristes; rien ne rappelait la marche ardente, joyeuse même accomplie quinze jours auparavant en allant à l'assaut de Nicopoli. Je ne sais pourquoi j'avais le cœur serré... Les officiers et les soldats paraissaient de même marcher dans une sphère de tristesse... Une à une m'apparurent les troupes du général Schildner. Vers sept heures et demie, je m'installai sur une hauteur au nord-ouest de Grivitza, entre Grivitza et Vrbitza; je me trouvais ainsi à environ trois kilomètres des troupes du général Bjelokopitoff de la division de Weljaminoff.

De ma jumelle je pouvais embrasser non seulement tous les mouvements des troupes russes et turques autour de Grivitza, mais encore les opérations du général prince Chakhofskoy près de Radichevo..

Il était huit heures dix minutes lorsque retentit

le premier coup de feu et le brouillard était tellement intense que la flamme fit comme éclair dans la nuit.

Vers neuf heures le brouillard tomba et l'on vit les Turcs manœuvrer leurs canons dans la redoute de Grivitza.

Je m'aperçus, d'où j'étais placé, que derrière cette redoute de Grivitza il y en avait une autre dominant celle-ci. Vers neuf heures et demie, je perçus aussi le feu du côté du général Chakhofskoy; les coups se multipliant partaient serrés on aurait dit d'un feu d'artifice continuel.

Les batteries russes étaient placées sur toute la ligne en face des redoutes turques, et la canonnade violente continuait sévèrement.

Le feu des Turcs se montrait plus meurtrier, surtout quand il portait sur les troupes en marche; ils purent bientôt tenter des charges contre les éclaireurs russes et les firent se replier vers le centre de l'aile droite.

Le prince Chakhofskoy me parut à ce moment gagner du terrain; il était environ une heure et demie lorsqu'ensuite je vis distinctement ses troupes refouler les éclaireurs turcs.

Cependant le canon tonnait, la terre frémissait, de quelque côté qu'on regardât c'était du feu et de la fumée.

Vers deux heures et demie je vis marcher les

troupes du prince Chakhofskoy à l'assaut des redoutes turques; alors seulement, l'infanterie turque sortit de Plevna.

Elle sortit en courant se lançant au-devant des assaillants; la mêlée fut terrible.

Mais bientôt les Russes grimpèrent sur la redoute près de Radichevo, je vis les Turcs se replier puis de nouveau revenir aux assaillants, s'avancer, c'était angoissant.

Des cris éclatants de Hourrah! poussés tout près de moi me détournèrent de ce spectacle pour en voir un plus terrifiant encore : le général Krudener jetait ses troupes sur la redoute de Grivitza.

Ces troupes sous les ordres du général Bjelokopitoff se lancèrent à grands bruits de voix dominant les crépitements furieux d'un feu des plus nourris, crépitements pareils aussi du côté turc; on aurait dit que des milliers de coups de feu sortaient du sol sur lequel on tombait et on tombait.

On recule, on se rassemble et l'on s'avance de nouveau et de nouveaux cris de Hourrah! et toujours le crépitement de fusils, le grondement des canons et l'on tombe toujours et des morts, des morts partout!...

Du côté du prince Chakhofskoy on paraissait gagner du terrain; je voyais les Russes sur le

sommet des deux redoutes turques ; déjà sur toute la ligne c'était le même acharnement.

Il était près de quatre heures lorsque le sol entier trembla sous des hourrah furieux faisant vibrer tout l'espace et les milliers et milliers d'hommes du général Weljaminoff, du général Bjelokopitoff, du général Schildner-Schouldner, se jetèrent en avant vers la redoute de Grivitza.

C'était le grand assaut commandé par Krudener. Ses masses, moutonneuses par les plis du terrain, semblaient tantôt sauter tantôt voler puis retomber et rejaillir comme des ondes de tempête. Les batteries turques aux feux de plus en plus répétés faisaient comme illumination.

Pendant plus d'une heure ce furent assauts sur assauts et toujours sous le crépitement fauchant comme herbe : l'espace entre les positions russes et turques était littéralement jonché de cadavres.

Les troupes de Schildner-Schouldner étaient arrivées à occuper deux ou trois retranchements turcs, elles se croyaient déjà maîtresses de la redoute lorsqu'un nouveau feu les décima et les força d'abandonner les positions conquises.

Le général Schildner resta quand même sur le retranchement en cible aux coups, haranguant ses troupes et les lançant à nouveau et toujours avec le même insuccès.

Le soleil baissait et le général Krudener ordonna le dernier assaut.

Cette fois, le feu des Turcs parut encore plus meurtrier car bien peu de soldats revinrent.

La colonne Chakhofsksy commençait à plier à son tour et, sous les derniers rayons du jour, je vis les Turcs se lancer à l'assaut, reprendre leur redoute et repousser les Russes qui ne pouvaient plus résister ; ils se battaient depuis le matin sans discontinuer.

De notre côté on reculait aussi en vrai et grand désordre, c'était la désastreuse débandade; si les Turcs à ce moment avaient lancé leurs troupes contre nous il ne serait pas resté un soldat. Mais ils ne surent pas profiter de leur victoire, de sorte que les Russes purent tant bien que mal se retirer.

De son côté Skobeleff aussi, qui, au commencement, avait pris quelque avantage, dut battre hâtivement en retraite. La bataille était perdue sur toute la ligne.

Pourtant le feu continua pendant la nuit; de braves soldats essayèrent de lutter encore, on entendit par ci par là quelques cris de hourrah! et des coups de fusil échangés entre l'arrière-garde et des postes turcs avancés. Le colonel Khroustcheff essaya même de s'avancer vers le matin dans la direction de Radichewo, mais c'étaient peine et pertes inutiles.

Les pertes des Russes étaient de 170 officiers et environ 8,000 hommes, celles des Turcs environ de 3,000 hommes. Donc plus de 11,000 morts et blessés qui jonchaient la terre.....

Me retirant de mon observatoire, — je m'étais tenu tout le temps derrière un petit monticule, — je marchais littéralement sur la chair humaine et pour la première fois je vis des blessés pleurer et d'autres incriminer leurs chefs :

— C'est à la boucherie qu'on nous a conduits, disaient les uns.

— On voulait donc nous tuer ! criaient les autres.

Le cœur serré, je m'approchai du général Schildner ; il pleurait comme un enfant.

Il resta sur le terrain, ainsi que le général Krudener, dirigeant le transfert des blessés, mais pouvait-on les ramasser tous et pas même la moitié de ceux qui criaient souffrance ?... Les autres restèrent sur le champ des morts.....

Monté sur un cheval de cosaque, je pris le chemin de Trestenik, dans la direction de Sistova ; la route était encombrée de chariots débordants de blessés.

## La Panique

Pour moi, qui plusieurs fois l'ai vue de près, la panique est un phénomène demeurant inexpliqué.

Elle est dans l'air et, sans nulle impulsion marche plus vite que le télégraphe; elle saisit l'être humain comme une maladie subtilement contagieuse, comme un fléau... Il était environ six heures du matin quand je perçus ses premières rumeurs; c'était comme un bourdonnement qui montait en grossissant.

J'avais marché toute la nuit et me trouvais sur la route de Sistova; je gravis une des nombreuses hauteurs de ces contrées et, tant que mon œil put voir, je découvris de fuyantes masses humaines, des troupeaux de bétail que l'on chassait devant soi sous les cris : « Les Turcs, les Turcs! en arrière, en arrière! sauve qui peut! ». La poussière au loin, à droite, à gauche, partout, décélait une fuite générale.

J'ai vu, chose horrible, des hommes jeter hors des chariots les blessés, prendre leur place et fouetter les chevaux; quelque brave officier arrivait bien, revolver au poing, à arrêter ces méfaits, mais les cris, mais les gémissements continuaient et se répercutaient aussi loin qu'on put entendre.

A Sistova, on se jeta sur le pont, on se bouscula, on s'entretuait pour passer; des centaines de chariots furent jetés à l'eau; on traversait en canots, sans rames ni gouvernails, qui chaviraient au milieu du Danube; des centaines d'hommes se jetèrent à l'eau et s'y noyèrent.

Le général Richter arriva bien, à force d'autorité, à mettre un peu d'ordre sur le pont, mais la panique continuait de l'autre côté du Danube; on fuyait de Zimnitza, on fuyait de partout, la panique! la panique!...

Ce ne fut que dans l'après-midi que l'ordre put être rétabli.

Il y a dans toute guerre un moment où la balance de la victoire est hésitante entre un côté et l'autre, il faut le saisir, tout est là! les Turcs ont manqué en ce jour la suprême occasion. Si Osman Pacha avait pu prendre l'offensive, marcher à grands pas sur les Russes qui ne pouvaient opposer de résistance; si Souleiman, de son côté, et Mehemet-Ali, du sien, s'étaient avancés ce jour-là, ils auraient pu tout sauver et remporter une des plus grandes victoires du siècle. Ils ont manqué cette heure suprême qui ne sonne pas deux fois.

## La situation après la 2e bataille de Plevna

L'effet moral produit par la seconde défaite de Plevna fut immense. Aussitôt la nouvelle reçue à Tirnova tout l'état-major, le grand duc Nicolas en tête, partit aussitôt en rebroussant pour s'établir à

Boulgareni. Le grand duc alla voir l'Empereur à Bjela; toute l'administration établie, tous les chefs installés, tout, tout fut disloqué; les familles bulgares, par centaines et milliers, ayant à l'arrivée des Russes plus que malmené les familles turques, se sauvaient par crainte de représailles; c'était un exode général.

La situation était réellement critique.

Dans le sud, l'apparition d'une armée offensive sous le commandement de Souleiman Pacha, avait pris Eski Zagra et forcé l'armée de Gourko à la retraite.

A l'ouest, Osman Pacha venait de réduire à néant les trois divisions et demie envoyées contre lui, et, quand bien même il ne profiterait pas de sa victoire pour poursuivre les Russes, il tenait cette situation avantageuse de se trouver à 60 kilomètres seulement de Sistova où était le seul pont sur le Danube.

A l'est, Abdoul Kerim était remplacé par Mehemet Ali Pacha avec ordre de prendre l'offensive avec le gros de l'armée turque.

Au résumé, toute l'armée russe se trouvait en défensive et face à face avec un ennemi supérieur.

En présence d'événements aussi graves, l'Empereur donna l'ordre de mobiliser la garde, la célèbre garde impériale qui, depuis les temps napoléoniens, n'avait pas franchi les frontières de la Russie.

Puis on leva le premier ban de l'opoltchenie (3 hommes par mille habitants de tout l'empire).

Toutefois, comme ces troupes nouvelles ne pouvaient être rendues sur les champs de bataille que trois ou quatre semaines plus tard, il fallait parer au plus pressé et la Russie se décida, bien à contre-cœur, à accepter le concours de l'armée roumaine.

Le grand duc Nicolas envoya un télégramme au prince Charles de Roumanie ; (le texte de ce télégramme prêta ultérieurement à diverses appréciations). De plus, le colonel français Gaillard fut envoyé en mission spéciale auprès du prince souverain afin de lui démontrer qu'une non-entrée en campagne de l'armée roumaine pouvait avoir des suites néfastes pour la Roumanie elle-même ; il était, par conséquent, de l'intérêt vital de ce pays de marcher avec la Russie.

Le prince Charles était lui-même convaincu de cette nécessité ; seules les formes de la coopération donnaient lieu à des inententes de part et d'autre.

Ces discussions, pour lesquelles furent envoyés au camp russe le ministre Bratiano, le général prince Jean Ghika, le colonel Slaniceano et d'autres, furent abrégées par un noble acte de haut tact de l'empereur Alexandre II. Sa Majesté décida que toute l'armée de l'ouest opérant contre

Plevna serait placée sous le commandement supérieur du prince Charles de Roumanie, auquel serait adjoint le général Zotoff comme chef d'état-major.

Les dispositions prises par le grand duc Nicolas étaient les suivantes : dissolution du corps d'avant-garde du général Gourko, défensive absolue du côté de la Dobroudja, défensive et offensive alternativement suivant les nécessités et occasions pour l'armée de l'est; mêmes dispositions pour l'armée du sud et, quant à toutes les autres forces disponibles, en avant vers Plevna et le côté ouest.

Osman Pacha venant de recevoir quelques renforts envoyés par Sofia de Constantinople, les forces en présence étaient à ce moment les suivantes :

Au sud : général Radetzky, 45,000 hommes avec 200 canons, opposés à Souleiman Pacha, ayant 26,000 hommes et 40 canons.

En Dobroudja : général Zimmerman, 25,000 hommes et 80 canons, contre Ali Pacha : 16,000 hommes et 25 canons.

A l'ouest : l'armée russe et roumaine, 95,000 hommes et 430 canons, contre Osman Pacha : 30 à 32,000 hommes et 70 canons.

A l'est : le Tzarevitch et le grand duc Wladimir avec 40,000 hommes et 220 canons contre Mehemed Ali Pacha : 107,000 hommes et 200 canons.

## L'Armée du Sud; Radetzky

Pendant tout le mois d'août eurent lieu des batailles sanglantes au *col de Chipka*. Souleiman Pacha lutta contre les Russes de Radetzky comme un forcené, ne se préoccupant nullement de la situation d'Osman ou, peut-être même à cause de cette situation, il ne voulut absolument pas s'avancer à son secours et s'entêta à livrer des combats à Chipka où furent sacrifiés ses meilleurs soldats éprouvés à la guerre de Montenegro.

Ces batailles eurent pour unique résultat de faire connaître deux grands généraux au monde militaire, du côté russe le général Radetzky, et, du côté turc, le général Chakir Pacha qui fit preuve de grande bravoure personnelle. Détail amusant : Chakir Pacha avait pour officier d'ordonnance un Polonais dont le frère, du côté russe, était officier d'ordonnance du général Skobeleff.

D'autres encore se sont distingués dans ces luttes homériques : les colonels Lipinsky et comte Tolstoï, qui défendirent le point culminant du col de Chipka, le Saint-Nicolas, à outrance; les divisions bulgares aussi se couvrirent de gloire pendant ces terribles

journées de Chipka, car elles furent vraiment terribles ces journées. C'est là que Souleiman fit avancer un jour 1,800 soldats fanatiques sermonnés et exaltés par les Mollahs; ils se jetèrent avec des cris d'Allah sur les positions russes et de ces pauvres 1,800 guerriers pas un seul n'est revenu; il y en eut qui parvinrent jusque dans l'enceinte des Russes — tous avaient fait le sacrifice de la vie pour le salut de leur patrie.

Une telle abnégation méritait meilleur emploi en ces six jours de bataille à la suite desquels chacun des deux partis ne faisait que garder ses positions antérieures.

Les pertes des Turcs étaient de 234 officiers et 6,600 soldats; celles des Russes, de 100 officiers et 5,300 soldats.

## A l'Ouest : côté Osman Pacha

Dans cette région eurent lieu pendant le mois d'août plusieurs escarmouches et deux batailles; la première, livrée le 4 août par Skobeleff, avec 5 à 6,000 hommes et 14 canons, contre Lovtcha où se trouvait Rifaat Pacha avec 3,500 hommes et 6 canons.

Après un combat qui dura depuis six heures du matin jusqu'à midi, Skobeleff dut battre en retraite laissant plus de 300 hommes sur le champ de bataille.

La seconde, beaucoup plus importante, se livra près de Plevna, entre Sgalevitche et Pelichat, le 30 août — Osman Pacha tenta une sortie. La bataille dura toute la journée ; finalement Osman Pacha dut battre en retraite sur ses anciennes positions de Plevna. Les pertes des Russes furent de 30 officiers et environ 1,000 soldats ; celles des Turcs 1,400 officiers et soldats.

Il me faut ouvrir une parenthèse spéciale pour

## L'Armée de l'Est

Cette armée, la seule qui eût à lutter avec un ennemi trois fois supérieur, était traitée par l'état-major en paria. Tandis que l'on faisait grand bruit et lançait de grands bulletins de victoires à propos des moindres faits et gestes des autres corps d'armée, on faisait silence — ou autant dire — sur tout ce qui se passait du côté du Tzarevitch et du grand duc Wladimir. Il faut pourtant qu'on le sache — et sache bien — que si l'armée russe n'a pas été

jetée dans le Danube après les deux défaites de Plevna, c'est grâce à l'armée de l'Est. C'est à elle seule que revient cet indiscutable honneur. On a pu le voir par les chiffres des forces mises en présence et décrites à la page 131, partout les Russes étaient deux ou trois fois numériquement supérieurs aux Turcs; seules, du côté de Tzarevitch, on les trouve trois fois numériquement inférieures aux Turcs : 40,000 contre Russes 112,000 Turcs.

C'est l'armée du Tzarevitch qui a tenu en échec toute l'armée de Mehemet Ali Pacha et l'a empêchée de s'avancer pour porter secours et s'unir à Osman Pacha. Il y avait pourtant dans l'armée de Mehemet Ali nombre d'officiers étrangers entendus : Baker Pacha, un Anglais; Briskoe Pacha, un Irlandais; — Mehemet Ali Pacha, lui-même, était un Allemand.

C'est à ces stratégistes éprouvés au service de leurs pays que le Tzarevitch et le grand duc Wladimir opposèrent leur stratégie à eux qui se montra incontestablement supérieure en tous points.

Quoique ayant à défendre un terrain immense le Tzarevitch sut, par une sage disposition des troupes, barrer tous les passages et tenir tête à l'armée entière de Mehmet Ali. D'autre part Biela a été fortifiée de façon imprenable.

J'ai suivi, depuis le 15 du mois d'août, l'armée du Tzarevitch et peux dire, en témoin oculaire, que

les batailles livrées par le 12e et 13e corps furent de véritables épopées.

## Le grand duc Wladimir

Le 16 août, les Turcs tentèrent la première bataille offensive contre le 12e corps du grand duc Wladimir. Après une sanglante bataille ils furent repoussés avec des pertes énormes; puis, prenant l'offensive, les Russes poursuivant les Turcs occupèrent Tchervenavoda et Yenitzkioï. Le 21 août, à la bataille entre Yazlar et Kizilar, le baron Kaulbars repoussa l'attaque d'Azim Pacha.

Le 22 et 23 août eurent lieu ces sanglantes batailles de Jaslar où 6,000 Russes luttèrent désespérément contre 14,000 Turcs et repoussèrent six attaques consécutives, arrêtant ainsi le mouvement offensif des Turcs vers l'ouest. Dans ces deux journées de combat les pertes des Russes furent de 12 officiers et 350 hommes, celles des Turcs étaient plus du double.

Le 27 août, à la bataille de Kadikioï, le 46me d'infanterie infligea de grandes pertes à Ahmet Pacha.

Le 30 août, eut lieu la terrible bataille du Kara-

khaskioï où la 13me division lutta contre le gros de l'armée de Mehemet Ali quatre fois en nombre supérieur; elle ne céda la place que pas à pas et en gardant toutes les positions qui devaient empêcher l'armée de Mehemet d'avancer.

C'était le sort de cette armée du Tzarevitch de prouver son inépuisable bravoure en luttant contre des forces toujours supérieures.

Le 31 août, Kaisserli Pacha essaya à nouveau une sortie contre le grand duc Wladimir qui mena le combat avec une telle bravoure que les Turcs durent se replier avec des pertes énormes.

Le 4 septembre, Kaisserli Pacha attaqua de nouveau le grand duc Wladimir avec 17 bataillons, 8 escadrons, et 12 canons : cette fois encore les Turcs durent se retirer.

Enfin, le 5 septembre, eut lieu la sérieuse bataille de Kotchelievo-Ablava où 12,000 Russes luttèrent contre 47,000 Turcs. L'action dura depuis six heures du matin jusqu'à six heures du soir. Cette bataille peut compter comme une des plus brillantes livrées par le Tzarevitch tant par les positions des troupes que par le plan tactique de défense qui fut celui d'un grand général.

Si les Turcs réussissaient à forcer le centre d'Ablava, la route de Biéla leur était ouverte et ils prenaient toute l'armée russe manœuvrant contre Plevna par ses derrières et entre deux feux — du ré-

sultat de cette bataille dépendait tout le sort de l'armée russe.

Ah! combien le Tzarevitch a été ce jour-là à la hauteur de la situation!... l'Empire russe ne le saura jamais assez!... Comme méritant mention dans ces combats, où prit part le 12me division du grand duc Wladimir, il faudrait citer chaque général, chaque officier, tous pour leur héroïque résistance.

Le général Driesen, en faisant placer toutes les troupes disponibles sur une seule ligne et les lançant avec le général Timofeef contre les Turcs pour couvrir la retraite encombrée, a usé d'un de ces stratagèmes de guerre qui doivent prendre place dans l'histoire. Les Turcs n'étaient plus à ce moment qu'à cinquante mètres des batteries russes et, sans cette hardiesse des généraux Driesen et Timofeeff, elles étaient perdues. La bataille s'est terminée tard dans la nuit. Le maintien complet du côté gauche de Lom par l'armée russe et l'arrêt de la marche de l'armée turque furent ses résultats.

Les pertes des Russes s'élevèrent en ce jour à 58 officiers et 1,240 hommes, celles des Turcs à 47 officiers et 1,875 hommes.

Ces nombreuses et héroïques phases de la guerre russo-turque qui furent les véritables causes du non-dégagement de Plevna et les vraies sauvegardes de toute l'armée en péril, l'état-major les laissa dans l'ombre; on n'en parla presque pas.

Combien pourtant cette défense est autrement glorieuse que la bataille qui eut lieu deux jours avant à Lovtcha, où le prince Yemeretinsky et le général Skobeleff, avec 20,000 hommes d'infanterie, 1,500 cavaliers et 98 canons, attaquèrent Rifaat Pacha qui n'avait que 3,540 hommes et 6 canons!

Les bulletins de victoire de cette prise, lancés par l'état-major, remplirent les chroniques du monde entier. La célébrité de Skobeleff prit naissance ce jour-là; c'était fantastique, toujours d'après les bulletins de l'état-major, toutes ces prouesses de bravoure accomplies à la prise de Lovtcha par les généraux Jemeretnesky et Skobeleff et leurs 21,500 hommes.

Sur les 3,500 hommes de Rifaat, Skobeleff et ses troupes en auraient tué environ 4,000, le prince Yemeretinesky 3,750, le général Dombrovsky environ 2,000 et, finalement, le colonel Toutolmine, lors de la retraite des Turcs, en aurait taillé en pièces environ 3,000. Cela fait un total de 12,700 tués et blessés sur 3,500 combattants... C'est un peu trop la multiplication des morts...

La vérité de cette journée est que, s'il y a des défaites qui dans l'histoire des guerres peuvent compter pour des victoires, la défense de Lovtcha par Rifaat pacha peut compter pour une des glorieuses pages à retenir à l'actif des Turcs.

Avec 3,500 hommes Rifaat Pacha tint tête aux

21,500 Russes pendant quatorze heures et put enfin se retirer avec 1,500 hommes et tous ses canons vers Plevna. Sur 3,500 hommes il en a perdu 2,000, ce qui est une preuve de grande et héroïque résistance.

Il faut dire encore que ces 2,000 Turcs étaient tous morts car les régiments de Skobeleff, ne voulant le céder en cruauté aux Turcs de Chipka, ne firent pas de prisonniers et tuèrent tous les soldats turcs qu'ils trouvèrent dans la redoute de Lovtcha.

J'avais quitté le camp du Tzarevitch le 5 septembre au soir et suis arrivé le soir du 7 septembre devant Plevna ; en route j'avais rencontré mon collègue et ami Mac Gahan du *New-York Herald*. Nous fîmes route ensemble vers Plevna auprès du jeune général Skobeleff — il avait trente-deux ans — que nous connaissions tous deux et qui nous avait proposé de suivre les mouvements de ses troupes.

Arrivés au quartier de Skobeleff nous apprîmes qu'un conseil de guerre très important avait été tenu la veille, le 6 septembre, à Gorni Stouden où se trouvait le quartier général de l'état-major et que l'on avait pris la décision de donner un nouvel assaut de Plevna le 10 septembre. Les trois jours nous séparant de cette date devaient être employés à bombarder les positions turques avec toutes les forces, en cherchant le plus possible à se rapprocher

des forts turcs afin de les détruire et en faciliter ainsi l'accès et la prise.

## Les forces en présence à la troisième bataille

Les forces des Russes et Roumains qui devaient participer à cette troisième grande bataille de Plevna étaient composées, pour les Russes, du 4e corps, général Kryloff ; 9e corps, général Krudener ; détachements du prince Imeretinsky et Skobeleff ; plus la 2e brigade de la 3e division d'infanterie, 9e régiment d'infanterie, les Cosaques du Don, colonel Tchernosouboff ; les cosaques du Caucase, colonel Toutolmine ; batteries de siège, colonel Eckstein ; 1 escadron de Terek, 3 bataillons de sapeurs, total : 55,000 infanterie, 6,000 cavaliers et 3.500 artillerie.

Les Roumains étaient : 2e, 3e et 4e division d'infanterie, les colonels Tcherkes, Angelesco Georges et Angelesco Alexandre ; la brigade de Rochiori, colonel Rosnovano ; 3 brigades de Calarachi, les colonels Formak, Slanitcheano et Cretzeano. Total : 25,000 infanterie, 4,000 cavalerie, 1,000 artillerie.

Le total général de ces deux armées opérant contre Osman Pacha, à la troisième bataille de Plevna, se composait donc de 95,000 hommes, 20,000 chevaux et 450 canons.

Osman Pacha avait 30,000 hommes et 65 canons.

L'emplacement des troupes au moment de notre arrivée était : le 9e corps entre Boulgareni-Plevna et Pelichat-Plevna ; le 4e corps dans les environs et sur les hauteurs de Radichevo, le détachement du général prince Imeretinsky près de Toutchenitza, le général Skobeleff en route vers les Montagnes Vertes, les Roumains en face de Grivitza avec des escadrons volants aux alentours de Vrbicza, entre Vrbicza et le Vid.

## Commencement de la 3e bataille

Le bombardement, commencé le matin du 7 septembre et qui dura jusqu'au soir, avait un peu surpris les Turcs sans trop les effaroucher.

Après une demi-heure de bombardement russo-roumain, les Turcs ripostèrent pourtant, mais sans précipitation ; on devinait qu'ils voulaient garder leurs munitions pour une occasion plus utile. Le résultat du bombardement du 7 ne fut pas très

brillant, aucune batterie turque n'ayant été réduite au silence.

Il fut décidé que le lendemain 8 septembre on approcherait les batteries des positions turques, tandis que le général Lachkareff, avec 4,000 cavaliers, pousserait une pointe vers Doubniak et le Vid et le prince Imeretinsky tâcherait de prendre possession des Montagnes Vertes.

## Les Roumains

Le matin du 8 je marchais avec Skobeleff, tandis qu'à l'aile droite les Roumains recevaient le baptême du feu en prenant courageusement possession d'un retranchement turc au-devant de la redoute « Abdoul Kerim », engagement pendant lequel les « Dorobantzi », un régiment dont on se moquait généralement en Roumanie, composé uniquement de paysans, ont montré un courage et une bravoure qu'on ne leur soupçonnait point. Ils ont perdu à cette première attaque 1 officier et 170 hommes...

Ici une parenthèse pour dépeindre les Roumains, non comme nous les montrent les livres d'école, mais tels que je les ai étudiés de près chez eux et tels que je les ai vus à l'œuvre.

On peut dire sans erreur qu'il y a en Roumanie deux races distinctes, disparates même, qui n'ont entre elles absolument rien de commun : la première composée de descendants d'anciens déportés politiques et autres du grand empire de Rome ainsi que de légionnaires de Trajan et de guerriers daces ; la seconde, de descendants des Phanariotes, Grecs et autres races du Levant. Jusqu'à la fin du XVI^e^ siècle ce fut la première race qui domina ; elle avait produit de grands héros tels que Étienne le Grand, Michel le Brave, etc... Mais, à partir du XVII^e^ siècle, le pouvoir passa aux mains des Phanariotes qui détinrent la population rurale dans une sorte d'esclavage.

C'est avec les princes régnants Brancovano, Ghika, etc., que commença la réaction, et la suprématie revint aux descendants des Romains et Daces.

Un des derniers princes régnants, Couza, prédécesseur du roi actuel, sonna le réveil national en avantageant les classes bourgeoises et rurales (il était lui-même issu de petite famille campagnarde). Il favorisa de son mieux la fusion du citadin avec le paysan. Son successeur, le prince Charles (actuellement roi de Roumanie), homme remarquable, aussi bon soldat que diplomate habile, a su faire de ce peuple, presque inconnu avant la guerre, un des plus gros facteurs de la question d'Orient.

Or, dès les premiers coups de fusil, l'armée des Roumains s'est montrée telle que je l'avais soupçonnée, sentie...

Les « courcani », composés presque exclusivement de paysans, se sont révélés du coup débordant de leur feu de Romain et de sang du Dace, dont ils portent encore aujourd'hui partie du costume. Le citadin qui les raillait demeura stupéfait de cette résurrecion.

Dans les rangs des autres régiments, ce fut toujours aux descendants de la première race que revinrent les grands faits de bravoure.

L'esclave séculaire avait relevé la tête et secouant sa crinière faisait ressortir l'encolure de l'ancienne Rome!

On peut hardiment affirmer que tous ceux qui ont fait bravement leur devoir dans l'armée roumaine étaient de souche romaine et dace et non phanariote.

## Bataille du 8 septembre sur la Rijaïa Gora et le mont Vert

Depuis le matin je marchais avec mon camarade Mac Gohan dans les rangs du général Sko-

beleff; l'avant-midi se dépensa à disposer les canons et cela sous le feu des redoutes turques qui ne nous épargnaient pas. Sur les ordres de Skobeleff, le 3e bataillon et une compagnie de chasseurs du régiment Estland occupa le village de Brestovac. Cette occupation fut exécutée en traversant une plaine sans aucun abri contre la fusillade des Turcs établis à la Rijaïa Gora.

— Si vous voulez voir de plus près, venez par ici, messieurs, nous dit Skobeleff en soulignant son invitation d'un gracieux sourire. Et il nous conduisit sous le tir des Turcs.

Peut-être croyait-il voir en nous des hommes n'ayant jamais été au feu ; aussi lorsque, entendant siffler une balle à ses oreilles, Mac-Gahan détourna la tête, Skobeleff lui dit :

— Ne saluez donc pas !

Au même moment une balle passa à gauche de la tête de Skobeleff qui se retourna instinctivement.

— Inutile de saluer, mon général, lui dis-je à mon tour, elle est passée.

Il se mit à rire franchement, nous suivîmes son exemple et le porte-fanion qui se trouvait derrière nous rit à son tour sans comprendre un mot.

Mais il y avait là, ne comprenant certainement pas, un pauvre blessé étendu sur le sol qui ouvrit tout grands ses yeux à nous voir rire de si bon cœur, tandis que lui souffrait silencieusement...

Et lorsque Skobeleff nous dit : « Il est près de midi ; si vous voulez, nous irons prendre quelque chose », je lui répondis :

« Parfaitement. Je prendrai ce que vous voudrez tout à l'heure, mais en attendant je vais prendre le bras de ce blessé pour le conduire à un chariot d'ambulances. »

Revenant sur nos pas en devisant, je ne pus m'empêcher d'exprimer tout haut mon admiration pour le capitaine Kouropatkine, chef d'état-major de Skobeleff. C'était merveille de voir le sang-froid avec lequel il faisait exécuter les ordres sous le feu de l'ennemi et le courage avec lequel il menait toujours les troupes de front — car on se battait ferme pendant tout ce temps autour de la Rijaïa Gora et la première crête du mont Vert.

Il était trois heures lorsque Skobeleff donna l'ordre au colonel Elchanovsky d'attaquer la seconde crête du mont Vert avec le régiment de Kalouga qu'il fallut appeler. Au bout d'une heure le régiment fut en marche ; il passa à quatre heures devant Skobeleff qui se tenait du côté nord de la descente de la Rijaïa Gora.

Skobeleff faisait des remarques à chaque officier passant devant lui : critiques, observations, encouragements... Enfin les bataillons de Kalouga traversent la plaine entre la Rijaïa Gora et la première

crête du mont Vert, puis cette première crête et s'élancèrent sur la seconde.

Je me trouvais sur la hauteur de la Rijaïa Gora. J'ai assisté là à l'un des plus inutiles et plus terribles massacres d'hommes. Sans aucune cohésion, sans aucune règle de commandement, sans aucun ordre, je vis le 1er bataillon de Kalouga tomber dans un des plus primitifs pièges de guerre. Les Turcs feignirent une retraite précipitée; aussitôt le bataillon de Kalouga de les poursuivre sans en avoir reçu l'ordre avec des cris de hourrah!

Au bas de la seconde crête et en amont de la troisième, ils donnèrent dans l'embuscade des Turcs cachés derrière des retranchements; les assaillants tombèrent comme des mouches sous le feu des Turcs.

Skobeleff arrivant sur les hauteurs de la seconde crête pour donner des ordres ne trouva plus un seul soldat de tout le bataillon : ils étaient tous tombés dans le piège tendu par l'ennemi; on souna la retraite, mais très peu de soldats revinrent.

La réserve avança avec des renforts assez sérieux, mais les Turcs prirent à leur tour l'offensive et les rejetèrent. Skobeleff fit avancer toutes les troupes disponibles, et parvint à arrêter le mouvement en avant des Turcs. Les troupes ennemies se trouvaient à ce moment à une distance de tout au

plus cinquante mètres les unes des autres.

Tout comme l'on n'avait pu savoir qui, tout à l'heure, avait donné l'ordre d'avancer, on ne sut qui, en ce moment, venait de donner l'ordre de retraite.

Tant est-il que les bataillons de Skobeleff commencèrent à se retirer vers la route de Plevna, Lovtcha et cela en mauvais ordre.

La journée se termina par une défaite complète. Les pertes étaient immenses eu égard au nombre des troupes engagées, environ 1,000 morts et blessés du côté russe, représentant environ le tiers du contingent des combattants, réparti entre tous; mais, en les classant d'après les régiments, les cosaques, l'artillerie et le régiment d'Estland ne perdirent tous ensemble que 280 hommes, tandis que le régiment de Kalouga, à lui tout seul, plus de 700 hommes, soit plus de 60 pour 100 de son effectif.

La seconde crête de la montagne Verte fut évacuée et on se retira en se fortifiant à la première; grand nombre de blessés ne purent être ramenés aux ambulances; ils furent laissés sur la seconde et la troisième crêtes, bien que l'on passât une bonne partie de la nuit à chercher et ramasser morts et blessés.

Au centre, la journée du 8 se passa en bombardements réciproques, plusieurs canons russes

furent démontés, il y eut environ 197 blessés et morts parmi les artilleurs et les troupes postées en réserve.

Ainssi se termina la journée du 8 septembre devant Plevna.

## Le 9 septembre devant Plevna

Primitivement fixé à cette date l'assaut général de Plevna dut être reculé à la constation que le bombardement ne l'avait pas encore suffisamment préparé; aussi la journée se passa-t-elle en bombardements sur toute la ligne avec quelques engagements du côté Skobeleff. Les Turcs firent deux sorties de Plevna et attaquèrent les troupes russes les acculant contre les murs de Brestovac, mais, grâce au capitaine Kouropatkine et à ses ordres, les Turcs furent repoussés avec pertes. Du côté du centre on se borna à nouveau au simple bombardement. Du côté des Roumains trois bataillons voulurent s'avancer pour attaquer la redoute Abdoul-Kerim mais, reçus par un feu violent, ils renoncèrent à la tentative. Du côté du général Lachkareff, les Turcs s'avancèrent vers Metropolia; un engagement s'ensuivit avec la cavalerie

russo-roumaine ; il y eut pertes insignifiantes et, des deux côtés, les troupes gardèrent leurs positions.

## Le 10 septembre devant Plevna

On se rendit compte enfin, le 9 au soir, que ces escarmouches et bombardements se soldaient en pures pertes, les Turcs réparant la nuit les dégâts de la journée. On continua tout de même à bombarder les forts turcs pendant la journée du 10 ; le résultat était plutôt fâcheux du côté russo-roumain — à l'aile droite, presque toute la 9e batterie roumaine fut démontée par les obus ennemis.

Au centre, le bombardement du 10 était mené avec très grande vigueur surtout sur la redoute que l'on se proposait d'attaquer. A l'aile gauche, côté Skobeleff, nouvel ordre d'avancer. — Décidément j'avais de la chance car les seules batailles sérieuses qui furent livrées du 8 au 11 septembre eurent lieu du côté où je me trouvais — Skobeleff attaqua la seconde crête. Pendant cette journée du 10 septembre, ce fut encore ce petit homme de Kouropatkine qui m'étonna. La bataille dura toute la journée car les Russes étaient à leur tour attaqués par Émin Pacha. On se battit de part et d'autre

avec beaucoup d'entrain et le capitaine Kouropatkine avait l'air de diriger tout cela avec une telle précision que j'oubliais même la bravoure de Skobeleff en le regardant manœuvrer.

La bravoure de Skobeleff!... c'est tout ce que j'ai retenu de lui, car il était brave, très brave, mais quel égoïste!... Et avec cela, quel tueur d'hommes!... Il savait entraîner le soldat, il savait lui parler, il savait le conduire au feu... mais tout cela ne rachète pas le mépris de l'existence des êtres à lui confiés : pour le moindre succès extérieur et très souvent momentané et sans espoir d'aucun résultat ultérieur il n'hésitait pas à sacrifier des centaines d'existences. Il y avait encore une autre critique sur Skobeleff à faire et celle-là bien plus grave et qui amena entre nous un colloque assez vif... Je la raconterai en son lieu et place.

Donc la journée du 10 se termina de notre côté par l'occupation de la seconde crête de la montagne Verte ; on ne put arriver à attaquer la troisième comme le désirait le général Zotov.

Le soir du 10 se tint le grand conseil où l'on décida d'attaquer Plevna le lendemain 11 novembre. L'emplacement pour l'Empereur et tout l'état-major ayant été choisi sur la montagne dénommée « montagne grand-duc », le généralissime, qui me connaissait bien, m'autorisa de m'y rendre et de là je suivis la troisième bataille de Plevna.

## Troisième bataille de Plevna

Les dispositions pour cette troisième et grande bataille de Plevna étaient d'attaquer la ville par le nord et l'est. Du côté nord l'assaut serait donné sur les redoutes Omarbey, Redjy-Bey et Abdoul-Bey ; du côté est sur les redoutes 1 et 2 de Grivitza. L'ordre de l'attaque était bombardement général commencé au point du jour et continuant jusqu'à neuf heures ; arrêt de neuf à onze, à onze heures reprise du bombardement jusqu'à une heure de l'après-midi ; nouvel arrêt jusqu'à deux heures et demie ; à deux heures et demie reprise du bombardement et, à trois heures précises, attaque et assaut général. (Voir les forces et l'emplacement des troupes au commencement de la bataille, page 141).

Était-ce encore un pressentiment? je ne sais... mais ce jour-là encore il faisait le même vilain temps pluvieux et brumeux de la seconde bataille, notre humeur était de même triste et soucieuse... L'empereur Alexandre II était arrivé à dix heures sur la « montagne grand-duc ». Un *Te Deum* fut chanté au milieu des combattants : c'était le jour de fête de

l'Empereur, peut-être était-ce là la raison qui avait fait qu'on avait choisi ce jour pour la prise de Plevna ; le grand duc pensait lui offrir les clefs de la ville dans la soirée.

Le bombardement durait depuis le matin lorsque, à la grande surprise de tous, Skobeleff commença l'attaque pour son compte sans attendre l'heure prescrite. Quelles étaient les raisons qui poussèrent Skobeleff à faire cette diversion à l'ordre général? on n'a jamais pu les préciser de façon difinitive... Skobeleff prétend qu'il avait envoyé une ordonnance auprès du général Zotoff pour lui dire que pour pouvoir attaquer, en même temps que les autres divisions, Plevna il fallait qu'il fût en possession de la troisième crête du Mont-Vert avant trois heures: cela était peut-être plausible... La bataille fut donc engagée dès dix heures du matin.

## Bataille à l'aile gauche côté Skobeleff

L'attaque de la troisième crête fut menée avec une telle fougue que les troupes la dépassèrent sans s'arrêter, refoulèrent les Turcs absolument surpris et pénétrèrent dans les redoutes « Abdoul Bey ». Cette hardiesse leur coûta cher, le lion était

réveillé. Les Turcs prirent position en face des Russes envahissants et se jetèrent sur eux avec des cris d'Allah! En un clin d'œil les Russes étaient hors de la redoute et repoussés avec des pertes très grandes.

Les lignes russes commençaient à se détendre; on demandait des cartouches que les soldats allèrent chercher en arrière et apportèrent dans leurs pans de capotes. Skobeleff comprit que le moment était critique; il amassa ses troupes, y compris les renforts arrivés, et les jeta contre les forces turques commandées par Emin Pacha.

Pour faciliter cette offensive de Skobeleff le général Leontieff sacrifia plusieurs hommes en essayant de donner le change par une attaque sur le village de Krishine afin d'attirer sur lui le feu des batteries turques manœuvrant contre Skobeleff.

Emin Pacha tomba grièvement blessé et ses troupes commencèrent à fuir — la troisième crête était occupée par Skobeleff — Il était quatre heures de l'après-midi lorsque Skobeleff lança ses troupes sur la redoute « Abdoul Bey »; les bataillons descendirent la Montagne Verte pour remonter vers la redoute, mais le feu des Turcs était tellement meurtrier que les assaillants s'arrêtèrent et cherchèrent à s'abriter; le feu des Turcs devenait de plus en plus fort et toutes les réserves de Skobeleff étant déjà engagées; malgré les efforts des

officiers les troupes ne purent plus avancer; alors Skobeleff fit un de ces coups qui ont contribué à établir sa renommée : poussant le cri de En avant! il paya de sa personne et s'élança à cheval sur la redoute...

Alors les troupes, électrisées par l'exemple de leur général, le suivirent, le dépassèrent et prirent la redoute d'Abdoul-Bey d'assaut; les Turcs s'enfuirent du côté de Plevna et des autres redoutes; Skobeleff retourna sur la troisième crête de la Montagne Verte.

La redoute « Abdoul-Bey », occupée par les Russes, continua à s'emplir de soldats de toutes armes; bientôt il y en eut trop et les obus turcs, venant des autres redoutes, commencèrent à pleuvoir comme grêle décimant les occupants.

Un officier arriva en courant pour annoncer au général Skobeleff que les Turcs s'avançaient en masse afin de reprendre la redoute; Skobeleff ne se trouvant pas là, c'est le capitaine Kouropatkine qui prit le commandement. — Il avait vite compris que laisser les Turcs arriver jusqu'à la redoute c'était la perdre car l'entassement des occupants rendait tout mouvement inexécutable; il fit appel aux hommes de bonne volonté pour aller au-devant des Turcs. 150 hommes se présentèrent et avec cette compagnie le capitaine Kouropatkine se jeta bravement contre les bataillons turcs qui n'étaient

plus à ce moment qu'à 80 mètres de la redoute.

Pour donner idée de la bravoure de cette poignée d'hommes, disons que sur les 150 hommes, trente tout au plus sont revenus, les autres étaient tous tombés en combattant — mais le but était atteint: les Turcs étaient refoulés.

Les bataillons du prince Imeretisnky arrivèrent sur les lieux avec des compagnies commandées par le colonel Mochzevoy et l'assaut fut donné à la redoute « Redj Bey » qui tomba vers six heures entre les mains des Russes.

Et la lutte continua tard dans la nuit.

Malgré l'occupation des deux redoutes les troupes russes se trouvaient en posture critique, entourés des Turcs qu'elles étaient de tous côtés; les blessés arrivaient par centaines se traînant péniblement car Skobeleff, voulant toujours disposer de toutes ses troupes suivant sa coutume, refusa impitoyablement à ses soldats de porter secours à leurs camarades. D'aucuns approuvent cette cruauté; moi, qui ai vu beaucoup de choses en 1870-71, je la réprouve de toutes mes forces... Tel j'avais jugé l'homme dès la première entrevue, tel il s'est montré à ce moment.

« Comme des chiens! on nous laisse mourir comme des chiens! » criaient les malheureux blessés — et des jurons s'entremêlaient à leurs gémissements.

## Bataille à l'aile droite : le général Tchernat

C'est le général Tchernat, ministre de la Guerre de Roumanie, qui était chargé du commandement supérieur de l'aile droite dans la troisième bataille de Plevna.

Après le bombardement de la redoute Grivitza n° I depuis six heures du matin, l'assaut fut ordonné, conformément aux instructions, à trois heures de l'après-midi. La première attaque fut exécutée par la seule 4e division roumaine sans aucun autre secours.

Malgré l'entrain, le courage et la bravoure des assaillants, les Turcs les repoussèrent avec des déchets énormes et, après deux heures de combat, la 4e division roumaine battit en retraite ayant perdu plus de 500 hommes.

A trois heures aussi attaqua la 3e division roumaine, mais par une erreur — que j'ai signalée dès la 2e bataille de Plevna — généralement on croyait qu'il n'y avait qu'une seule redoute de Grivitza, tandis qu'il y en avait deux ; de sorte que l'attaque de la 3e division, venant de Boukova, se porta sur la redoute Grivitza n° II, tandis que

l'attaque de la 4e division se dirigeait contre Grivitza n° I.

L'assaut, conduit par le colonel Ipatesco, a été mené avec le même courage et la même bravoure que celui de la 4e division, mais il se brisa contre la résistance des Turcs et l'on dut se retirer à son tour avec des pertes presque aussi fortes que celles de la 4e division.

Il était cinq heures et demie lorsque arriva le général Radionoff avec la 1re brigade de la 3e division russe, les 17e et 18e régiments — ce fameux 18e que j'avais vu lutter à Nicopoli. Je ne sais pourquoi, je renaissais à la confiance, j'étais sûr que ces sacrés 18e et 17e ne retourneraient pas bredrouilles. Ah oui... ils ne retournèrent pas bredouilles, ce fut tout comme à Nicopoli : Hourah ! hourah ! et en avant ! en avant ! on sauta sur les retranchements et on fonça sur les Turcs...

Le général Radianoff ayant joint les divisions roumaines aux divisions Russes voilà Russes et Roumains donnant fraternellement et bravement ce fameux assaut de Grivitza ! — On ne reculait plus. On grimpa sur les retranchements et l'on avança aux cris de hourah !

A six heures et demie, la redoute n° I était prise. C'est un sous-lieutenant roumain, qui planta le drapeau sur la redoute en l'escaladant un des premiers.

Il est vrai qu'on s'aperçut vite que cela n'avançait pas à grand'chose car il y avait la redoute Grivitza n° II qui la dominait et, quant à l'espoir de tenir la clef de Plevna, il fallait en déchanter, on n'était pas plus avancé sur ce point que la veille de la bataille.

## Bataille au centre : les généraux Krudener et Kryloff

Au centre également le bombardement commença dès l'aube, mais ici aussi on n'attendit pas l'heure indiquée pour commencer l'attaque. Le colonel Tikmenieff, croyant voir un mouvement offensif des Turcs, ordonna à quatre régiments de « Ouglitch' » de couvrir les batteries.

Ce mouvement fut suivi par le 1er bataillon qui entraîna les deux autres et voilà les trois bataillons se lançant en avant suivis par trois compagnies de tireurs de Kazan. Le commandant du 117e qui tenait avec son régiment la réserve du régiment d'Ouglitch dut s'avancer à son tour.

Les Turcs, commandés par Tahir Pacha, les attendaient avec grand calme et les reçurent par des salves qui décimèrent les assaillants. Le géné-

ral Chnitnikoff entendant le feu accourut pour arrêter les troupes, mais il était trop tard, la bataille était engagée et, après une heure de lutte acharnée, les Russes durent se replier avec des pertes très sérieuses.

A partir de ce moment, il n'y avait plus moyen d'arrêter le combat et, tour à tour, on engagea le 64e et le 118e, le 124e et le 20e régiments.

L'air était saturé de poudre; on n'entendit plus à partir de ce moment que des cris répétés de hourah!... Allah!... Des hommes se lançaient en avant, d'autres reculaient; des bataillons entiers disparaissaient dans des nuées de fumée sentant le sang... Il n'en revenait que de petites fractions de quelques hommes.

Le 118e régiment était arrivé subissant des pertes énormes jusqu'à la redoute « Omar », mais à ce moment Osman fit avancer contre les assaillants le colonel Tevfik Bey avec le bataillon des Redifs de Silistria et le 3e bataillon du régiment Omar Bey.

Le spectacle à ce moment fut effrayant.

Le bataillon de Silistria était réputé le plus terrible et le plus héroïque des troupes d'Osman; ils étaient surnommés « Kassab » ce qui veut dire: « tueurs d'hommes ». Ces terribles tueurs d'hommes se jetèrent sur les Russes qui ne voulurent pas céder une parcelle du terrain conquis et,

alors, on ne vit plus dans l'air que des yatagans étinceler, des crosses se lever, et des hommes tomber par centaines, par centaines... C'était une angoissante mêlée; les tueurs d'hommes s'avançaient de partout, semant partout la mort! la mort!... L'horrible spectacle! les Russes s'avancèrent à nouveau toujours criant : Hourah! mais que ce soit le 124e, ou le 20e, ou le 118e, chaque régiment recula après avoir payé un tribut immense de vies humaines à ce champ de carnage.

A l'entrée de la nuit, la bataille était terminée de ce côté.

## Bataille du 12 septembre

Osman Pacha, se souciant peu de la redoute de Grivitza, décida de reprendre à Skobeleff les redoutes conquises la veille et lança ses forces de ce côté; la lutte fut acharnée, cinq assauts des Turcs se virent repoussés avec grandes pertes; mais vers le soir, les troupes russes ne purent plus tenir — Il y avait quatre jours qu'elles combattaient sans cesse, c'était au-dessus des forces humaines; les troupes ne purent plus répondre aux encouragements de leurs chefs et les Turcs reprirent tour

à tour la redoute Abdoul Redj bey et la troisième crête.

C'est ainsi que se termina la fameuse troisième bataille de Plevna — et le plus grand revers de l'armée russe depuis le commencement de la campagne.

Les pertes, pendant cette bataille, furent terrifiantes : les Russes perdirent 400 officiers et 12,860 hommes ; les Roumains, 60 officiers et 2,700 hommes ; soit, un total pour les deux armées d'environ 16,000 morts et blessés. — Skobeleff, à lui tout seul, perdit environ 6,000 hommes.

Quant aux pertes des Turcs on les évaluait à environ 4,000, d'autres disent 5,000 hommes.

Les braves bataillons des 17e et 18e qui, avec les troupes roumaines, donnèrent l'assaut de Grivitza perdirent 30 officiers et 1,040 hommes.

Le général Sotoff demanda à Osman Pacha un armistice de quelques jours afin de pouvoir ramasser les blessés et enterrer les morts, Osman répondit qu'il était au désespoir de ne pouvoir accéder à ce désir, les blessés et morts se trouvant au milieu des positions turques qu'il ne pouvait laisser voir aux troupes russes. On ne put donc rien faire.

Le champ entier était couvert de milliers de blessés, qui gémissaient à fendre l'âme. Le jour cela allait encore, car la fusillade continuant des deux côtés dominait les plaintes, mais la nuit cela deve-

nait lu gubre, lamentable et au point que le général Zotoff donna l'ordre de tirer le canon à blanc afin que les troupes n'entendissent pas les cris des blessés.

Je me trouvais, vers le soir du 12 septembre, avec Mac-Gahan, entre le mont « Grand Duc » et Sgalevitche. Nous causions avec un officier russe, lorsque je vis s'avancer vers nous un tout jeune homme portant au bras l'insigne de la croix rouge. Je le reconnus, c'était le petit héros de Nicopoli, Raoul Gunsbourg. Il était en loques — nous aussi d'ailleurs et tout le monde — mais lui, dans quel état! hâve... blême... se traînant à peine, le corps maigre, et, sur les joues, cette rougeur inquiétante que donnent les fièvres qui minent intérieurement. Il parla faiblement, d'une voix entrecoupée par la difficulté de la respiration essoufflée...

« Vous êtes des Français, messieurs? nous dit-il en s'adressant à moi; de loin je vous ai entendu parler et je suis venu à vous... m'étant dit que vous étiez des compatriotes.

— Mais oui, jeune homme! répondis-je, et qu'y a-t-il pour votre service?

— Ah voilà! fit-il d'une voix hésitante. Voilà! j'aurais besoin d'un service... un très grand service... J'ai besoin d'argent... je n'en ai plus... Alors je voulais... je désirerais... non, je vous prierais... de m'acheter ma montre. »

Et il sortit de sa poche une montre de nickel, un de ces oignons qui se vendent cent sous tout neufs et pour lesquels les marchands de bric-à-brac ne donnent même pas un franc. Je regardai Mac-Gahan qui, de son côté, me jeta un coup d'œil; nous nous comprîmes...

— La merveille de montre! m'écriai-je.

— Et quel ressort! surenchérit Mac-Gahan...

— Elle vaut au moins cent francs! dis-je.

— Si monsieur me la donne pour cinquante, je la prends! dit Mac-Gahan.

— Moi je la prends pour soixante et je fais une bonne affaire! répliquai-je, et je tendis les trois louis au petit Raoul.

Il nous regarda de ses grands yeux noirs qui se remplirent de larmes, ses joues se colorèrent encore plus de cette rougeur fatale et, nous regardant un instant, il nous dit en appuyant sur chaque mot :

— Je vous ai compris, messieurs!... c'est bien... c'est très bien ce que vous faites là... et je vous remercie... beaucoup... beaucoup... »

Il prit les soixante francs et s'éloigna lentement. Nous le regardions s'en aller lorsque l'officier russe qui était avec nous me tendit un louis en disant :

« Voulez-vous me permettre de vous rembourser ma part? Il est très pauvre le petit Guns-

bourg, mais il est fier jusqu'à l'orgueil. Il est vrai qu'il y a de quoi car c'est un véritable héros; alors, vous comprenez? avec la meilleure volonté du monde nous ne pouvons l'aider puisqu'il ne veut pas. »

Fantaisie me prit de suivre le petit Raoul, Mac Gahan se mit de la partie et nous voilà lui emboîtant le pas sans qu'il s'en aperçoive.

Il était environ huit heures du soir. Nous le vîmes s'arrêter et marchander à un Bulgare un petit tonneau d'eau-de-vie qu'il finit par acheter pour les soixante francs que nous lui avions donnés et, portant d'une main le petit tonneau et de l'autre une pharmacie ambulante, il se dirigea du côté de la vallée.

Nous le rejoignîmes à ce moment.

— Où allez-vous? lui demandâmes-nous inquiets.

— A la vallée des pleurs! nous répondit-il tristement.

— La vallée des pleurs? fis-je étonné.

— Ah! vous ne savez pas? dit-il en déposant à terre le tonneau et la boîte de pharmacie. Eh bien! je vais vous dire, car voyez-vous, messieurs, malgré que je trouve indiscret de votre part de m'avoir suivi, je ne suis tout de même pas fâché que vous sachiez n'avoir pas avoir eu affaire à un mendiant car de votre argent je n'ai que faire!

Et, ce disant, il nous lança un regard plein de fierté orgueilleuse mais se calma aussitôt : cette seule apostrophe avait épuisé ses poumons ; il continua d'une voix épuisée hachée de sanglots étouffés... Comme en une mélopée il disait :

« Là-bas... là-bas... au-devant de nous... c'est la vallée des pleurs... je l'ai intitulée comme cela... parce que des milliers d'êtres humains, des pauvres blessés pleurent et désespèrent de tout... On ne peut les approcher de jour car les Turcs tirent sur vous... On doit venir demain avec des brancards de Bogot et alors, conduits par moi qui connais les endroits où ils se trouvent, nous profiterons de la nuit noire pour en ramasser tant que l'on pourra, mais en attendant... il faut les soutenir, afin qu'ils puissent supporter leurs souffrances. Alors je me promène toute la nuit avec de l'eau-de-vie et des médicaments au milieu d'eux et leur donne un verre qui les réconforte... Les médicaments, je les prends à l'ambulance, mais l'eau-de-vie il faut l'acheter et c'est l'eau-de-vie qui les soutient le plus. J'avais dépensé hier mon dernier centime en eau-dé-vie; aujourd'hui je n'avais plus rien. Comme il me fallait encore de l'eau-de-vie pour cette nuit, j'ai eu l'idée de vous vendre ma montre, vous me l'avez achetée généreusement, je vous remercie, et maintenant aidez-moi à porter mon fardeau jusqu'aux avant-postes car je me

sens très faible. A partir de là je le traînerai moi-même. »

Nous l'accompagnâmes sans mot dire... puis il se perdit dans la nuit...

Nous étions, Mac Gahan et moi, profondément émus et ne voulûmes pas nous coucher avant le retour du petit. Chaque coup de feu que nous entendions nous faisait tressaillir.

Nous attendîmes anxieusement... Ce ne fut que vers une heure du matin qu'il revint se traînant péniblement, nous lui serrâmes la main et nous retirâmes.

Le lendemain, jour du 13, nous le vîmes occupé toute la journée à préparer des brancards avec les hommes d'ambulance qui arrivèrent de Bogot; il organisa le convoi avec une fiévreuse activité et le soir, vers neuf heures, il s'enfonça dans la vallée, suivi de son équipe.

Nous dormîmes peu. A quatre heures nous étions debout et nous allâmes vers l'endroit par où devaient revenir les brancards. Il y avait déjà une longue file de blessés transportés. Vers cinq heures, au moment où le jour du 14 septembre venait de poindre, arriva le dernier transport et, derrière lui, le petit Raoul rayonnant de joie. Il comptait environ 130 blessés de sauvés et, ce qu'il y avait de curieux, c'est que sur les 130 blessés il n'y avait que 96 Russes : les autres étaient des Turcs,

mais des hommes aussi et des braves, la pitié sait faire l'égalité dans la souffrance.

« C'est ma moisson », nous dit fièrement le petit Gunsbourg... Mais ses forces étaient à bout et il tomba doucement, comme une feuille.

Je me précipitai vers lui et avec Mac Gahan nous le soulevâmes et le fîmes porter à son tour sur un brancard.

Nous l'installâmes alors de notre mieux et, lui ayant fait absorber une goutte de cognac, il revint à lui, et se remit peu à peu. Vers neuf heures du matin il s'endormit.

Le grand duc Nicolas, entouré de généraux, Nepokoititzky, Zotoff, Krudener, Skobeleff, etc., se trouvait à ce moment sur la montagne « Grand duc ».

Mac-Gahan alla trouver Skobeleff et lui raconta ce qui venait de se passer; le grand duc Nicolas, l'ayant appris à son tour, voulut, dans cette bonté d'âme qui caractérise la famille impériale russe, voir de près le petit Gunsbourg. Un moment plus tard, alors que je me trouvais encore près du grabat sur lequel nous avions étendu le petit, arriva le grand duc Nicolas suivi du général Skobeleff et d'un autre officier supérieur conduits par Mac-Gahan.

Ils contemplèrent silencieusement le petit Raoul, puis, inquiet, le grand duc s'écria vivement :

— Il n'est pas blessé, au moins?

— Non, monseigneur, répondis-je, il est épuisé de fatigue seulement.

— Krabri Maltchik! (héroïque enfant), dit alors le grand duc en se tournant vers les généraux.

— Maladietz Frantzous! (brave Français), riposta Skobeleff.

Après nous avoir recommandé les plus grands soins, le grand duc s'éloigna suivi de Skobeleff et de l'autre général.

Ceux-ci, en s'en allant, portèrent gravement la main à leur casquette et saluèrent noblement l'enfant endormi, l'enfant au corps frêle et grelottant de fièvre. . . . . .

. . . . . .

## Après la 3e bataille de Plevna

Un grand conseil de guerre fut tenu sous la présidence de l'Empereur à Poradim auquel prirent part le grand duc Nicolas, le Tzarevitch, le prince Charles de Roumanie, le ministre de la guerre Milioutine, le chef d'état-major général Nepokoïtsitsky, le chef de l'artillerie général Massalsky, les généraux Sotoff et Levitzky.

Deux opinions se firent jour :

La première, celle du grand duc Nicolas : ne laisser devant Plevna qu'un corps d'observation en défensive, de même sur le Yantra et, aussitôt la garde arrivée, recommencer sur une grande échelle la marche en avant déjà essayée par Gourko par Tirnova, Chipka et la vallée de Toundja. Ce plan fut approuvé par les généraux Nepokoïtsitsky et Massalsky.

La seconde opinion — celle de l'Empereur, le Tzarevitch et le prince Charles — était qu'après l'échec on ne pouvait songer à une retraite qui eût laissé une tache sur le drapeau russe, que, au contraire, il fallait se servir de la garde pour cerner complètement Plevna, entourer Osman d'un cercle de fer et le forcer par la famine à se rendre. Les généraux Milioutine et Levitzky se joignirent à ce plan ; il fut adopté.

Le lendemain, 14 septembre, le grand duc Nicolas se rendit sur la montagne « Grand duc ». Un second conseil y fut tenu entre le grand duc Nicolas, le prince Charles de Roumanie et les généraux opérant devant l'ennemi : Nepokoïtsitsky, Sotoff, Krudener, Pomeranzoff, Imeretinsky, Skobeleff, Tchernat.

Il y fut décidé qu'on chercherait à cerner Plevna de toutes parts et qu'on ne livrerait plus aucun assaut jusqu'à l'arrivée de la garde. — Le général

Tchernat demanda et obtint pour l'armée roumaine l'autorisation de donner l'assaut et prendre la redoute Grivitza n° II attendu que, tant que cette redoute se trouverait entre les mains des Turcs, les Roumains occupant la redoute Grivitza n° I seraient toujours exposés au feu ennemi.

## Attaque de Grivitza n° II par les Roumains

Elle eut lieu le 18 septembre; le 9e corps russe, pour détourner l'attention des Turcs, fit une démonstration du côté de la redoute Hairy Bey et, vers une heure de l'après-midi, le colonel roumain Sachelarie donna le signal de l'assaut. Le 2e bataillon du 15e Dorobantzi se lança avec grand entrain et refoula les Turcs des premiers retranchements; mais, arrivé près de la redoute, il dut s'arrêter devant le feu violent des Turcs et reculer. Le 2e bataillon du 9e Dorobantzi venu à son secours n'eut pas plus de succès. Le colonel Sachelarie fit encore deux assauts avec les troupes des 1er et 7e régiments, mais malgré leur bravoure, car ils se battaient merveilleusement, ils furent repoussés avec grandes pertes.

Le prince Charles assistait au combat; voyant

l'inutilité des assauts et l'impossibilité de vaincre la résistance des Turcs il fit battre en retraite. Les pertes des Roumains étaient de 12 officiers et environ 500 hommes.

## Arrivée de la Garde et du général Totleben

La garde impériale commença à arriver sur le champ de bataille à partir du 17 septembre.

Le général Totleben, celui de Crimée qui fit à Sébastopol cette résistance héroïque que nous connaissons tous en France et admirons sans réserve, était appelé à l'honneur de prendre le commandement effectif du siège de Plevna. Il arriva le 29 septembre et, le 30, eut lieu un grand conseil de guerre.

Totleben se rangea de l'avis de l'Empereur et à partir de ce moment il fut décidé de prendre toutes les redoutes et retranchements des côtés ouest, nord, et sud-ouest enfin que Osman Pacha ne pût recevoir aucun secours du dehors.

Mais il ne s'en alla pas aussi vite qu'on l'espérait. Deux attaques, livrées par les colonels comte Stackelberg et Toutolmine, les 20 et 21 septembre, avaient déjà été repoussés à Telech. Une bataille,

livrée par les généraux Kryloff et Lochkareff autour de Doubniak, n'eut pas plus de succès et, au contraire, ce furent les Turcs qui parvinrent à établir de fortes redoutes du côté de Doubniak et Telech.

## A Gorni Stouden

Le quartier général de l'Empereur et du grand duc Nicolas fut fixé à Gorni Stouden. Il n'y avait pas à se tromper deux camps existaient à l'état-major et l'on sentait une certaine tension entre eux.

Le grand duc Nicolas et son entourage prétendaient que la présence de l'Empereur entravait les opérations et immobilisait un grand nombre de troupes.

Je ne fus pas à même de contrôler ces faits, d'ordre quelque peu intime, mais ce que je puis affirmer en témoin oculaire est que la présence de l'Empereur était de toute nécessité pour soutenir le moral des troupes qui, à ce moment, était très abattu; si l'on avait fait voter ces troupes pour la continuation ou l'arrêt de la lutte 90 pour 100 auraient voté contre la continuation. C'était la

présence de l'empereur Alexandre II, cette figure douce et bienveillante, qui maintenait tous les courages.

L'Empereur avait vieilli à vue d'œil sous le coup des désastres auxquels il assistait car la vie de ses troupes lui était chère ; aussi trouvait-il un mot cordial, un mot parti du cœur et qui frappe, pour chaque nouveau corps qui arrivait.

Gorni Stouden paraissait à ce moment un vrai caravansérail ; il y avait de tout, pêle-mêle : des officiers de toutes troupes, des fournisseurs, des employés, des marchands ; c'était un vrai tableau de guerre de l'ancien temps.

## A Chipka

C'était pendant mon séjour à Gorni Stouden qu'arrivèrent les rapports de la terrible attaque nocturne livrée par Souleiman Pacha au col de Chipka. Dans la nuit du 17 septembre, Souleiman fit encore fanatiser 3,000 hommes à qui la béatification fut promise par les mollahs. Ces 3,000 hommes se jetèrent sur les positions russes de Chipka et livrèrent un assaut qui ne peut avoir eu de précédent dans aucun autre pays car ces fanatiques

ne se battaient pas seulement en héros mais ils cherchaient leur salut éternel dans la mort — c'était leur unique but. Aussi, lorsqu'un de ces béatifiés était blessé, il saisissait le fusil qui venait de le frapper et se hissait par lui jusqu'à hauteur du soldat qui l'avait touché et pénétrait ainsi dans les retranchements où sa fureur fanatique semait la terreur. D'autres fois, en escaladant ces positions abruptes, après avoir reçu plusieurs blessures sur les mains par les Russes se défendant, ils se cramponnaient, les chairs mutilées, aux corps des soldats russes et les entraînaient avec eux dans une chute mortelle le long des flancs de la montagne. Combien de fois ai-je vu, de mes yeux vu, lorsque, après la chute de Plevna, je suivis l'armée de Skobeleff vers les Balkans, dans chaque précipice de montagne, d'innombrables corps de soldats russes et turcs enlacés, livrant, par des blessures béantes, leurs entrailles aux oiseaux de proie.

Dans cette terrible bataille, les Russes perdirent environ 1,500 hommes, les Turcs près de 4,000; elle eut pour résultat la conviction pour Souleiman de l'inutilité de toute attaque offensive de ce côté.

## A l'Est

Chez le Tzarevitch aussi eurent lieu deux grandes batailles dans le courant du mois de septembre : la première, le 14 septembre, à Jinankisy, entre le général Baranoff et Assaff Pacha où, malgré la supériorité du nombre, le général Baranoff put s'acquitter de la mission qui lui était confiée, celle de reconnaître la position et les forces des Turcs ; la seconde est la

## Bataille de Tzarkioï

le 21 septembre et de beaucoup plus importante. Là le général Taticheff commandant la 11e division de cavalerie, livra bataille contre Mehemet Ali Pacha et le gros de ses troupes, commandées par Ismaïl Pacha, Sabit Pacha, Ali Riza Pacha, Saavetin Pacha, etc., etc. Cette bataille fut mémorable par l'acharnement des deux troupes en présence. Elle éleva d'un seul coup le général

Taticheff à la réputation d'un des plus héroïques généraux de Russie : le général Taticheff se montra supérieur à tous les Pachas turcs. — Face à face avec Mehemet Ali il lui infligea une des plus sanglantes défaites. La supériorité de Taticheff se montra encore dans son soin de ne pas sacrifier inutilement l'existence de ses troupes ; il se conformait en cela aux coutumes humanitaires de son chef, le Tzarevitch. Malgré une résistance acharnée des Turcs, la bataille, commencée dès l'aube et qui se prolongea tard dans la nuit, se termina à l'avantage des Russes. Les Turcs, battus sur tous les points d'attaque, durent se retirer avec de très grandes pertes. C'était la bataille décisive!... A partir de ce moment Mehemet Ali commença la retraite générale de l'autre côté du Lom, abandonnant ainsi tout espoir de venir en aide à Osman et dégager Plevna.

Les pertes des Russes en cette bataille furent de 470 hommes, celles des Turcs d'environ 1,650 hommes. Les bataillons égyptiens surtout eurent à souffrir de pertes sensibles.

Très mécontente à Constantinople fut la Porte de cette défaite et de la retraite de Mehemet Ali; on décida de le rappeler et le remplacer comme commandant de l'armée du Danube par Souleiman Pacha — remplacé lui-même par Reouff Pacha, comme commandant de l'armée des Balkans.

Au mois d'octobre j'étais de retour près l'enceinte de Plevna, tantôt près du général Skobeleff, tantôt près Gourko et les autres généraux suivant la marche des événements.

Plevna, de position stratégique, était devenue position politique et d'honneur militaire.

Les Turcs, malgré les vives instances d'Osman Pacha, qui voyait bien le siège des Russes se dessiner et demandait à se retirer, opposaient que tout l'honneur militaire y était concentré et qu'il fallait tenir jusqu'à l'arrivée de l'armée de dégagement.

Osman Pacha y tint en effet — mais l'armée de dégagement ne vint point.

## Bataille de Loukavit

Chefket Pacha à Orchanie organisa le transport de munitions et approvisionnements et les renforts de troupes pour Osman-Pacha — On peut dire qu'il l'organisa avec une grande ténacité. Déjà d'importantes forces de renforts étaient parvenues jusqu'à Plevna sans que les Russes aient pu les en empêcher lorsque, le 6 octobre, le colonel Lewis

fut prévenu qu'un grand transport, composé d'environ 1,800 chariots de munitions et approvisionnements, s'avançait d'Orchanie pour pénétrer dans Plevna. A ce transport étaient joints environ 5,000 hommes et 1,200 Tcherkess, troupes fraîches pour Osman-Pacha. Le colonel Lewis attaqua ce convoi à Loukovit; une bataille s'engagea qui se termina à l'avantage des Turcs; la colonne Lewis dut battre en retraite et tout le convoi entra le 7 dans Plevna.

Les Turcs organisèrent un service d'étapes régulières entre Orchanie et Plevna avec postes à Golni Doubniak, Gorni Doubniak et Telech et ils y établirent de fortes redoutes. Du reste, aussitôt les renforts reçus, Osman-Pacha ne s'endormant pas sur ses lauriers fit entourer Plevna d'un complet cercle de redoutes.

La garde étant arrivée, ainsi que les autres troupes de renforts, l'armée russo-roumaine opérant à ce moment contre Plevna était de 212,000 hommes.

Osman-Pacha avec les renforts, obtenus depuis la troisième bataille de Plevna, disposait d'un contigent de 43,000.

Le 19 octobre, les Roumains donnèrent le deuxième assaut.

## Deuxième assaut contre la redoute Grivitza n° II

Cet assaut, mené par le colonel Doria et le colonel Angelesco, a été livré avec grande impétuosité et valeur par les troupes roumaines manœuvrant sous les yeux du prince Charles. Un ordre parfait y a présidé. Il y a régné aussi un grand esprit d'organisation et fut exécuté absolument dans l'esprit des armes modernes. Les troupes étaient munies d'échelles, les sapeurs aussi participèrent aux opérations; mais si l'organisation peut prévoir beaucoup de choses, elle ne saurait prévoir l'issue d'un combat. Aussi, malgré deux assauts livrés héroïquement par les troupes roumaines, elles furent repoussées avec grandes pertes : environ 1,000 soldats et 14 officiers.

Je ne mentionne que pour mémoire la

## Prise de la redoute de Gorni Doubniak

Car je ne peux m'enthousiasmer pour un fait où les partis en présence étaient de nombre absolument hors de proportion.

Cette attaque fut préparée comme un des plus grands événements; toutes les précautions, toutes les éventualités y furent mille fois étudiées, on aurait dit qu'il s'agissait de la fin de l'affaire de Plevna. On devait tenter des attaques, des contre-attaques et des fausses attaques. Y ont participé directement et indirectement 61,000 hommes : 47,000 infanterie, 11,500 cavalerie et 3,500 artillerie. L'adversaire contre lequel Gourko développait toutes ces forces était Ahmet Hifzi-Pacha avec 3,230 hommes — pas un de plus.

Pendant que Gourko, avec 20,000 hommes, attaquerait la redoute de Gorni Doubniack, le colonel Tchelicheff devait attaquer Teleche et le général Lachkareff Dolni Doubniak; cette dernière attaque, bien entendu, était feinte et uniquement pour attirer l'attention des Turcs de ce côté afin de laisser Gourko en toute tranquillité à Gorni Doubniac et le colonel Tchelicheff à Teleche.

La bataille de Gorni Doubniak dura depuis l'aube jusqu'à cinq heures et demie du soir; les Turcs, luttant contre des forces sept fois supérieures, se battirent comme des braves. Ils repoussèrent cinq attaques dans le courant de la journée et, toujours à nouveau, les troupes de la garde s'avancèrent sous les ordres de Gourko. Tous les alentours de la redoute étaient parsemés de cadavres et on ne parvenait pas à la prendre, cette

redoute qui attirait les troupes comme un aimant. Enfin, à cinq heures, un accident fit perdre la place aux Turcs. Les bombes russes, en éclatant, avaient mis le feu aux baraquements des troupes. Ce feu prit aussitôt de grandes proportions; la défense devint impossible, le drapeau blanc fut hissé et les troupes russes envahirent la redoute comme une vague.

Bien que les Turcs eussent hissé le drapeau blanc de la reddition, des soldats russes, en pénétrant dans la redoute, massacrèrent tous les soldats turcs qui ne se défendaient plus.

Non, je ne peux considérer cette page comme glorieuse pour le général Gourko qui, heureusement pour lui, en avait d'autres à son actif. Mon cœur se révolte à la pensée qu'une poignée de braves : 3,230 hommes luttant héroïquement contre 20,000 assaillants en leur infligeant des pertes considérables, puissent être massacrés après avoir hissé le drapeau blanc et je me fais un véritable plaisir de constater que le général Chouvaloff et d'autres officiers de la garde se sont jetés au-devant des troupes russes, le revolver au poing, pour arrêter le carnage. Gourko, arrivé par la suite, tendit la main à Ahmet Hifzi-Pacha qu'on lui amenait prisonnier en lui disant : « Je vous estime comme un brave! »

Pour toute réponse Ahmet Hifzi montra à Gourko

les cadavres des soldats turcs en lui disant tristement : « Eux aussi étaient des braves ! »

Les pertes des Russes étaient de 3 généraux, 117 officiers supérieurs et 3,720 soldats ; les Turcs perdirent dans la défense 400 soldats et dans le massacre environ un millier. Heureusement, ce sont là des cas isolés et qui peuvent — peut-être — s'expliquer par l'exaspération des assaillants.

## Bataille de Teleche le 24 octobre

Comme je l'ai dit plus haut, en même temps que Gourko attaquait Gorni Doubniak, le colone Tchelicheff attaqua Ismaïl Hakri Pacha à Teleche. On se battait là depuis neuf heures et demie du matin ; deux assauts des Russes avaient déjà été repoussés lorsque, tandis que se préparait un troisième, on vint annoncer au colonel Tchelicheff que Chefket-Pacha s'avançait avec de grands renforts par Radonici. Les troupes russes battirent aussitôt en retraite ; elles avaient perdu une trentaine d'officiers et environ 1,000 hommes.

Le 28 octobre, le général Gourko attaqua Teleche avec toutes ses forces et, après une demi-heure de combat, la garnison turque capitula au

complet. Les Russes eurent à ce second engagement des pertes insignifiantes : en tout une cinquantaine d'hommes.

## Prise de Teteven

Le général Kartzoff ayant reçu l'ordre de prendre Teteven s'avança en deux colonnes : l'une conduite par le capitaine Antonoff, l'autre par le colonel Orloff. La bataille engagée dès le matin dura presque toute la journée ; les Turcs se replièrent et se retirèrent du côté d'Etropol. Les forts et le village de Teteven étaient ainsi aux mains des Russes. Malgré la durée de la lutte les Turcs n'opposèrent ici qu'une très faible résistance ; les pertes des Russes étaient en tout de 22 hommes tués et blessés.

## Le siège de Plevna

L'investissement était complet du jour où les redoutes de Doubniak et Teleche furent aux mains

des Russes, rien et personne à Plevna ne pouvait plus ni sortir ni entrer, la capitulation d'Osman Pacha et de toutes ses troupes n'était donc plus, ainsi que le disait le général Totleben, qu'une question d'heures.

Restait à savoir pour combien de temps les Turcs possédaient de provisions. Skobeleff, poussé par la nostalgie de l'action, ne pouvait naturellement se résoudre au siège expectatif. Aussi, de son côté, y avait-il presque journellement de petites escarmouches qui prirent quelque fois de grandes proportions. Il livra plusieurs batailles autour des crêtes des Montagnes Vertes qui se trouvèrent tantôt en sa possession, tantôt en celle des Turcs ; entre temps il s'amusait à son jeu favori consistant à exposer les officiers d'état-major qui venaient lui apporter des ordres en les promenant aux lignes d'avant-postes où ils assistaient à l'engagement des troupes par Skobeleff et où, aussi, ils se voyaient exposés en cible aux tirailleurs turcs postés à 80 ou 100 mètres. Plus d'une fois les soldats, sortis de tranchées pour rendre les honneurs à leur chef ou aux officiers en visite, étaient emportés sur une civière ; mais comme Skobeleff lui-même s'exposait autant que les autres il n'y avait rien à dire... cela faisait passer le temps. J'ai fini par jouer avec Mac Gahan à pile ou face qui de nous serait le premier déboulonné.

Le 12 novembre, le grand duc Nicolas envoya à Osman Pacha une lettre dont les termes étaient à peu près les suivants :

« Gorni Doubniak et Telèche sont en notre pouvoir, Plevna est cerné de tous côtés par les troupes russes renforcées par la garde et les grenadiers, toutes vos communications sont coupées; au nom de l'humanité et pour éviter des sacrifices inutiles en vies humaines dont vous porterez la responsabilité, je vous conseille de cesser la résistance et nous faire savoir les conditions de la capitulation. »

*Signé*,
S. A. I. LE GRAND DUC NICOLAS

Une lettre d'Osman Pacha arriva en réponse.

Cette lettre, écrite également en français, disait :

« Les armées impériales ottomanes placées sous mes ordres n'ont jamais cessé de donner la preuve de leur courage et de leur bravouve et dans toutes les batailles livrées par elles jusqu'à ce jour leur vaillance n'a pas faibli. Sa Majesté le Czar a cru devoir faire venir la garde, nos troupes continueront à lutter pour leur patrie, pour leur foi. Ce n'est pas nous qui avons voulu la guerre, la responsabilité de tout le sang versé incombera donc à ceux qui l'ont déchaînée. »

*Signé*,
OSMAN PACHA.

A cette lettre était joint le petit mot suivant ;

« S'il y a des Français parmi vous, dites-leur bonjour de ma part. »

*Signé,*

Olivier Pain.

Du côté du détachement de Gourko eurent également lieu quelques petites batailles où se distingua principalement le général Etter.

## Bataille de Rahova

Du côté nord les troupes russes et roumaines attaquèrent Rahova : les Russes, au nombre de 7,000 hommes et 34 canons, sous le commandement du général Mayendordff, les Roumains, environ 11,000 hommes et 22 canons, sous le commandement du colonel Slanitcheano.

La garnison turque se composait d'environ 1,000 soldats et 400 bachi-bouzouks. Malgré cette différence de nombre, 1,400 contre 18,000, les troupes russes et roumaines luttèrent trois jours avant de se rendre maîtresses de Rahova ; les pertes russo-roumaines étaient de 8 officiers et 350 hommes, celles des Turcs environ autant.

## Gourko vers le Balkan Étropole

A Constantinople on continuait à songer sérieusement à former un corps assez fort à Orchanie pour aller au secours d'Osman ; Mehemet-Ali fut chargé de cette besogne. Pour moi, rien que l'annonce que Mehemet-Ali serait chargé de cette mission était équivalente à un insuccès certain. Jamais Mehemet-Ali n'aurait eu l'étoffe d'un commandant d'armée prenant une offensive décidée. Il faut croire qu'à l'état-major russe on le prenait plus au sérieux que moi car on venait de décider de former une armée, sous les ordres du général Gourko, qui marcherait au-devant de ces troupes et livrerait bataille avant qu'elles ne pussent se former en une masse assez compacte pour arriver à secourir Plevna.

Le général Gourko avait avec lui les généraux : Rauch, Naglofsky, Chouvaloff, Ellis, Leonoff, Dandeville, Krasnoff, Tcherevine, Tchernazouboff, les colonels Scalon, Pouyserefsky, Kaulbars, Parensoff, Bounakoff, Grippenberg, Tunrot; les capitaines Adamofosky, Stempel, Soubatoff; je cite tous ces noms parce que tous ont été couverts

de gloire; c'était la garde, le grand espoir de la Russie qui marcha avec Gourko. Aussi, la belle page à inscrire dans l'histoire de la Russie que cette marche avec ses batailles au Balkan d'Etropole!

Les Turcs n'eurent à enregistrer qu'un petit succès à Novatchine, le 22 novembre: Mehemet Ali n'était pas encore arrivé... Mais dès qu'il fut là, le 25 novembre, les Russes attaquèrent les positions de Prouetz, l'aile gauche turque a été prise à partie par le général Rauch arrivé par un chemin que les Turcs considéraient comme inaccessible. En même temps, le général Ellis déboucha par le grand chemin d'Ossikovo et plaça ses batteries tandis que les éclaireurs, commandés par Grippenberg, suivaient les chemins boisés. Attaqués avec vigueur par toutes les troupes de la garde, les Turcs furent vaincus; ils se replièrent et le soir du 23 les Russes occupèrent les positions de Prouetz. Mehemet Ali alors évacua Orchanie et ramena ses troupes avancées sur Lazan et, en arrière, Skrinena vers Wratchech; il fit de même, reculer le détachement de Slatitza vers Arabkonak. Cette retraite fit la plus mauvaise impression à Constantinople, attendu que l'abandon d'Orchanie était tout nettement l'aveu de l'impuissance de secourir Plevna.

Le 26 novembre, Chakir Pacha à nouveau

poussa avec ses troupes vers Skrivena et Lazan, mais ce mouvement était sans utilité du moment que Mehemet Ali n'avait pas l'intention d'avancer — aussi les troupes turques restèrent-elles inactives dans ces positions pendant les journées du 26 et 27. Souleiman Pacha télégraphia ce jour-là à Mehemet Ali d'occuper les passages de Komartzu et Orchanie et de faire avancer le reste vers Slatitza, mais tout cela était peine perdue, Mehemet Ali n'étant pas homme de réelle action.

Le 28, une bataille eut lieu sur les hauteurs, près de la redoute « Guldis ». Malgré l'arrivée des 3 bataillons de Redifs venant de Bosnie, les Russes remportèrent la victoire les repoussant avec grandes pertes. Il est inconcevable que Mehemet Ali, voyant qu'il n'avait devant lui que quelques bataillons russes, n'ait pas songé à les attaquer aussitôt son arrivée à la redoute Guldis pour les rejeter en bas des hauteurs car il avait à sa disposition les 10 bataillons de la redoute de Guldis qui ne demandaient qu'à marcher.

Le 29 novembre, les régiments de Pskoff se jetèrent à l'assaut de cette redoute Guldis. L'entrain des troupes de la garde était tel que les officiers eurent toutes les peines du monde à les empêcher de marcher avant d'avoir reçu les ordres. Les Turcs furent à ce point surpris de cette attaque qu'ils n'opposèrent qu'une faible résistance et les

Russes pénétrèrent au cœur de la redoute; c'est alors que, revenus de leur torpeur, les Turcs prirent l'offensive et, avec de nouveaux renforts arrivés au pas de charge, réussirent à refouler les Russes hors de la redoute; mais, lorsqu'ils voulurent les poursuivre, ils furent arrêtés par les régiments d'Ismailofsky qui leur infligèrent de grandes pertes.

## Mehemet Ali

Le 29 au soir, se passa au camp turc une scène émouvante : Chakir Pacha, entouré de tous ses officiers, vint supplier Mehemet Ali de profiter du désarroi momentané et de l'éparpillement des troupes ennemies pour s'avancer résolument à travers les troupes russes afin de sauver Osman et Plevna. Les soldats turcs pleuraient tous... Tous voulaient faire le sacrifice de leur vie pour le salut de la patrie. Mais Mehemet Ali demeura inébranlable, il resta dans sa passivité et donna ainsi aux troupes russes le temps de se rassembler, de l'attaquer et de le vaincre.

Je sais bien que la discipline doit primer tout et que le général en chef est seul maître de situations ; mais, si une balle égarée était venue à ce mo-

ment de... on ne sait où... brûler la cervelle de Mehemet, cette balle aurait rendu à l'empire turc un providentiel service.

Le 1er décembre, les Russes s'établirent sur les hauteurs boisées que les Turcs avaient négligé d'occuper..

Le 3 décembre, Chakir Pacha avança avec 18 bataillons, mais les Russes opposèrent une telle résistance que tous les efforts Turcs échouèrent.

Le 4 décembre, Mehemet Ali fut relevé de son commandement... Il était trop tard; Chakir Pacha se trouvait à ce moment en face de troupes compactes; Etropol, Pravetz étaient aux mains des Russes qui occupèrent aussi les hauteurs de Chadornick, Wratechka et Arabkonak.

## A l'Est; l'armée du Tzarevitch

Dans le courant de novembre et dans les premiers jours de décembre de sanglantes batailles eurent lieu. Souleiman paraissait vouloir prendre enfin cette offensive si impatiemment attendue à Constantinople.

Le 26 novembre, il livra aux Russes deux grandes

batailles : la première à Metchka, la seconde à Trestenik.

A Metchka, Sabit Pacha se trouva en face du général Dircks. Au commencement de l'action, les troupes turques parurent prendre l'avantage ; elles pénétrèrent même jusqu'au village de Metchka, mais le général Firks massa ses troupes et, se lançant contre les Turcs, les refoula avec grandes pertes.

## Bataille de Trestenik

A Trestenik, le gros de l'armée turque, environ 30,000 hommes, attaqua les positions de l'armée russe commandée personnellement par le grand duc Wladimir. Les Turcs déployèrent leurs bataillons et s'avancèrent à l'attaque de la position qui, à ce moment, n'était occupée que de détachements des 129e, 130e et 132e régiments. Littéralement envahies par le nombre toujours grossissant des troupes turques les forces russes avaient évacué la position avancée de Trestenik ainsi que celle du côté droit... Il était midi environ et les troupes turques s'unissaient déjà en masse compacte pour prendre la position d'assaut et anéantir les troupes

russes s'apprêtant à la retraite. Voyant le danger, le grand duc Wladimir s'élança la sabre haut en avant des troupes hésitantes déjà ; les 45e et 48e suivirent aussitôt leur jeune chef et toutes les troupes russes, littéralement fanatisées par l'entrain et la bravoure de Wladimir, se jetèrent aux cris de hourrah ! au-devant des Turcs.

Le choc fut si impétueux que, malgré leur décuple supériorité, les Turcs durent battre en retraite et abandonner toutes les positions conquises.

Le général baron Driesen ordonna à ce moment deux attaques avec la 12e division de cavalerie ; elles réussirent brillamment. Entraînés par leur grand duc, les soldats russes ne connurent plus de dangers, ils voulaient avancer toujours et se battaient comme des lions.

Constatant l'arrêt définitif des Turcs le grand duc Wladimir, sans se préoccuper de l'infériorité du nombre de ses troupes, ordonna l'attaque générale et aux cris enthousiastes de hourah ! les Russes se jetèrent sur les troupes turques.

La bataille fut à la fois terrible et grandiose, la mêlée effrayante. Les Russes luttaient là un contre dix, mais leur fougue et leur bravoure étaient telles que les Turcs perdirent complètement courage et leur retraite se changea rapidement en fuite.

« Sabre au clair et en avant ! » commanda le grand duc qui lança la cavalerie à la poursuite des

troupes en déroute et les Turcs se sauvèrent de toutes parts. — La victoire russe était complète.

Les pertes des Russes dans les deux batailles de Metchka et Trestenik étaient d'environ un millier d'hommes; celles des Turcs, de plus de 2,000.

## Bataille d'Éléna

Tout comme je contestais à Gourko la victoire de Gorni Doubniak, à cause de la trop grande inégalité des forces du défenseur et de l'assaillant, je conteste à Souleiman, la victoire d'Éléna, car ici, 4,700 Russes eurent à lutter contre 20,000 Turcs.

J'ai visité moi-même Éléna et ses forts avancés de Marian et il est absolument certain que, si le prince Mirsky avait disposé à Éléna de troupes suffisantes, Éléna n'aurait pas été prise. Les désavantages de la défense s'étaient encore accrus de l'incomplète installation du télégraphe : il fallait envoyer à huit kilomètres pour trouver communication.

Le 4 décembre, le général Dombrofsky annonça au prince Mirsky que de forts détachements turcs s'avançaient du côté de Marian. — Ce général Dombrofsky, dans l'éventualité d'une attaque sé-

rieuse, avait fait renforcer les deux bataillons de Sieff qui se trouvaient déjà à Marian par un bataillon d'Orel — de son côté le prince Mirsky envoya une dépêche au commandant de la 11e division lui demandant des renforts. Entre temps le canon gronda et les Turcs, en très grand nombre, attaquèrent les positions de Marian.

Après avoir résisté les bataillons de Sieff et Orel se replièrent et les Turcs avancèrent en masse contre Éléna. Là, la panique s'empara des habitants bulgares qui se mirent à fuir dans la direction de Tirnova et des Balkans. Toute cette population affolée, avec ses chariots et son bétail, bouchèrent complètement la route. Le prince Mirsky, comprenant que la perte d'Éléna ouvrirait le chemin de Tirnova c'est-à-dire la route du dégagement de Plevna, donna l'ordre à ses troupes de tenir coûte que coûte et s'efforça de dégager le chemin afin de pouvoir, avec le reste de ses troupes, barrer les voies aux envahisseurs du côté de Tirnova. On se défendit donc avec un remarquable courage et les renforts n'arrivaient toujours pas.... du reste, les eût-on envoyés, ces renforts, ils ne pouvaient être rendus à Éléna que tard dans la nuit ou le lendemain matin. Cependant la bataille continua avec fureur... Enfin, épuisé par des pertes énormes, le prince Mirsky ordonna la retraite et le régiment d'Orel, qui la couvrait, fut fait prisonnier, après

une résistance et une lutte héroïques. — Les Russes perdirent dans cette bataille 54 officiers et environ 2,000 hommes, presque la moitié de leur effectif. Les Turcs eurent environ 1,500 hommes hors de combat.

## Après Eléna

L'impression de cette bataille fut très grande à l'état-major du grand duc Nicolas ; ne devait-on pas redouter maintenant une tentative de Souleiman vers Tirnova et de là vers Plevna? On prit hâtivement toutes mesures pour parer à cette éventualité — efforts absolument inutiles car Souleiman, après la prise d'Éléna, s'en retourna tranquillement à Roustschouk où il prit — autant dire — la vie de garnison n'ayant, au fond, aucunement l'intention de sauver Osman.

Décidément, Souleiman valait Reouff, Reouff valait Mehemet Ali et tous les trois ne valaient pas le diable.

## Chute de Plevna

C'en était fait : l'hiver battait son plein ; il neigeait à plein temps ; c'était la tristesse, l'angoisse,

c'était le deuil de la nature commençant à tomber sur un grand homme !...

Des hommes, des femmes affamés, précurseurs de la chute, continuaient à sortir de Plevna et se réfugiaient aux camps russes. Les Bulgares trouvaient moyen de sortir de Plevna et nous tenaient au courant des moindres faits et gestes d'Osman, nous savions et l'heure et l'endroit de sa sortie, tout, tout...

Le 9 décembre, un Bulgare venait annoncer à Skobeleff que la grande redoute de Krichina était évacuée et que la sortie était décidée pour le lendemain 10 décembre, de grand matin, du côté du Vid.

On était tellement au courant de ce qui se passait chez les Turcs qu'au fur et à mesure de l'évacuation des positions fortifiées les troupes russes les occupaient un quart d'heure après, en toute tranquillité, comme un garde en relevant un autre.

## Le 10 décembre.

A sept heures et demie, les Turcs, ayant abandonné leurs positions, se mettaient en mouvement les rangs serrés. Au milieu d'eux, en premier rang,

sortit Osman sur un cheval noir; ils marchèrent aux positions russes.

A huit heures, au moment où le brouillard se dissipait, les Turcs se jetèrent sur les redoutes occupées par les grenadiers de la garde. Ah! le terrible choc! ce n'étaient pas des soldats qui cherchaient à fuir une enceinte, c'étaient des héros marchant à l'assaut. Aux cris exaltés de Allah! ils se lancèrent sur les troupes russes et, après une lutte terrible, arrivèrent à prendre d'assaut la redoute n° III. Sans s'arrêter ils se lancèrent sur la redoute n° IV et avec le même courage, le même acharnement, la bataille fut engagée de ce côté.

Osman Pacha fit lancer des fusées en l'air, espérant ainsi aviser les Turcs — qu'il croyait de l'autre côté de Plevna — qu'il faisait sa sortie. Pauvre grand homme! il ne pouvait certes se douter à quel point les pachas qui devaient s'avancer à sa rencontre l'avaient trahi et que pas un n'était accouru à son secours...

Le cercle des Russes autour des troupes turques allait s'épaississant de plus en plus. Des cris forcenés s'échappaient des poitrines de ces braves, on aurait dit d'un mugissement de tempête qui grondait et grondait... Les cris d'Allah! se répercutaient dans l'air, les canons tonnaient, les tambours battaient, Allah! Allah! et la lutte effrayante,

affolante, vraie épopée de géants, continuait.... Ainsi qu'un corset de fer, qui se resserre, se resserre encore et se resserre jusqu'à l'infini, les troupes russes, arrivant de partout, entouraient les Turcs de forces irrésistibles.

Cependant la redoute n° IV, à son tour, venait d'être prise par les Turcs, mais à quoi bon? n'étaient-ils pas entourés et irrémédiablement perdus?

La bataille durait toujours, les hommes tombaient comme des mouches... Crânes fracassés, boyaux éparpillés, des morts, des blessés, des monts de blessés, et la lutte continuait... Allah! Allah!!

Toutes les forces russes donnèrent sans réserve à ce moment, qui pour occuper les positions turques, qui pour prendre à revers les troupes turques avancées.

Les retentissants cris des soldats se doublaient de ceux de la population mahométane qui avait suivi Osman à la sortie : des femmes, des enfants, tout cela criait Allah! comme pour appeler la divinité au secours des leurs; c'était terrifiant

Il était une heure de l'après-midi — pendant cinq heures déjà avait duré la lutte — quand un obus, éclatant tout près d'Osman et tuant son cheval, le blessa grièvement à la jambe gauche. Aussitôt qu'elles virent tomber leur chef, leur symbole, leur

héros, leur seul espoir, le désarroi s'empara des troupes turques; comme un reflux de mer elles abandonnèrent les positions conquises et cherchèrent à fuir du côté de Plevna. Les troupes russes se jetèrent sur elles et commença le massacre. Aman! Aman! (grâce! grâce!) crièrent les femmes et les enfants... Mais allez arrêter des troupes déchaînées. Le sang coulait à flots, des femmes blessées à mort levaient les enfants à bout de bras implorant grâce pour eux.

Le colonel turc Pertew-Bey, voyant ces horreurs, se lança à la tête des trois bataillons de nizams au-devant des troupes russes couvrant la population de ce rideau humain et s'écriant : « On n'ira pas plus loin! » Et de ses bataillons, il tint les assaillants en échec. Le drapeau et des mouchoirs blancs annonçaient la reddition; les officiers russes, au risque d'être tués eux-mêmes, se jetèrent bravement au-devant des troupes et arrêrent ce carnage.

Osman Pacha blessé fut transporté dans une cabane située du côté droit du Vid, près du pont en pierre.

## La capitulation

C'était la fin..... Des larmes plein les yeux, Osman donna l'ordre d'arrêter le feu. Un drapeau

fut hissé auprès de la baraque où sur un lit improvisé il était étendu.

On n'est pas bien fixé sur le nom de celui qui des armées russes et roumaines parla le premier à Osman blessé. — Les Roumains prétendent que c'était le colonel roumain Tcherkes. Tout ce que je peux affirmer c'est que, me trouvant presque aussitôt à la cabane d'Osman, je n'ai vu entrer et sortir que le colonel russe Stroukoff qui amena bientôt le général Ganetzky. Je pénétrai à sa suite dans la cabane et fus témoin de tous les événements qui suivirent. Osman Pacha était étendu montrant, toute nue, sa jambe blessée que sondait, lavait et pansait un vieux docteur turc, Hassib-Bey. Tout autour, silencieux et dans une attitude abattue, étaient plusieurs pachas turcs.

Par interprète Osman demanda au général Ganetzky les conditions de sa reddition.

« Sans conditions, » répondit le général Ganetzky.

Un grand silence suivit cette réponse, un silence douloureux ; puis, Osman Pacha dit comme rêvant : « Les jours se suivent; les uns sont heureux, d'autres malheureux, mais toujours, toujours, Dieu les guide. »

Le colonel Stroukoff commit la maladresse de s'impatienter et de lui dire : « Il se fait tard! »... Alors Osman Pacha, en silence, défit le ceinturon de son sabre qu'il remit au général Ganetzky.

Tous les pachas turcs, le médecin et même le général Ganetzky avaient des larmes aux yeux...

Osman ordonna à Abdil Pacha, un vieillard, d'ordonner à l'armée de se rendre.

Il était à ce moment deux heures de l'après-midi, une voiture fut avancée; on y installa Osman pour le porter dans la ville. Sur la route, l'équipage rencontra le grand duc Nicolas et le prince Charles de Roumanie. Le grand duc Nicolas s'avança, tendit la main à Osman Pacha et lui dit quelques paroles qui parurent fort le toucher car il répondit à son tour par quelques mots émus.

On conduisit Osman dans une maison de Plevna et, sur les ordres du grand duc, une garde d'honneur fut installée autour de cette habitation où gisait le grand vaincu.

## L'empereur Alexandre et Osman

Le lendemain, l'empereur Alexandre II rendit visite au héros tombé, lui serra la main et lui rendit son sabre.

Ce fut un des moments les plus émouvants de cette dure campagne...

C'est dans cette maisonnette que, aidé d'un

interprète, j'eus avec Osman la conversation retracée page 102.

Les pertes des Russes à la chute de Plevna étaient de 60 officiers et environ 1,800 morts et blessés; les Roumains ne perdirent pas un seul homme, les Turcs ne s'étant pas portés de leur côté. Les pertes des Turcs étaient d'environ 5,000 hommes. Ont capitulé à Plevna : 9 pachas, environ 1,800 officiers et 33,200 soldats dont un millier de cavaliers.

Il était clair maintenant qu'après la chute de Plevna la Turquie n'opposerait plus nulle part résistance sérieuse. L'empereur Alexandre II se décida donc, après six mois passés au milieu de ses troupes, partageant leurs peines et leurs privations, à rentrer dans ses états. Le 14 décembre, l'empereur fit ses adieux aux troupes qui avaient bloqué Plevna. Le 15, il se rendit à Dolni Monastir où se trouvait le quartier général du Tzarevitch pour l'engager à partir à Saint-Pétersbourg. Le Tzarevitch refusa respectueusement voulant continuer à lutter au milieu de ses soldats.

## De Plevna à Sistova

Comme conséquence naturelle, après la prise de Plevna toutes les troupes devenues disponibles

allaient être utilisées à la marche en avant sur les Balkans et, de là, vers Constantinople. Le moral des troupes était remonté et le grand duc Nicolas commença à prendre ses dispositions en vue des opérations à venir. Comme les mouvements ne pouvaient avoir lieu avant cinq à six jours je profitai de ce délai pour retourner vers Sistova.

Quel spectacle que celui de cette route! Tout le long se voyaient des files de prisonniers turcs marchant nu-pieds par 20 et 25 degrés au-dessous de zéro. Lorsqu'un Turc congestionné de froid tombait on le laissait sur le chemin sans s'inquiéter de lui... Sans mot dire, sans un cri, sans un murmure ces masses humaines marchaient laissant derrière elles une longue file de morts qui marquèrent encore, pendant de longs mois, la route qu'elles avaient parcourue.

Le sol se défonçait à chaque pas, des canons traînés par des buffles s'enfonçaient dans la neige; des voitures de provisions en panne et des blessés, des blessés à chaque pas... pendant de longs et longs kilomètres le même spectacle, la même misère.

Plus loin à Sistova se trouvaient accumulés pêle-mêle des ambulances, des munitions de guerre, des vivres, des blessés en masse... Puis, les glaçons du Danube ayant endommagé le pont, il fallut le replier; le seul moyen de communication

était par des barques qui, de temps en temps, faisaient la traversée ; cela pouvait-il suffire à alléger les misères de milliers et milliers de blessés criant souffrance?

Dans le lazaret, des médecins en nombre insuffisant étaient tellement rompus à la mort que l'aspect de ces pauvres blessés ne leur inspirait plus aucune pitié. A la moindre blessure on taillait, on coupait comme dans une boucherie. « C'est de la chair pour engraisser la terre, » disaient-ils; et puis ils étaient écœurés, exténués : chaque jour, de nouveaux et toujours de nouveaux malades avec des membres gelés, ou blessés, ou contusionnés... « Allons! de la chair pour engraisser la terre! »

Pouah! à tout ce que je voyais je préférais les champs de bataille. Là, au moins, le bruit, l'enivrement distrait de toutes ces horreurs.

## A l'Est; armée du Tzarevitch

Le Tzarevitch se trouvait toujours en face de la plus grande force turque : 113,000 hommes sous le commandement de Souleiman Pacha. Les Turcs bientôt voulurent déployer toute cette force contre l'armée de l'Héritier. Une démonstration contre

son centre échoua piteusement, grâce au stratagème du général Gortchakoff qui les surprit à l'improviste et les obligea à la retraite. Pendant ce temps, Souleïman passa le Lom avec toutes les forces disponibles pour livrer la

## Bataille de Metchka
## Souleiman et le grand duc Wladimir

Le 12 décembre, Souleiman attaqua dès le matin les positions russes; Assaff Pacha se rendit maître de Pirgos et, ainsi réunie à Souleiman, toute l'armée turque s'apprêta à attaquer Metchka, défendue par les troupes russes sous le commandement du grand duc Vladimir. Les Turcs réussirent à prendre position entre le Danube et l'aile gauche et se lancèrent à l'assaut sur la position de Metchka, mais ils furent repoussés par le 45e régiment d'infanterie. A nouveau les Turcs revinrent à la charge; Souleiman fit en même temps une attaque simulée contre Trestenik où se trouvait le grand duc Wladimir, mais celui-ci comprit vite que la véritable bataille se livrait à Metchka où les Turcs commençaient déjà à pénétrer.

Wladimir réunit alors toutes ses forces et les

lança à Metchka. Par un mouvement tournant très habilement exécuté, le grand duc Wladimir parvint à prendre les troupes de Souleiman à revers. Il fit en même temps avancer la 2e brigade de la 35e division et le choc de ces trois brigades manœuvrant avec une extraordinaire précision fut tel que les troupes turques commencèrent à perdre pied. Souleiman fit avancer les réserves mais elles durent aussi se replier devant les attaques fougueuses des Russes. Souleiman essaya alors de changer de front mais Wladimir s'aperçut à temps de ce mouvement, il le contrecarra par une manœuvre très habile et ses troupes finirent par repousser de partout les troupes de Souleiman.

Changeant alors de tactique, de la défensive où il se tenait, le grand duc Wladimir prit à son tour l'offensive, et, après une lutte acharnée, les troupes turques, vaincues sur toute la ligne, durent se sauver de Metchka qu'elles avaient déjà occupée avant l'arrivée du grand duc Wladimir. Repoussées avec de très grandes pertes, les troupes de Souleïman cherchèrent à arrêter la marche des brigades russes; ce fut peine inutile. Vers quatre heures de l'après-midi, la bataille était perdue pour Souleïman; les Russes chargèrent les fuyards pris de panique. Tous les efforts des officiers turcs pour arrêter la fuite avaient échoué, les 60 bataillons Souleïman étaient défaits; Souleïman lui-même n'a

échappé que par miracle aux Cosaques qui le poursuivaient.

Cette victoire éclatante, dans laquelle presque la moitié des forces opposées au Tzarevitch étaient anéanties, n'a coûté aux Russes que 25 officiers et environ 800 hommes. Les Turcs perdirent plus de 5,000 hommes dans cette bataille qui fut la dernière importante subie par l'armée de l'Est. Elle eut pour résultat l'ordre donné par Souleïman d'évacuer Eléna.

N'ayant plus à craindre un retour offensif contre ses troupes, le Tzarevitch obtempéra enfin aux demandes de l'Empereur et vint à Saint-Pétersbourg participer aux pourparlers de paix.

Les adieux du Tzarevitch à ses troupes furent très touchants; on sentait que tous ces officiers, tous ces soldats l'aimaient sincèrement, sans emphase, sans grandes paroles, mais de tout leur cœur... et il le méritait largement. C'était un homme supérieur doué d'une noble et belle âme.

## Les alliés. — Les Monténégrins

Les Monténégrins n'ont pas attendu que Plevna fût tombé pour entrer en campagne; ils se batti-

rent avant que les Russes aient traversé le Danube et ils se sont battus depuis sans cesse. Ce peuple de braves est un des plus héroïques de la presqu'île des Balkans ; la loyauté égale la bravoure chez ces montagnards et leur sincère attachement pour les Russes ne s'est jamais démenti.

On reste étonné à la pensée que ce pays, d'une étendue à peine de 2,850 hectares, avec une population de 90,000 âmes, ait osé tenir tête à l'armée turque pendant de longues et longues années. Chacune des batailles que livraient les Monténégrins pouvait être considérée comme un grand fait d'armes. Leur souverain, le prince Nicolas, est un des hommes les plus remarquables de l'Europe. Quant à ses fils ils étaient alors trop jeunes, mais déjà on reconnaissait au prince héritier des qualités qui faisaient prévoir un digne successeur au trône de ce vaillant peuple.

Au moment de la chute de Plevna, le prince Nicolas assiégeait, avec environ 14,000 hommes et 22 canons, la forteresse turque d'Antivari qui, après plusieurs combats, ne tarda pas à tomber entre ses mains. Un autre corps d'environ 10 à 11,000 hommes avec 11 canons, sous les ordres de Marko Milianoff, livra plusieurs batailles autour des fortins des bords de Scoutari et les prit tour à tour.

## Les Serbes

Aussitôt la chute de Plevna les Serbes, avec 70,000 hommes et 240 canons, attaquèrent les Turcs de leur côté avec points d'opérations à Nich, Ak Palanka, Pirot, Sienica, Prisrent, etc. Ils comptaient aussi s'unir aux Russes pour livrer bataille et participer à la capture de Sophia. Le colonel Lechjanine prit l'offensive contre la forteresse de Niche. Le major Benitzky occupa après un court combat la ville d'Uscub; le colonel Horvatovitch (colonne de Timok) occupa Veliki Isvor et Adlige.

Le 24 décembre les Serbes donnèrent l'assaut à la forteresse d'Ak Palanka et s'en rendirent maîtres après une bataille sanglante.

Le corps de Javor prit le petit fortin de Kladinitcza; plus tard il se rendit maître de Novibazar.

Le 28 décembre eut lieu la grande bataille de Pirot qui fut prise par les Serbes après un assaut livré par leurs deux colonnes. Les Serbes perdirent à cette bataille environ 800 hommes, les Turcs plus de 1,000, 23 canons et une grande quantité de munitions.

Le corps de Soumadia s'avança le 4 janvier et arriva tout près de Sophia, mais là il fut averti par une ordonnance du général Gourko que la ville était déjà occupée par l'armée russe. Ce qui dépita fort les Serbes qui espéraient faire leur entrée en cette ville à côté de l'armée du Tzar; ils rebroussèrent chemin vers Niche.

Pourtant il y avait eu simple malentendu : Gourko comptait au contraire sur l'arrivée des Serbes pour leur faire occuper la ville et en retirer les troupes du général Arnoldi qui continueraient la marche en avant.

La plus grande victoire que remportèrent les Serbes fut la prise de Niche qui eut lieu le 9 janvier. Après deux assauts consécutifs toute la garnison capitula et les Serbes firent, le 10 janvier, leur entrée triomphale en cette ville.

On peut voir par ce court résumé combien les troupes serbes se battirent avec intelligence et vaillance. Pour l'armée russe, les opérations de l'armée serbe eurent ce résultat d'assurer l'armée de Gourko contre une attaque des troupes turques établies entre Sofia et les frontières de la Serbie.

## L'armée de Gourko

Renforcé à 82,000 combattants avec 6,500 cavaliers, Gourko reprit le mouvement en avant. Arrêtée pendant une quinzaine pour compléter son organisation cette armée marcha ensuite de victoire en victoire. Le 22 décembre elle commença son mouvement en avant par la traversée les Balkans après avoir enlevé aux forces turques les hauteurs et forts dominant le passage.

Le froid, intense déjà dans les vallées, prenait sur les hauteurs des montagnes des Balkans des proportions exagérées, même pour l'armée russe cependant habituée aux grands froids; les troupes marchaient dans la neige haute de 1 mètre et 1 mètre 50; pour chaque pas en avant il fallait des efforts inouïs; les canons étaient tirés à l'aide de cordes.

## Discipline

A l'aile gauche (Dandeville), la situation était des plus pénibles. Arrivé, après des efforts surhu-

mains, sur les hauteurs de Baba-Gora le colonel Soubatoff y plaça ses batteries en face des positions turques un ouragan de neige se leva, par un terrible froid de 32°, aggravé par un vent qui soufflait depuis l'aube, et les troupes russes, sous les ordres de ce colonel Soubatoff, — 1 bataillon Woronèje, 2 escadrons dragons, 1 régiment Pskoff, une soixantaine de cosaques et 4 canons — étaient là depuis dix heures du matin. Ils n'avaient avec eux ni feux ni provisions, rien, étant donné qu'ils devaient recevoir le nécessaire dans la journée de la part du général Dandeville qui se trouvait en deçà de la montagne, à environ 7 kilomètres de leur position.

L'ouragan de neige finit par couper complètement les détachements de Soubatoff du reste de l'armée. Tous les éclaireurs, envoyés par Dandeville à Soubatoff avec ordre de revenir sur ses pas, ne purent arriver jusqu'à lui ; ils tombèrent morts, gelés en route, d'autres s'égarèrent dans la montagne, aveuglés par l'ouragan, et finirent par y rester aussi.

Pendant deux jours et une nuit Soubatoff, ne recevant pas l'ordre de se retirer, resta dans cette position ; il envoyait de temps en temps un cosaque avec des notes qui mettaient chaque fois sept à huit heures à arriver au général Dandeville ; il fallait ce temps hors de proportion à un homme pour

faire les 7 kilomètres qui séparaient le colonel du général.

Toute la nuit, l'ouragan continua avec violence, le thermomètre était descendu à 40° au-dessous de zéro.

Voici ces notes de Soubatoff, laconiques et émouvantes dans leur tristesse.

8 heures du soir : « Ai 42 soldats morts de froid, 59 malades. »

11 heures 45 du soir : « L'orage est terrifiant, le vent souffle, ai 91 morts de froid et 102 malades. »

1 heure 1/4 matin : « Pouvons pas allumer feu, 114 morts de froid, 340 malades. Tiens position et la tiendrai jusqu'au dernier, ne me retirerai que sur ordre direct. »

4 h. 1/2 matin : « 170 morts de froid, et 520 malades, tiens toujours ».

Puis celle de 11 heures 1/4 du matin, annonçant qu'il n'avait plus dans ses compagnies que 20 hommes valides, mais qu'il tiendrait quand même.

Enfin, à 1 heure 40, un envoyé de Dandeville a pu arriver jusqu'à Soubatoff lui ordonnant de revenir, et c'est seulement alors qu'il a commencé sa retraite avec tous ses pauvres malades éclopés, ayant les pieds et les bras gelés ; c'était un convoi lamentable, mais c'était en même temps un

exemple de la discipline dans l'armée russe devant lequel s'inclineront tous les soldats du monde.

## Au delà des Balkans

Le 30 décembre les troupes de Gourko se trouvèrent à peu près au complet au sud des montagnes des Balkans et le 31 il recommença sa marche pour l'attaque décisive des positions turques d'Arabkonak Kamarzu. Le plan de Gourko était non seulement de battre les troupes turques et se rendre maître des passages d'Arabkonak mais il voulait aussi capturer toute l'armée de Chakir Pacha. Et, s'il ne réussit pas à capturer Chakir Pacha, il le défit complètement dans la bataille de Tachkessen; il faut reconnaître que, dans cette bataille, Baker Pacha a lutté très bravement ainsi que les troupes sous ses ordres. Sur les 2,000 hommes qu'il commandait 860 hommes sont tombés; les pertes générales des Turcs à cette affaire furent d'environ 1,250 hommes; celles des Russes de 700.

D'autres succès attendaient les troupes russes à Gorni-Bougaroff, à Wratchdebwa et enfin, le

4 janvier, les Turcs ayant abandonné Sophia, Gourko fit son entrée dans cette capitale à la tête de ses troupes victorieuses.

Le 6 janvier, eut lieu une bataille à Metechka de Roumélie ; le major Miatchkoff se trouvait en face d'importantes forces turques. Mais craignant que, s'il demandait des renforts, le commandement ne passât entre les mains d'un officier général, il n'en demanda pas et livra la bataille avec les seuls moyens à sa disposition (4 bataillons régiment de Saint-Pétersbourg et 2 escadrons dragons de la garde).

La bataille fut chaude, les Turcs cernèrent les troupes de Miatchkoff vers deux heures et demie.

Par un heureux hasard, arrivèrent à ce moment les 3e et 4e bataillons de Wolhynie ; l'avantage se dessina aussitôt du côté russe et la bataille se termina, à cinq heures, en leur faveur.

## Souleiman

Le 7 janvier, Souleiman prit le commandement des troupes turques opérant contre Gourko.

Le passage des Balkans par les troupes du général Gourko se continuait toujours en engage-

ments par-ci par-là avec les arrière-gardes des troupes turques se retirant. Le général Kartzoff, les colonels Grekoff, comte Taticheff et autres encore se distinguèrent bravement dans ces journées des 5 au 11 janvier.

Souleïman tenait les troupes turques dans une indécision constante, tantôt reculant d'un côté, tantôt d'un autre ; enfin, le 15 janvier, il ordonna la marche en arrière vers Adrianopoli. Ses troupes évacuèrent Tatar Bazardjik et marchèrent toute la journée et la nuit du 13. Arrivés à Kadievo, le 14 janvier, tous les pachas se réunirent et décidèrent de continuer la marche sur Philipopoli où, réunis aux 26 bataillons qui y attendaient avec Iskender et Sabit-Pacha, on se trouverait en forces suffisantes pour livrer bataille et arrêter la marche de toute l'armée de Gourko. Au moment où on allait se mettre en route arriva Souleïman, qui contrecarra tout ce plan décidant qu'on n'en ferait rien et qu'on s'arrêterait à Adakioy. En vain tous les pachas lui objectèrent que ce serait livrer à une perte certaine les villes de Philipopoli, Adrianopoli ainsi que les troupes turques éparpillées.

Souleïman maintint ses décisions.

Les troupes s'arrêtèrent donc et perdirent les avances qu'elles avaient prises sur les troupes russes.

Souleïman était-il un traître?... Question par trop grave et que je ne me crois pas en droit de résoudre tant il est téméraire d'affirmer un si détestable crime. Je me bornerai donc à répéter ici les paroles textuelles de Baker Pacha : « Les officiers et les soldats sous les ordres de Souleïman au mois de janvier 1878 étaient convaincus que Souleïman les trahissait. Ils disaient ouvertement que Souleïman a laissé périr l'armée de Plevna tandis qu'il était dans ses moyens de la dégager, qu'il a laissé enfermer les troupes de Widin, qu'il a exposé l'armée d'Arabkonak à un désastre et qu'il a laissé aussi en dernier anéantir l'armée de Chipka, tandis qu'il pouvait avancer avec les troupes mises à sa disposition pour la sauver et, non seulement la sauver mais encore remporter une grande victoire. En conséquence, les troupes étaient convaincues qu'il les menait, cette fois aussi, vers un désastre certain. »

Telles sont les paroles textuelles de Baker Pacha ; je ne saurais ajouter mot à déclaration si importante et reviens aux faits.

## Vers Philipopoli

Le plan de Gourko pour arriver en trois colonnes à Philipopoli était excellent car, en plus de son avantage stratégique, il avait aussi celui de couper la retraite sur Adrianopoli..

Les Turcs évacuèrent aussi Philipopoli et ainsi les batailles qui eurent lieu pendant les journées du 14 au 17 janvier furent livrées à des armées en retraite. Dans toutes les batailles engagées aux alentours de Philipopoli les troupes de Gourko remportèrent des victoires éclatantes. Sur ces nombreux engagements, je citerai comme importante, la première :

## La bataille de Karaghatch

livrée par la brigade de Krasnoff contre une partie de la division de Chakir Pacha en retraite. Cette bataille a été exceptionnelle en tant qu'elle a été livrée par Krasnoff pendant la nuit. Les troupes

russes avancèrent dans l'obscurité et les deux forces en présence montrèrent un courage au-dessus de tout éloge, ce fut presque un continuel corps à corps. Les troupes russes ayant pénétré dans Karaghatch on se battit au milieu de la nuit dans chaque maison, dans chaque chaumière. Ce ne fut que vers deux heures du matin que la bataille finissait par la fuite des Turcs vers Bielasika et Stanimaka où se trouvait déjà le gros de leur armée.

Les pertes des Russes en cette bataille nocturne furent de 20 officiers et à peu près 350 hommes; les Turcs laissèrent environ 400 morts sur le champ de bataille.

## Bataille de Bielasica près Philipopoli

C'est le matin du 17 janvier que les troupes de Gourko rejoignirent les troupes de Souleïman en retraite. C'étaient les divisions de Fouad et Chakir Pacha qui formaient l'arrière-garde. Les trois colonnes, sous le commandement de Chouvaloff, Krudener, Schilder Schoulder et Weljaminoff, attaquèrent les Turcs après avoir exécuté d'habiles mouvements tournants.

Les troupes turques commencèrent par opposer une grande résistance mais, entourées de tous côtés, celles qui combattaient contre le centre russe fléchirent et se retirèrent en toute hâte.

Le régiment de Finlande fit merveille en ses assauts continuels : il prit aux Turcs 20 canons. Les ailes gauche et droite turques, après avoir combattu pendant toute la journée, fléchirent à leur tour ; c'étaient encore les 17e et 18e d'infanterie qui firent des prouesses de bravoure ce jour-là. Vers le soir toutes les troupes turques engagées dans ce combat étaient en déroute et qui plus est, grâce aux mouvements de Krudener, elles étaient coupées du gros de l'armée de Souleïman à Stanaka.

A remarquer que Souleïman qui reçut toute la journée des estafettes de Fouad et Chakir demandant des renforts ne fit rien et laissa écraser leurs troupes sans leur venir en aide. Les pachas turcs étaient dans le désespoir d'assister impuissants à de pareils actes. Le soir toutes les troupes de Souleiman reprirent la retraite en très mauvais ordre.

Les pertes des Russes en cette bataille furent d'environ 850 hommes ; celles des Turcs de plus de 3,000 morts et blessés.

Enfin, le soir du 17 janvier, le général Gourko pouvait annoncer au grand duc Nicolas que l'ar-

mée de Souleïman était en déroute, Philipopoli entre les mains des Russes et que, outre des munitions en grand nombre, les Russes avaient pris aux Turcs, dans les divers engagements, plus de 100 canons.

## Vers Chipka

Il ne faisait pas doute, pour le grand duc Nicolas, que si on voulait avancer avec toutes les forces vers Adrianopoli et Constantinople, il fallait absolument se rendre maître de la passe de Chipka.

Aussi élabora-t-il le plan suivant pour cette prise de Chipka et l'anéantissement de l'armée de Vessel Pacha qui l'occupait avec environ 22,000 hommes et 100 canons, (7,000 hommes avec 47 canons et 17 mortiers, sur le col de Chipka; à Seïnovo, 12,000 hommes, 35 canons et 3 mortiers; le reste entre Kazanlitz et Maglitch).

« Le général Radetzky attaquerait dès l'aube du 8 janvier les troupes turques au col même de Chipka, tandis que le général prince Mirsky avec un corps et demi d'armée viendrait par l'est et le général Skobeleff, avec une armée à peu près égale, s'avancerait par l'ouest et ils attaqueraient ensemble le 8 janvier, à 10 heures précises, l'armée de Vessel Pacha, à Chipka. »

Ce plan était élaboré de façon très hardie et, s'il tint à un cheveu qu'il échouât, ce ne fut certes pas la faute au généralissime; d'autres circonstances se produisirent qui donnèrent lieu à ce colloque entre le général Skobeleff et moi dont j'ai parlé à la page 152 relatant une première entrevue avec le général sur les Montagnes Vertes.

Les troupes de Skobeleff se composaient de :

16e division d'infanterie (Skobeleff);

3e brigade de tirailleurs (général Blofield);

Tout le gros de la légion Bulgare (général Stoljetoff).

9e régiment de cosaques (colonel Naghibine);

1 sotnia cosaques de l'Oural;

2 batteries de campagne;

3 compagnies de sapeurs;

En tout, environ 15,500 hommes.

Les troupes du général prince Mirsky :

9e division d'infanterie (général Mirsky);

30e division d'infanterie (général Chnitnikoff);

1re brigade de tirailleurs (colonel Krok);

9e Droujine de la légion Bulgare;

23e régiment de cosaques;

Une batterie de campagne;

4 batteries de la 19e brigade d'artillerie;

3 compagnies de sapeurs;

Total, environ 18,000 hommes.

Ces troupes de Skobeleff devaient marcher par

Tepliche, Imitlija, Chipka. Celles de Mirsky par Seltchi, Gioseva, Jenina, Chipka.

Je cheminai avec les troupes de Skobeleff ou dans leur voisinage. Il faut reconnaître que Skobeleff s'était montré non seulement un général d'une bravoure à toute épreuve mais aussi un général prévoyant pour tout ce qu'il fallait à ses troupes. Le passage des Balkans était préparé par lui de longue main et ses troupes ne manquèrent de rien autant dire. Les soldats étaient munis de fourrures à mi-corps, ce qui n'était pas un luxe car jamais froid ne fut plus excessif et meurtrier.

Les troupes marchaient crânement encouragées de temps en temps par Skobeleff. C'était plaisir à voir combien cet homme savait se faire aimer par ses troupes qui le suivaient comme à une partie de plaisir. Le froid devenait de plus en plus intense et on avançait lentement avec de grands efforts car la neige avait presque partout plus d'un mètre de hauteur.

## « Tout est tranquille à Chipka. »

Enfin je m'approchais de ce Chipka si fameux depuis le commencement de la guerre : au début,

par les batailles mémorables qui s'y livrèrent ensuite par ces rapports laconiques qui revenaient sans cesse dans les dépêches officielles comme un écho de tristesse, comme un glas funèbre.

« Tout est tranquille à Chipka. »

Là-haut, sur le col des montagnes, par 35 et 40 degrés au-dessous de zéro, les sentinelles qui se relevaient toutes les deux heures trouvaient leurs camarades morts de froid; ils prenaient la place des cadavres sachant bien que, deux heures plus tard, les sentinelles suivantes relèveraient également des corps inanimés.

« Tout est tranquille à Chipka. »

Le 3 janvier, une compagnie composée de 64 hommes et 2 officiers fut envoyée de Chipka en reconnaissance vers les positions turques; ils partirent avant quatre heures du matin afin de reconnaître les positions à l'aube et revenir aussitôt.

Il soufflait un vent glacial, la neige faisait vrais tourbillons; la compagnie marchait en rangs serrés croyant ainsi avoir moins froid; les jambes s'enfonçaient dans la neige, le vent aveuglait.., bientôt elle ne put plus avancer, les hommes étaient dans la neige jusqu'au-dessus de la ceinture... Avec des efforts inouïs, deux hommes, un sous-officier et un soldat, parvinrent à se hisser sur un roc au bord de la route. De là ils assistèrent à un spectacle terrifiant. Les hommes enfoncés dans la

neige se mirent à chanter, chacun un air différent, un air lointain, un air de leur pays avec lequel on les avait bercés ; ils firent nouveaux efforts pour avancer... mais, à chaque pas en avant, ils s'enfonçaient davantage. Bientôt se paralysèrent leurs membres, le froid les envahissait, ils étaient dans la neige jusqu'aux poumons ; ils se mirent à rire, à déraisonner ; puis leurs lèvres ne laissèrent plus échapper que des mots inarticulés, leurs figures se contractèrent dans des rictus hideux, leurs corps glacés devinrent rigides, ils restèrent immobiles dans la position de leur dernier effort, et de leur dernière pensée... Et la neige tombait toujours qui couvrit d'un blanc linceul les soixante-deux soldats et leurs deux officiers...

« Tout est tranquille à Chipka. »

. . . . . .

Le lendemain, une patrouille envoyée à la recherche de la compagnie, trouva sur le roc les deux hommes accroupis à moitié morts, les membres glacés, et c'est de leur bouche que l'on a recueilli ce récit émouvant.

### Bataille de Chipka-Seïnova

Malgré une traversée périlleuse du Balkan et des peines sans nombre, nous arrivâmes le 7 au matin en face d'Imitlija. Une bataille eut lieu entre notre avant-garde et les Turcs postés sur les hauteurs ;

l'affaire fut très chaude à cause des difficultés du terrain; le colonel Lassofsky et le capitaine Waltchanikoff commandant l'avant-garde étaient blessés tous les deux. Skobeleff perdit en cette journée de bataille 7 officiers et environ 150 hommes mais enfin, avant le coucher du soleil, le village d'Imitlija était en sa possession et le chemin de Chipka ouvert devant nous. Les troupes arrivèrent péniblement par petits paquets, les canons traînés par les hommes, les chevaux tirés par les cavaliers à pied avançant difficilement. Cette marche continua pendant toute la nuit du 7 au 8 janvier et une partie de l'avant-midi du 8 janvier.

### A l'aile gauche (Prince Mirsky)

Fidèle aux ordres reçus le prince Mirsky attaqua le 8 janvier à neuf heures du matin. Les Cosaques de l'avant-garde chassèrent les postes avancés turcs; le prince Mirsky se tenait à la tête de ses troupes, entre les tirailleurs commandés par le colonel Krok et l'infanterie. Les villages de Jenina et Haskioy furent traversés sans résistance; les troupes russes avançaient toujours vers Chipka et pas un coup de fusil ne partit des rangs turcs. Ce silence était bien plus impressionnant que le bruit du canon.

Silencieuses à leur tour les troupes russes s'avancèrent jusqu'à environ 1,000 mètres des

forts; à ce moment, comme à un signal déterminé d'avance, une pluie de balles commença à décimer l'avant-garde. Les tirailleurs avançaient toujours mais leurs rangs s'éclaircirent de plus en plus. Le prince Mirsky fit avancer le régiment de Yeletz qui se battit brillamment et enleva aux Turcs une batterie; mais le feu croissant de toutes les positions devenait tellement violent qu'il dut se replier avec des pertes énormes. Le régiment de Sieff passa à son tour. Il était midi déjà et rien, toujours rien de Skobeleff. Les troupes qui se battaient depuis le matin, voyant que la contre-attaque promise à l'aile droite ne se produisait pas, commencèrent à perdre courage. Le vieux général Dombrofsky, malgré une blessure reçue au courant du combat, ramena le régiment de Yeletz et le lança de nouveau contre les positions turques. Skobeleff n'arrivait toujours pas et la situation devenait de plus en plus critique. Mirsky galopa jusqu'au régiment d'Orel et s'écria : « Le brave régiment d'Orel, en avant ! » — Hourrah ! répliquèrent les soldats en chœur et ils s'élancèrent à leur tour mais toujours sans résultat car les Turcs, ne voyant aucune attaque se dessiner du côté d'Imitlia, amenèrent toutes leurs troupes de front contre celles du prince Mirsky et leur firent subir des pertes énormes.

Le vieux Radetzky, voyant la situation désespérée de Mirsky, essaya d'attaquer les Turcs de

son côté mais les soldats ne purent pas avancer à cause de la neige, de sorte qu'il ne détourna que très peu de forces de l'armée de Vessel. Malgré quelques succès, tels que la prise de deux fortins, les troupes n'avançaient pas et, vers quatre heures et demie, ne voyant toujours pas arriver les troupes de Skobeleff et ayant déjà perdu plus de quatre mille hommes, le prince Mirsky, en désespoir de tout, fit arrêter le combat et reculer ses troupes.

## A l'aile droite. Skobeleff

Le 8 janvier, nous entendîmes le canon depuis le matin — mais Skobeleff s'occupait à organiser ses troupes; il ne fit pas mine de s'avancer; vers onze heures et demie le colonel prince Wiazemsky vint dire au général Skobeleff que de forts détachements étaient en mouvement vers l'est et que ce devait être le prince Mirsky qui attaquait Chipka. Skobeleff répondit qu'il n'était pas sûr que ce fussent des troupes de Mirsky, que cela pouvait être aussi des troupes de Souleïman que l'on annonçait comme devant venir au secours de Vessel Pacha.

Vers une heure, me trouvant près du général

Skobeleff et entendant toujours le canon et la fusillade du côté de Mirsky, je me permis de lui rappeler que si Mac-Mahon n'avait pas marché au canon à Magenta la bataille de Magenta aurait été perdue par les Français.

Skobeleff ne répondit rien ; il continua son tour d'inspection. Je me permis alors de le suivre et de citer encore d'autres exemples du temps de Napoléon, entre autres celui de Grouchy. Il m'arrêta net d'un regard courroucé et me dit d'un ton bref qu'il n'avait que faire de mes avis et que je ferais bien de ne pas l'importuner.

Je me tus, mais je gardai mon opinion.

Le bruit de la bataille, du côté Mirsky, devenant de plus en plus excessif, Skobeleff se décida enfin vers deux heures et demie à faire marcher une reconnaissance vers Chipka — mais il la fit revenir presque aussitôt.

Repassant auprès de moi et pris peut-être d'un regret de m'avoir parlé d'un ton plutôt rude, ou mieux pour s'excuser lui-même de son inaction, tandis qu'on écrasait les troupes du prince Mirsky, il me dit :

— Vous ne voyez donc pas que je n'ai pas encore toutes mes troupes réunies... Or je n'aime pas à attaquer l'ennemi sans être en possession de toutes mes forces. »

Je continuai à garder le silence, la conviction

me manquait .. ou plutôt celle qui me tenait n'était pas celle qui pouvait plaire à Skobeleff.

La nuit du 8 au 9 se passa dans un calme relatif. Le matin du 9 janvier, Skobeleff fit avancer ses troupes en ligne de combat, mais sans hâte ni précipitation malgré que nous entendissions bien la bataille engagée à nouveau par le prince Mirsky depuis grand matin.

Ce ne fut que vers onze heures que les troupes de Skobeleff, musique en tête et drapeaux déployés, attaquèrent les positions turques de Chipka.

En avant le colonel comte Tolstoy, avec le 9e et 11e bataillon de tirailleurs, prit position à 300 mètres des positions turques. A l'aile gauche, où se trouvaient le 11e tirailleurs, le bataillon d'Ouglitch et le 6e droujines de Bulgares, on commençait à faire de réels progrès lorsqu'une colonne de Tcherkess, contournant un chemin boisé, prit ces troupes à revers et leur infligea de très grandes pertes ; les tirailleurs pourtant changèrent de front et finirent par les chasser.

A nouveau les Tcherkess revinrent par un autre chemin et repoussèrent les Russes ; ce que voyant, le colonel Tolstoy arriva au galop et arrêta les troupes qui voulaient reculer ; le colonel Tolstoy fut blessé mais ne quitta pas le combat.

A l'aile droite cela n'allait guère mieux : les

Turcs faisaient pleuvoir grêle de balles sur les assaillants russes qui ne purent tenir; le général Grenkwist, commandant la réserve générale, fut blessé.

Skobeleff, voyant se dessiner le recul de l'aile gauche, ne put maîtriser son émotion et s'écria : « Cela recommence donc, Plevna? »

Il nomma sur-le-champ le colonel Panioutine commandant à la place du comte Tolstoy blessé.

Le colonel Panioutine fit avancer les 5 droujines des Bulgares et le 9e bataillon de tirailleurs, mais la mort fauchait au milieu de toutes ces troupes et les faisait fondre à vue d'œil.

Le bataillon d'Ouglitch se lança sur la redoute n° 9 avec des cris de hourrah! ils s'avancèrent à l'assaut appuyés par les tirailleurs, pénétrèrent dans la redoute et le combat continua corps à corps.

Pendant ce temps les autres bataillons se lançaient sur la redoute n° 10, mais là ils furent reçus par un feu si nourri qu'ils reculèrent en débandade et se jetèrent à terre, ne voulant plus suivre aucun assaut malgré la sonnerie continuelle de la charge.

Le colonel Panioutine commençait à désespérer lorsque le tambour qui se trouvait à côté de lui, lui dit : « Nous allons nous avancer tous les deux; s'ils ne nous suivent pas, tant pis! en tous cas, en

tombant, nous deux, nous aurions fait notre devoir. »

Aussitôt dit, aussitôt fait : le colonel Panioutine prit dans ses mains le drapeau et, ayant à sa droite le tambour qui battait la charge, tous deux se mirent en marche comme à la parade.

L'effet ne se fit pas attendre ; comme mues par un ressort toutes les troupes se levèrent et avec des cris féroces de hourrah ! elles prirent la redoute n° 10 d'assaut.

A partir de ce moment la bataille se dessina nettement en faveur des Russes ; les Turcs reculèrent sur toute la ligne et les troupes russes avancèrent du côté du prince Mirsky ; la bataille avait été reprise avec des avantages pour les Russes qui déjà occupaient le village de Chipka.

Au centre Radetzky avança également ; les Turcs, pris de tous côtés, commencèrent à jeter les armes : Vassel Pacha demanda à capituler, la bataille était finie.

C'était une grande victoire. Ayant assisté à cette bataille et à ses phases changeantes, je puis dire ceci à tous ceux qui font la guerre : Ne désespérez jamais et jamais ne mettez bas les armes.

Vingt fois dans cette journée la victoire balança allant d'un côté à l'autre et, si elle a fini par une grande victoire des Russes, c'est que les Turcs les premiers ont perdu la foi en la réussite.

N. B. Souleïman, qui devait arriver avec 10,000 hommes de secours, n'est pas arrivé !

Les pertes des Russes étaient pour les trois colonnes réunies d'environ 8,000 morts et blessés. Les Turcs perdirent environ 5,000 hommes.

Dans les pourparlers de la capitulation Skobeleff se montra très adroit et très bon diplomate, il imposa et obtint de Vessel Pacha que les 7,000 hommes qui se trouvaient sur le col de Chipka et n'avaient pas pris part au combat se rendissent aussi, de sorte que toute l'armée turque de Chipka, environ 17 à 18,000 hommes, tomba entre les mains des Russes. C'était le dernier espoir de la Turquie ; désormais la route de la capitale était ouverte si on ne parvenait pas à faire d'Andrianopoli un rempart imprenable.

Mais les Turcs avaient évacué aussi Andrianopoli malgré les travaux de fortification très importants qui y avaient été exécutés.

Les pourparlers de paix commencèrent.

La guerre était finie.

*Janvier 1879.*

# TABLE


Pages.

La Rupture. . . . . 1
Les Belligérants. . . . . 3
Les Forces turques . . . . . 5
Les Forces russes. . . . . 6
Généralissimes . . . . . 7
Commandants turcs. . . . . 8
Le grand duc Nicolas. . . . . 12
L'Armée du Danube. . . . . 14
Faits de guerre maritimes . . . . . 16
Premier fait d'armes maritime . . . . . 17
Second fait d'armes maritime. . . . . 18
Troisième fait d'armes maritime. . . . . 21
Quatrième fait d'armes maritime . . . . . 23
Cinquième fait d'armes maritime . . . . . 24
La Guerre. . . . . 27
Passage du Danube à Ghetchet. . . . . 28
Le passage du Danube à Zimnitza . . . . . 33

Pages

Le général Gourko et le corps d'avant-garde . . . . . 39
Prise de Tirnova . . . . . 42
Le passage des Balkans . . . . . 44
Bataille d'Ouflany . . . . . 47
Bataille de Zarganli . . . . . 48
Opérations du 8e corps . . . . . 49
Bataille de Chipka, 8e corps . . . . . 51
Bataille de Chipka, le général Gourko . . . . . 52
Tiraillements turcs . . . . . 56
Bataille de Karabounar . . . . . 58
Bataille de Cavlikioy . . . . . 60
Bataille et prise de Jeni Zagra . . . . . 61
Bataille de Dzouranli . . . . . 62
Bataille et prise d'Eski Zagra . . . . . 66
Le général Krudener . . . . . 73
L'Armée de l'Ouest . . . . . 75
Bataille de Nicopoli . . . . . 78
Les redoutes . . . . . 85
La sortie nocturne . . . . . 91
Osman Pacha . . . . . 99
Première bataille de Plevna . . . . . 108
Le Conseil de guerre au camp de l'Empereur . . . . . 116
Bataille de Lovtcha . . . . . 118
Deuxième bataille de Plevna . . . . . 120
La Panique . . . . . 126
La situation après la deuxième bataille de Plevna . . . . . 128
L'Armée du Sud; Radetzky . . . . . 132
A l'Ouest : côté Osman Pacha . . . . . 133
L'Armée de l'Est . . . . . 134
Le grand duc Wladimir . . . . . 136
Les forces en présence de la troisième bataille . . . . . 141
Commencement de la troisième bataille . . . . . 142
Les Roumains . . . . . 143
Bataille du 8 septembre . . . . . 145
Le 9 septembre devant Plevna . . . . . 150
Le 10 septembre devant Plevna . . . . . 151

Pages.
Troisième bataille de Plevna. . . . . 153
Bataille de l'aile gauche : côté Skobeleff. . . . . 154
Bataille à l'aile droite : le général Tchernat. . . . . 158
Bataille au centre : Krudener et Kryloff. . . . . 160
Bataille du 12 septembre. . . . . 162
Après la troisième bataille de Plevna. . . . . 170
Attaque de Grivitza par les Roumains . . . . . 172
Arrivée de la Garde et du général Totleben. . . . . 173
A Gorni Stouden. . . . . 174
A Chipka. . . . . 175
A l'Est. . . . . 177
Bataille de Tzarkioï. . . . . 177
Bataille de Loukavit . . . . . 179
Deuxième assaut contre la redoute Grivitza n° II. . . . . 181
Prise de la redoute de Gorni Doubniak. . . . . 181
Bataille de Teleche le 24 octobre. . . . . 184
Prise de Teteven. . . . . 185
Le siège de Plevna. . . . . 185
Bataille de Rahova. . . . . 188
Gourko vers le Balkan Étropole. . . . . 189
Mehemet Ali. . . . . 192
A l'Est; l'armée du Tzarevitch. . . . . 193
Bataille de Trestenik. . . . . 194
Bataille d'Éléna. . . . . 196
Après Éléna. . . . . 198
Chute de Plevna . . . . . 198
Le 10 décembre. . . . . 199
La Capitulation. . . . . 202
L'empereur Alexandre et Osman. . . . . 204
De Plevna à Sistova. . . . . 205
A l'Est : Armée du Tzarevitch. . . . . 207
Bataille de Metchka, Souleiman et le Grand duc Wladimir 208
Les Alliés. — Les Monténégrins. . . . . 210
Les Serbes. . . . . 212
L'Armée de Gourko. . . . . 214
Discipline. . . . . 214

Pages.

Au delà des Balkans . . . . . 217
Souleiman . . . . . 218
Vers Philipopoli . . . . . 221
La Bataille de Karaghatch . . . . . 221
Bataille de Bielasica, près Philipopoli . . . . . 222
Vers Chipka . . . . . 224
« Tout est tranquille à Chipka. » . . . . . 226
Bataille de Chipka-Seïnova . . . . . 228
A l'aile gauche (Prince Mirsky) . . . . . 229
A l'aile droite, Skobeleff . . . . . 231

SAINT-DENIS. — IMPRIMERIE H. BOUILLANT, 20, RUE DE PARIS

# Les Livres du Jour

**Notre Cœur**
par GUY DE MAUPASSANT
(Illustrations de RENÉ LELONG)

**Ma Sœur Zabette**
par CLAUDE LEMAITRE

**L'Amour du Prochain**
par PIERRE VALDAGNE
(Dessins de LUCIEN MÉTIVET)

**Le Crépuscule**
par GEORGES OHNET

**Les Archives de Guibray**
par MAURICE MONTÉGUT

**L'Enfant d'Austerlitz**
par PAUL ADAM

*sont les plus récents Succès*

DE LA

## Librairie Ollendorff

SAINT-DENIS. — IMPRIMERIE H. BOUILLANT, 20, RUE DE PARIS. — 15525

UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA
3 0112 122952630